040
v.1
SMRS

PQ
2189
.B7
S48
1844
v.1

SEVERINE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Berthe et Louise.	2 vol. in-8.
Philippe.	2 vol. in-8.
Marceline.	2 vol. in-8.
Laurence.	2 vol. in-8.
Savinie.	2 vol. in-8.
L'Abbé Maurice.	2 vol. in-8.
Une Passion en province.	2 vol. in-8.
Scènes de la Vie anglaise.	2 vol. in-8.
Les Rêveries dans les Montagnes.	2 vol. in-8.
Sténia.	2 vol. in-8.
Élise et Marie.	2 vol. in-8.
Melchior.	2 vol. in-8.
Anaïs.	2 vol. in-8.
Pascaline.	2 vol. in-8.
Contes vrais.	2 vol. in-8.
L'Abanico.	2 vol in-8.
Un Remords.	2 vol. in-8.
Caliste.	2 vol. in-8.
La Cour d'Assises.	4 vol. in-12.
Le dernier Amour.	1 vol. in 12.
Une sur mille.	4 vol. in-12.
Les Confessions de ma Tante.	4 vol. in-12.
Marius et Frédéric.	4 vol. in 12.
La Famille d'un Député.	5 vol. in-12.
Chacun son tour.	2 vol. in-12.
Nouvelles morales et religieuses.	1 vol in-18.

Sous Presse :

Un nouveau roman.

SCEAUX. — IMPRIMERIE DE E. DÉPÉE.

SEVERINE

PAR

Mme Camille Bodin.

TIMBRES-POSTE
COLLECTIONS
CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

PARIS
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1844

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/severine01bast

Auprès d'un excellent feu, dont une pluie glacée qui durait depuis plus de quinze jours, rendait la chaleur aussi utile qu'agréable, se trouvait assis un homme ayant à peine atteint l'âge de soixante ans, mais à qui, au premier aspect, on en aurait donné au moins vingt de plus. Soigneusement enveloppé ou plutôt empaqueté dans une longue et large redingote de drap bleu, et le reste du corps habillé d'un ample pantalon à pieds de la même

étoffe, la tête couverte d'une casquette de velours enfoncée sur un bonnet de soie noire qui descendait sur ses oreilles, tout dans cette personne, et particulièrement l'expression morose et maladive de sa physionomie, décelait de longues et profondes souffrances supportées avec impatience et humeur.

Le commandant Balthazard était seul au moment où commence cette histoire; seul? non, car il avait avec lui le meilleur des compagnons : un livre.

Ce livre traitait des immortelles campagnes de la Révolution et de l'Empire. De temps en temps le commandant posait son livre et ses conserves sur une petite table placée à côté de lui, puis entrelaçant ses doigts les uns dans les autres, il se renversait dans son fauteuil et paraissait se reposer, ou plutôt réfléchir. Mais son visage devenait à chaque instant plus soucieux, et il reprenait son livre comme on reprend un entretien qu'on préfère à la réflexion.

Cependant dans l'âtre pétillait un feu que le

commandant alimentait en y jetant assez souvent une forte bûche qu'il prenait dans un grand panier placé à sa portée. Il lui suffisait aussi d'allonger le bras pour atteindre une petite sonnette d'argent voisine de sa large tabatière. Le soleil perçait de temps en temps les nuages de pluie, et alors, au travers des vitres de deux fenêtres qui éclairaient le petit salon, on apercevait un jardin dans lequel le commandant Balthazard, depuis déjà bien des années, passait les heures les plus agréables de sa vie. De lancinantes douleurs dont il s'était d'abord moqué dans sa jeunesse, s'étaient emparées de tout son corps, et des mois entiers l'avaient retenu sur son lit. Il ne s'était relevé que pour passer sa vie sur un fauteuil que chaque matin on roulait, l'hiver, au coin du feu, et l'été, auprès d'une des fenêtres du salon qui ouvrait sur le jardin.

Le commandant ne supportait ni avec la résignation d'un chrétien, ni avec la philosophie

d'un sage, la douloureuse et ennuyeuse condition que lui avait faite la vie pénible des camps, et plus encore les excès de tous genres auxquels il s'était abandonné. Pierre Balthazard avait été très bel homme ; et très peu scrupuleux sur les moyens de se procurer toutes les jouissances possibles, il avait mené, comme il le disait lui-même, la vie, le vin et l'amour tambour battant. Tant qu'il fut jeune ou même vigoureux, et à peu près bien portant, Balthazard s'était montré assez bon vivant et pas trop difficile à vivre ; mais quand les jours mauvais arrivèrent, moralement et physiquement parlant, quand Balthazard ne se sentit plus la force de servir activement, quand il se vit confiné dans le fort de Grenoble, dont il fut nommé commandant en temps de paix, son humeur atrabilaire et brutale prit le dessus ; il crut que le gouvernement se montrait injuste envers lui, et il sollicita une retraite qu'on lui accorda à l'instant même.

Durant le temps qu'il était resté à Grenoble,

le commandant avait épousé une douce et aimable jeune fille qui lui avait apporté avec un charmant caractère une assez belle propriété, du moins en terres, située sur le bord de la route, ou plutôt sur le boulevard que l'on suit pour arriver à Grenoble quand on vient de Manosque.

Il est difficile de rien trouver de plus pittoresque que cette longue avenue, bornée par la vue d'un fort dont les blanches murailles semblent toucher aux nuages. En cotoyant cette route ou plutôt ce boulevard, on rencontre plusieurs habitations plus ou moins modernes, plus ou moins importantes, toutes entourées de délicieux jardins et de beaux vergers. Une partie de ces maisons ont des grilles qui ouvrent sur la route, et de petites portes au bout de leurs jardins ou de leurs vergers qui donnent sur une vallée charmante, au milieu de laquelle roule l'Isère.

La maison que Rose Duhamel apporta en dot au commandant Balthazard, était une des plus

petites de ces habitations, mais en revanche le terrain qui l'entourait était considérable, et, tant que Pierre Balthazard put s'en occuper, c'était chez lui que l'on trouvait les plus beaux fruits et les plus belles fleurs. Accoutumé au commandement, il avait rencontré dans sa jeune femme une compagne obéissante et soumise, et quand la douleur le courba sous sa main de fer, il trouva aussi en elle une garde attentive et dévouée. La première année de son mariage Rose perdit son père, elle était alors enceinte du seul et unique enfant qu'elle devait jamais avoir.

Jusqu'à ce moment, et tant qu'il n'avait pas trop souffert, le commandant s'était montré si ce n'est aimable, du moins supportable; mais quand il fut confiné sur son fauteuil, surtout quand son beau-père fut mort, Rose eut à souffrir de sa brutalité, de ses exigences et de ses colères. Rose vécut dix ans ainsi, puis un jour elle ne put se lever. Pour la première fois elle ne vint point à la voix impérieuse de

son mari, la maladie fut plus forte que les dures volontés de Balthazard ; et deux jours après, car Rose ne devait se coucher que pour mourir, la petite porte du jardin qui donnait sur les bords de l'Isère s'ouvrit. C'était de ce côté qu'on se rendait le plus directement au cimetière, et un cercueil bien léger, car Rose avait bien et longtemps souffert, traversa le jardin, suivi seulement de trois domestiques et d'une petite fille de neuf ans qui se pendait après le drap noir en appelant sa mère avec angoisse, en pleurant avec des cris déchirants. Pauvre orpheline qui ne comprenait pas ce profond silence, et ce départ sans retour de celle qui lui avait toujours répondu si tendrement, premier malheur de la vie de cet enfant qui devait en amener tant d'autres.

On avait doucement détaché les mains de la petite Severine du drap funèbre qui recouvrait sa mère. La porte s'était refermée, et Severine était restée seule. Puis elle était venue demander à son père, qui ne lui avait pas

dit un seul mot pour la consoler, pourquoi sa mère était partie. Ce père n'avait qu'une pensée, non que la mort eût dû se montrer moins impitoyable pour un être si jeune encore, non, il se disait : Qui me soignera ? Il aurait pu ajouter : Qui supportera mes emportements, mes colères ? qui priera pour que je souffre moins ? qui veillera près de moi durant mes longues nuits sans sommeil ?

Balthazard ne se dit pas une seule fois : Elle est morte victime de son dévouement, elle est morte de fatigue ; et je l'ai rendue si malheureuse, qu'elle a dû remercier Dieu de sa délivrance. Non, Balthazard ne se disait rien de tout cela, sa garde-malade lui manquait, voilà tout. Et quand sa fille venait tout éplorée, lui redemander sa mère, il la repoussait avec sévérité, et il ne la souffrait près de lui que quand, avec une enfantine adresse, elle parvenait à relever ses oreillers et à lui donner à boire. Ce fut ainsi que l'enfant s'accoutuma peu à peu à remplacer sa mère ; ce

fut ainsi que son adolescence s'écoula; car l'humeur du commandant ne s'était nullement adoucie depuis qu'il avait perdu sa femme. Severine, bonne et tendre comme sa mère, accusait plus de passion, plus d'énergie, plus d'exaltation dans le caractère; en grandissant, elle comprit peu à peu ce que sa mère avait souffert par ce qu'elle souffrait elle-même. Cette pensée, jointe aux manières si peu aimables, si peu tendres du commandant, firent que sa fille le craignait plus qu'elle ne l'aimait. Son éducation eût été très négligée, si Balthazard n'eût senti que c'était travailler pour lui-même que de donner à sa fille une sorte d'instruction. Cependant il ne voulait pas la mettre en pension; il ne voulait pas quitter sa maison pour aller s'établir à la ville; un hasard heureux le servit. Une dame qui avait tenu un pensionnat, et qui possédait une petite habitation non loin de celle du commandant, fut forcée de s'y retirer par suite d'une gestion peu lucrative. Elle prit Severine

en amitié, et se chargea de son éducation, cependant sans que jamais le commandant permît que sa fille sortît de chez lui. Ne fallait-il pas qu'elle fût là pour accourir à sa voix, pour satisfaire toutes ses exigences !

Si madame Bragard ne donna pas à son élève des leçons qui la rendirent très savante, elle lui donna au moins une teinture générale de tout ce qu'une femme bien élevée doit savoir. Nous ajouterons, que madame Bragard comprenant sagement que Severine ne devait point prendre le goût du monde, ne lui en parla jamais, ne chercha à exalter son esprit d'aucune manière, et se borna à lui donner un excellent maintien, sans lui révéler ces dangereux mystères d'éducation qui rendent la femme plus séduisante. Severine resta donc ce que l'avait faite la nature; heureusement la nature l'avait faite charmante. Du reste, Severine ne se faisait aucune idée d'une vie plus animée que celle qu'elle menait. Son père lui prenait beaucoup du temps, et elle s'était peu

à peu mise à la tête du modeste ménage. Les leçons que lui donnait madame Bragard, abrégeaient les matinées. Elle travaillait à l'aiguille, cultivait ses fleurs, quelquefois faisait une course, une promenade, et la fin de sa journée arrivait sans que Severine eut éprouvé un moment d'ennui. Cependant elle se levait d'assez bonne heure, et veillait surtout assez tard pour lire haut à son père.

Il n'était donc pas étonnant que menant une existence aussi simplement remplie et aussi calme, Severine n'eût pas eu le temps de se livrer à ces rêveries dangereuses qui apprennent aux femmes à désirer un sort plus doux, et à se dégoûter de celui qui leur est naturellement échu. La bibliothèque du commandant n'était composée que de livres militaires, d'histoire et de voyages. Accoutumée à ces lectures graves et raisonnables, Severine n'avait point puisé dans des récits entraînants et mensongers, aucune de ces idées exaltées qui ouvrent un vaste champ à de fausses

illusions et à des chimères qui ne se réalisent jamais. Enfin, pour résumer en peu de mots le caractère de Severine, nous dirons que son âme reposait dans un calme et une ignorance complète qui pouvaient la conduire doucement et heureusement vers l'âge mûr, si une de ces circonstances que la faiblesse d'une femme sait rarement repousser, ne venait éveiller une imagination naturellement vive, un cœur chaleureux et un esprit simple et confiant quoiqu'intelligent.

Telle était la position des habitants de *Villa-Rosalita*; car M. Duhamel, qui avait passé une partie de sa vie en Italie, aimait ce qui lui rappelait ce pays et avait italianisé le nom de sa petite habitation.

Le jour où nous commençons cette simple et véridique histoire, le commandant Balthazard était plus préoccupé que de coutume; il prenait et quittait son livre; ses yeux se tournaient à chaque instant sur une antique pendule placée sur la cheminée, et il eut sans

doute frappé plusieurs fois du pied avec colère, si ce mouvement lui eût été permis. Mais comme il fallait que quelqu'un souffrît de son humeur, il agita brusquement sa petite sonnette d'argent et la vieille Nicolle accourut.

— Est-ce que vous n'avez pas entendu sonner à la grille? demanda-t-il brusquement.

— Je puis vous assurer, Monsieur, que l'on n'a pas sonné, répondit Nicolle toute disposée à reprendre le chemin de sa cuisine, et si vous n'avez besoin de rien, je retourne à mon fourneau où j'ai affaire, d'autant plus que Gothe est à la buanderie avec Mademoiselle, et que...

— J'ai besoin que vous m'écoutiez, interrompit le commandant d'une voix dure. Sachez, vieille bavarde, que je suis fort mécontent de la cuisine que vous me faites depuis quelque temps, et...

— Voilà vingt ans que vous la mangez, et vous n'avez pas encore songé à vous en plaindre, Monsieur, et mes anciens bons maîtres,

M. Dahamel et sa chère fille, ne s'en sont jamais plaints non plus.

— Si vos premiers maîtres n'avaient pas de goût, tant mieux pour eux.

— Il est certain du moins, interrompit Nicolle, qui ne paraissait pas s'inquiéter beaucoup de l'humeur du commandant, il est certain que je ne les ai jamais vus se préoccuper beaucoup de ce qu'une sauce fût un peu plus ou un peu moins salée, et de ce qu'un rôti n'était pas cuit tout-à-fait à point.

— Eh bien! moi, je m'en fâcherai, interrompit le commandant, et surtout aujourd'hui, entendez-vous, Nicolle, il faut que le dîner soit excellent : j'attends un ami, un ancien camarade, et je veux qu'il soit bien traité.

— Je sais cela, répondit Nicolle avec la même tranquillité; mademoiselle a donné ses ordres, et tout sera à merveille; seulement, je crois, Monsieur, que vous ferez bien de ne pas manger autant d'anguille à la tartare, parce que...

— Je ferai ce que je voudrai, Nicolle, laissez-moi, et ne faites pas attendre quand on sonnera à la grille, comme c'est votre habitude.

Quand il fut seul, le commandant sortit de sa poche une lettre qu'il avait cependant déjà lue plusieurs fois. Laissons-le à cette occupation, pour faire connaître ses rapports avec celui qui l'avait écrite.

Durant la désastreuse retraite de l'armée française en Russie, la veille du fatal passage de la Bérésina, le commandant Balthazard, affaibli par les douleurs qui le minaient sourdement depuis long-temps, accablé de fatigues, engourdi par le froid, s'était laissé tomber sur la terre couverte de neige, la tête appuyée contre un sapin qui l'abritait un peu du souffle d'un vent âpre et glacial. Son courage était à bout, et quoiqu'il sût parfaitement

que le repos amènerait le sommeil, et le sommeil la mort, il se disait ce que tant d'autres se sont dit à cette époque : à quoi bon lutter? la mort doit nous saisir sous toutes les formes, et je préfère en finir ici que de tomber entre les mains des Cosaques.

Le commandant ne songeait même pas à implorer le secours de ceux qui passaient devant lui; il était trop égoïste lui-même pour croire un seul instant qu'un autre pût le secourir. Cependant un jeune officier s'arrêta devant le capitaine, c'était le grade que Balthazard avait alors, et lui représenta qu'il avait tort de rester ainsi dans l'inaction. Ne recevant pas de réponse aux paroles bienveillantes qu'il avait ajoutées à ses avis, le jeune officier, sans se décourager, fit couler quelques gouttes de vin entre les lèvres violettes du capitaine, et quand celui-ci eut repris un peu de résolution, il l'obligea à s'appuyer sur son bras et à marcher.

Quoique Pierre Balthazard eût senti rani-

mer son courage, ses forces ne lui auraient pas permis d'aller plus loin, si son brave et compatissant compagnon de malheur, n'était parvenu à le placer sur un traîneau. Ils se dirent alors adieu en se promettant de se revoir si la mort les épargnait. Mais il semblait que la destinée de l'un dût toujours dépendre de l'autre. Au passage de la Bérésina un homme se débattait au milieu des flots pour toucher au rivage, il allait périr. Une main vigoureuse le saisit par son manteau fortement attaché autour de son corps, le tira non-seulement du fleuve glacé, mais encore le préserva du danger d'être écrasé par ceux qui se précipitaient les uns sur les autres pour échapper à une mort presque certaine. En le déshabillant pour lui ôter ses vêtements mouillés et lui donner la moitié des siens, le jeune lieutenant Delmar reconnut le capitaine que la veille il avait déjà arraché à un éminent danger.

Dès ce moment, ces deux hommes furent attachés l'un à l'autre, l'un par la vanité de ne

point se montrer ingrat, l'autre par tout le bonheur qu'il avait trouvé à faire du bien. Les hasards de leur destinée militaire les séparèrent souvent, mais jamais ils ne restèrent longtemps sans s'écrire. Ce n'est pas que le caractère du capitaine Balthazard eût aucun rapport avec celui du lieutenant Henry Delmar; le cœur de Balthazard était aussi froid, aussi égoïste, aussi sec, que celui de Henry Delmar était tendre et compatissant. Mais Balthazard était fier de l'attachement et du dévoûment presque admiratifs qu'il avait inspirés; et pour le conserver, il savait dissimuler ses défauts devant son ami; il affectait même des vertus qu'il n'avait assurément pas. Intéressé, avare même, il se montrait généreux; sceptique et moqueur, personnel et brutal, pour plaire à Henry, Balthazard se faisait sensible et bon; c'était le seul être auquel il eût jamais eu l'intention et le désir de plaire; et s'il regardait Henry Delmar comme une bonne dupe, il ressentait

pourtant une sorte de respect pour cette nature si noble et si brave, respect si réel et si profond qu'il n'aurait osé avouer devant Henry, non-seulement une mauvaise action, mais une mauvaise pensée. Il faut dire aussi que depuis vingt-cinq ans que Henry avait exposé sa vie pour sauver celle du capitaine Balthazard, il avait eu peu de temps et d'occasions pour en étudier à fond le caractère; enfin il s'abusait sur lui comme il s'abusait sur le compte de ceux qu'il aimait, et dans son langage simple et chaleureux, il ne parlait du commandant qu'en ajoutant : « C'est la crême des hommes. »

Enfin les deux amis s'étaient constamment tenus au courant, soit de leur avancement, soit des autres événements de leur vie. Le commandant Balthazard avait mandé à son ami son mariage et le mauvais état de sa santé, la mort de sa femme et sa résolution de se confiner à la campagne. Henry, de son côté, avait donné au commandant des

détails sur sa vie militaire et sur son avancement. Cet échange de lettres, toujours remplies d'expressions amicales, avait entretenu une amitié et un respect sincères d'une part, et de l'autre une espece d'engagement de se montrer digne de cet aveugle et soumis attachement.

Le commandant savait bien qu'il ne valait pas ce que le croyait Henry; mais pour rien au monde il n'eût voulu perdre dans la bonne opinion d'un homme qui était le seul être sur lequel il comptait réellement. Il avait mis tous ses soins à l'abuser, et c'était une peine qu'il ne s'était donné pour personne, même pour sa fille qu'il aimait autant qu'il savait aimer, c'est-à-dire plus pour lui que pour elle. Aussi ce n'était point de son bonheur qu'il était occupé, et s'il la voyait triste et souffrante, il lui en voulait de sa tristesse parce qu'elle l'ennuyait. Il s'inquiétait de sa santé parce qu'il en avait besoin pour soigner la sienne.

On comprendra donc facilement que ce fut

une véritable joie pour le commandant d'apprendre que le régiment d'Henry Delmar venait prendre garnison à Grenoble. C'était la première fois qu'il entrevoyait l'espoir de voir son ancien camarade fixé pour quelques mois près de lui. Henry allait le distraire, l'écouter, le plaindre; il aurait avec lui de ces longues conversations où il tiendrait impitoyablement le dé; il serait constamment approuvé et cru comme un oracle; ces dissertations qu'un militaire seul peut trouver intéressantes, il allait les reprendre, et, comme de coutume, il aurait toujours raison, car sans doute Henry était resté d'un caractère aussi facile; et quoique élevé en grade, il aurait conservé la même déférence pour son ancien. C'était une source de jouissance qui s'ouvrait pour le commandant Balthazard; et si nous avons vu celui-ci montrer de l'humeur et de l'impatience, c'est que voyant la journée s'avancer, il craignait que quelque obstacle n'empêchât Henry Delmar d'accepter l'invitation, qu'il avait dû trouver

à Grenoble, de venir de suite dîner avec son ancien ami.

Le commandant venait, comme nous l'avons dit, d'essayer de gronder Nicolle, parce que c'était un soulagement pour lui de passer son humeur sur quelqu'un; mais la brave fille, qui avait pour habitude de ne craindre que ce qu'elle aimait, avait essuyé les injustes reproches du commandant avec beaucoup de philosophie, si ce n'est de patience. Elle était depuis quelques moments rentrée dans sa cuisine, quand le tintement de la sonnette placée à la grille du jardin se fit entendre. Le commandant sonna en même temps, dans la crainte que Nicolle ne fît attendre. Elle ne lui répondit qu'en ouvrant la porte du salon, et en jetant le nom de Henry Delmar.

— Tu le vois, mon cher Henry, s'écria le commandant en tendant les bras, je ne puis aller au devant de toi.

— Mon cher, mon bon commandant, combien je regrette de vous trouver dans cet état.

Mais ce n'est que momentanément, n'est-ce pas ? que vous êtes ainsi retenu.

— Tu as donc bien mal lu ou bien mal retenu mes lettres, Henry, car je t'ai vingt fois expliqué que j'étais impotent pour ma vie ; j'ai même été plus mal encore, puisque je ne pouvais quitter mon lit. Tu peux mieux comprendre qu'un autre ce que je dois souffrir, toi qui m'as connu si ingambe, si actif; aussi je n'aime guère la vie, va.

Henry Delmar serra affectueusement la main de celui qu'il regardait toujours comme son supérieur et le meilleur des hommes, et pour essayer de le distraire, il se mit à lui parler de plusieurs sujets qu'il savait l'intéresser autrefois. Mais l'égoïsme s'était tellement emparé du commandant Balthazard, qu'il ne sortit de sa préoccupation personnelle qu'à cette dernière phrase de Henry :

— Si j'acceptais cette proposition, je pourrais peut-être acheter une propriété dans les environs de la vôtre, et.....

— Quelle proposition? interrompit le commandant.

— Celle de me marier, reprit Delmar avec gaîté. Vous savez que ma mère habite une petite bicoque que nous possédons à Manosque, où je suis né!

— Un vilain trou de ville où je suis sûr que j'ai attrapé une partie de mes douleurs, dit le commandant. Mais c'était avant de te connaître, Henry. Tu irais donc te marier, te fixer-là; tu quitterais le service?

— Ce n'est pas mon intention encore avant quelques années, et ce n'est pas à Manosque où je me marierais. Une famille qui a longtemps habité cette ville et qui s'était liée fort intimement avec ma mère, est maintenant fixée à Grenoble. Ma mère, qui me voit avec des yeux prévenus, des yeux maternels enfin, me marque que je suis attendu et désiré dans cette famille, et qu'on serait très disposé à m'accorder la fille aînée, jeune personne qu'elle m'assure être aussi belle que bonne.

— Et quand tu seras marié, dit le commandant avec l'expression d'un profond égoïsme, je ne te verrai plus, ou du moins très rarement.

— Et pourquoi cela, reprit Henry, j'espère que ma femme aimera tous ceux que j'aime; d'ailleurs elle doit être raisonnable, c'est une personne dont l'âge est assez en rapport avec le mien : elle a vingt-sept ans, et vous savez que j'en ai quarante-cinq.

— Tu es frais et parfaitement conservé, reprit le commandant avec un accent d'envie, dont l'excellent Henry ne s'aperçut pas; que dirai-je donc, moi, qui ai eu la réputation d'un des plus beaux officiers de l'armée.

— La maladie et le temps sont cruels, répondit le chef d'escadron Delmar avec beaucoup de bonhomie, et je sens déjà que si l'une m'a épargné, l'autre marche impitoyablement à son but. Il est temps, en un mot, que je songe à me faire un intérieur pour le moment où je prendrai, ou plutôt, où l'on me donnera

ma retraite. Je n'ai jamais aimé sérieusement une femme, et je suis convaincu que si j'en trouve une bonne et aimable, pour peu qu'elle soit passable, j'en deviendrai fou.

Henry Delmar finissait cette phrase, quand la porte du salon s'ouvrit, et qu'une jeune fille entra les bras chargés d'un linge blanc comme la neige. M. Delmar se leva et s'inclina avec empressement devant celle qu'il supposa être la fille du commandant. Jusque-là il n'en avait pas été question, car depuis qu'ils étaient réunis, Pierre Balthazard, entièrement occupé de lui-même, n'avait pas dit un mot de ce qui est ordinairement la première pensée, la première parole d'un père : son enfant.

Severine ne savait pas que le convive qu'attendait son père fut arrivé, mais peut-être l'eût-elle su, qu'elle n'en serait pas moins entrée avec le linge blanc qu'elle venait d'examiner avec soin avant de le livrer à la repasseuse. Cependant en apercevant un étranger en uniforme d'officier supérieur, dont la figure ou-

verte et fraîche paraissait très remarquable au premier abord, Severine se sentit intimidée, d'autant plus, qu'en lui rendant son salut elle laissa tomber une partie du linge qu'elle tenait sur les bras. Henry Delmar se précipita pour l'aider à le ramasser, et se trouva bientôt chargé lui-même d'une pile de serviettes. Embarrassé pour les retenir, une d'elles ne tarda pas à reprendre le chemin du parquet où les autres la suivirent; il se mit presque à genoux pour réparer sa maladresse. Severine trouva la position du chef d'escadron si plaisante, qu'elle partit d'un franc éclat de rire qui fut contagieux, car Henry Delmar se prit à rire aussi fort qu'elle.

— Que signifie cette folle gaîté? s'écria le commandant, derrière le fauteuil duquel se passait cette petite scène, et qui, comme tous les égoïstes, ne pouvait souffrir la joie qu'il ne partageait pas.

— C'est que je suis un maladroit, répondit Delmar en se baissant de nouveau pour ra-

masser une à une les serviettes qui gisaient sur le parquet, occupation à laquelle Severine continuait à l'aider; ce petit désordre fut bientôt réparé.

Le chef d'escadron put alors regarder la jeune fille plus à son aise. Il n'aurait pu dire pourquoi il ne s'attendait pas à la trouver si jolie, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en fut étonné.

Severine avait dix-huit ans alors et en paraissait à peine seize. Son genre de figure, délicat et fin, conservait une expression de candeur qui la rendait charmante. Quoiqu'elle ne riait plus avec autant d'expansion, ses lèvres entr'ouvertes avaient conservé l'expression du sourire, et laissait apercevoir des dents fraîches et blanches.

La première entrevue de Severine et d'Henry avait établi une sorte de familiarité, et Henry pensa qu'il s'estimerait heureux d'être le frère d'une jeune fille semblable. De son côté, Severine accepta comme une distraction

agréable l'arrivée d'un ami de son père, qui avait le talent de l'intéresser quelquefois, de l'écouter toujours. M. Delmar ne paraissait jamais ennuyé des plaintes du commandant, il faisait sa partie de piquet ou d'échecs, il apprit même, dans ce but, des jeux qu'il ne connaissait pas; il fit plus, il fit taire le besoin de mouvement qui était dans ses goûts et dans ses habitudes, pour rester des journées entières près du malade. Et tout cela n'était pas fait par caprice, par accès de complaisance: non, chaque jour, quand le chef d'escadron n'était point de service, ou quand il l'avait fini, il arrivait à Rosalita et s'établissait près de son camarade pour ne le quitter que le plus tard possible. Severine gagnait à ces complaisances un peu plus de liberté. Le printemps était arrivé, elle pouvait soigner ses fleurs, ses oiseaux; quelquefois elle jetait sur le chef d'escadron un malin regard qui semblait lui dire : « Vous aimeriez bien mieux jardiner et venir vous promener avec moi que de rester-là. »

Et puis tout-à-coup il prenait à Severine, comme un remords de cette malice, et elle venait s'asseoir près de son père, et témoignait sa reconnaissance à Henry par des attentions simples et aimables.

Par exemple, elle avait toujours soin de lui faire prendre de délicieux café moka qu'elle préparait elle-même. Mais il ne fallait pas que le commandant Balthasard s'en aperçut! Parce que le café lui était défendu, il ne voulait pas que les autres profitassent de cette innocente jouissance.

Très souvent, à ce petit cercle si resserré, venait se joindre madame Bragard, excellente femme qui formait un parfait contraste avec le commandant, car, d'une constitution fort délicate, elle savait souffrir sans humeur et sans se plaindre. Cependant sa santé devint si mauvaise, qu'elle dut se résigner à suivre les conseils de son médecin et à aller habiter les pays chauds.

Elle vint un matin que le commandait était

encore seul, et lui apprit à regret la résolution qu'elle avait dû prendre.

— Vous êtes bien heureuse de pouvoir quitter ce froid climat, s'écria-t-il avec humeur ; je suis bien convaincu que si j'en faisais autant, mes douleurs diminueraient, si même elles ne se passaient entièrement.

— Qui vous empêcherait de l'essayer, reprit madame Bragard ; vous savez bien que Severine vous soignerait partout.

— Bon ! pour qu'une jeune fille et un vieillard deviennent en voyage la dupe des fripons. Et puis, après tout, je ne tiens pas tant à la vie pour me donner tant de mal pour la conserver.

C'était une manie du commandant de faire l'esprit fort et de paraître ne pas craindre la mort, tandis que, comme tous les cœurs durs et égoïstes, il eût sacrifié l'existence de tout ce qui l'entourait pour prolonger la sienne.

— Vous devez aimer la vie, ne fût-ce que parce qu'elle est utile à votre fille, reprit gra-

vement madame Bragard; que deviendrait la pauvre enfant, si elle vous perdait?

Cette réflexion ne toucha pas du tout le commandant; mais elle lui donna beaucoup d'irritation. Aussi, reprit-il durement :

— Vous imaginez-vous donc que je vais mourir comme cela tout-à-coup, parce qu'ainsi que beaucoup d'anciens militaires je ressens quelques douleurs? Du reste, vous êtes trop bonne de vous inquiéter pour ma fille, sans penser que c'est moi qui souffre.

— Je crois, reprit encore plus gravement madame Bragard, que nous devons à quelque âge que ce soit, en quelqu'état de santé que nous nous trouvions, être toujours prêts à partir, et par conséquent nous devons nous occuper, autant que nous le pouvons, du sort de ceux que nous laissons après nous. Ainsi, je pense que vous feriez bien, commandant, et l'intérêt en quelque sorte maternel que je porte à Severine m'autorise à vous soumettre cette observation, je crois que vous feriez bien de

quitter, momentanément du moins, votre retraite, de voir un peu de monde afin de chercher à établir Severine.

— Et si elle se mariait, qui me soignerait? s'écria le commandant.

Madame Bragard jeta un regard de reproche sur l'égoïste vieillard, et reprit :

— Mariée ou non, je suis persuadée que Severine remplira toujours ses devoirs envers vous; mais il est du vôtre, Monsieur, je vous le répète, de penser à lui donner un protecteur, pour que sa jeunesse ne se fane pas dans un isolement, qui deviendrait plus pénible encore si.....

— Si je mourais, n'est-ce pas? Vous avez vraiment des réflexions bien consolantes, ma chère dame. Mais je n'irai point habiter une ville, quelle qu'elle soit, où, avec un revenu de six mille francs, je ferais une fort sotte figure, tandis qu'ici, j'économise. L'air y est pur et sain; je suis tranquille, et depuis que

Delmar vient presque tous les jours, je ne m'ennuie pas du tout.

Le commandant témoigna alors assez de mauvaise grâce et de fatigue, pour que madame Bragard crut devoir terminer cet entretien.

Cependant, quoiqu'il parût mépriser les avis qu'on lui donnait, M. Balthazard s'endormit avec plus de peine le soir, en se disant :

— Il faudra donc qu'un jour ma fille se marie !

Cette pensée qui avait troublé le sommeil du commandant le reprit au réveil, et ajouta à la mauvaise disposition habituelle de son humeur, disposition qu'il ne cherchait à dominer que quand Henry Delmar arrivait ; car il tenait toujours à lui plaire pour conserver son empire sur son ami et la bonne opinion qu'il avait donné de lui.

Cependant, quelle que fût son intention de cacher la réflexion pénible qui le tourmentait dans ce moment, cette disposition devint de

plus en plus pénible, car l'heure où le chef d'escadron arrivait ordinairement était passée depuis longtemps. Aussi reçut-il très froidement les excuses que lui fit celui-ci, et ce ne fut qu'au moment où il dût s'en aller que M. Delmar se décida à dire au commandant :

— Je prends congé de vous, mon cher ami, car je ne viendrai qu'après demain.

—Vous ne viendrez pas demain ! interrompit M. Balthazard, et pourquoi cela ? le service ne vous retient pas toute la journée, et je pense que vous n'avez pas l'intention de m'en faire accroire sur cet article.

— Ni sur celui-ci, ni sur aucun autre je ne prendrais cette liberté, reprit le chef d'escadron très sérieusement, et ce n'est point en effet le service qui me retiendra ; mais je suis invité à dîner.

— Ah !

— Oui, je dois me trouver avec la famille dont je vous ai parlé, où il y a une jeune personne qui...

— Oui, oui, je comprends ; mais je croyais que vous aviez renoncé à vous occuper de ce mariage.

— Je n'y mets pas en effet beaucoup d'empressement, puisque depuis quatre mois je remets chaque jour à faire ma visite; mais une personne qui me veut du bien donne demain un dîner exprès pour me faire trouver avec...

— A merveille, interrompit le commandant ironiquement. Vous allez sans doute déployer tous vos moyens de plaire, Henry? vous ne ferez pas mal, mon cher; je souhaite que vous réussissiez et que vous ne m'oubliez pas tout-à-fait quand vous serez sous le joug de l'amour. Du reste, je désire que tout cela finisse, je suis déjà las d'entendre parler mariage. Madame Bragard ne me disait-elle pas hier qu'il fallait que je m'occupasse de l'établissement de ma fille, comme s'il était fort utile qu'elle se mariât ! A coup sûr, je ne quitterai pas ma maison pour aller courir les champs

à chercher un mari à mademoiselle Severine, qui me planterait là ensuite.

Pendant que le commandant s'exprimait avec une chaleur qui l'empêchait de songer à autre chose qu'à ce qui l'intéressait, Henry Delmar, la tête appuyée sur sa main qui reposait sur la tablette de la cheminée, tenait les yeux fixés sur le jardin que Severine arpentait tantôt avec vivacité, tantôt avec lenteur ; car tour à tour elle courait après de superbes papillons, ou bien elle s'arrêtait pour relever la tige de quelques fleurs, et les assurer avec un petit conducteur de bois. Pendant ces simples occupations, sur son doux visage, on remarquait l'expression la plus aimable et tout à la fois la plus séduisante.

— Que regardez-vous? à quoi pensez-vous, Henry? s'écria le commandant avec impatience. Êtes-vous donc déjà tellement absorbé par votre mariage ; arrangez-vous dans votre tête les belles choses que vous direz demain ?

— Je ne croyais pas que vous songiez à ma-

rier mademoiselle Severine, dit M. Delmar sans répondre à l'acerbe plaisanterie du commandant.

— Moi! en vérité je n'y pense pas; mais n'est-il pas toujours des gens qui saisissent avec empressement l'occasion de vous être désagréable. Madame Bragard ne m'a-t-elle pas menacé d'une mort prochaine, en ajoutant que ma fille resterait alors sans appui à un âge... Mais je ne veux pas me préoccuper de tout cela; c'est assez de la nouvelle que vous venez de m'apprendre.

Severine entra et dit à l'ami de son père.

— Je croyais que vous seriez venu visiter mes beaux géraniums, monsieur Henry. J'ai aussi une nouvelle espèce de...

— Que parlez-vous de vos fleurs, s'écria le commandant, il a ma foi bien d'autres choses dans la tête; il va se marier, et alors nous pourrons lui dire adieu; il nous laissera pour sa nouvelle famille.

— S'il en est ainsi, dit Severine avec un

doux sourire, que Dieu vous comble de tous ses biens, monsieur Henry; mais je ne pense pas comme mon père; vous ne nous abandonnerez point, j'en suis convaincue, et votre femme ne vous détournera pas de vos anciens amis.

— Jamais! jamais! répondit Henry avec émotion; mais le commandant arrange les choses un peu trop vite; je ne sais pas encore si je me marierai, et...

— Contes que tout cela; une première entrevue en amènera d'autres.

— Mais je ne l'ai pas encore eue cette première entrevue.

—Vous l'aurez, puisque vous avez accepté ce dîner pour demain.

Henry Delmar ne répondit rien et continua à regarder à la dérobée Severine qui avait pris son ouvrage, et dont la contenance était calme et sereine comme de coutume.

Le silence régna assez longtemps dans l'appartement; puis le commandant Balthazard le

rompit en tendant la main à Henry. La réflexion venait de lui rappeler qu'il était maladroit à lui de montrer de l'humeur dans une occasion qui intéressait le bonheur de son ami.

— Mariez-vous, soyez heureux, dit-il avec une feinte bonhomie, et s'il est possible, ne nous oubliez pas ; venez surtout après-demain me raconter comment tout se sera passé.

Delmar pressa la main de Balthasard, puis, saluant Severine, il sortit de l'appartement sans dire un mot.

Durant le reste de la soirée, fort courte heureusement à cette époque de l'année, Severine eut beaucoup à souffrir de l'humeur de son père ; il se coucha en murmurant et se leva en colère. Pour ajouter à cette mauvaise disposition, ses douleurs devinrent plus vives, le temps, si beau la veille, s'était gâté, la pluie tombait maussade, incessante et serrée, le commandant ne savait comment se tenir sur son fauteuil et ne voulait pas garder le lit.

L'heure à laquelle arrivait ordinairement Henry Delmar était passée ; elle avait emporté avec elle la secrète espérance que M. Balthazard avait conservée de le voir arriver. Quoique Severine n'éprouvât pas le même besoin de la présence du chef d'escadron, elle lui était assez agréable pour qu'elle la regrettât quand elle ne l'eût pas fait à cause de son père.

La journée se passa donc fort tristement quoique l'excellente enfant fît son possible pour chercher à distraire son père. Elle joua aux dames et au tric-trac avec lui ; elle essaya de l'engager à lui raconter ses campagnes ; mais rien ne put réussir, et il fut tour-à-tour grondeur, brutal et exigeant. Severine se dit pour la première fois que c'était un fardeau bien pesant que celui qui lui était imposé. Assise tristement au coin de la fenêtre, contre laquelle la pluie battait sans relâche, un découragement qu'elle n'avait jamais ressenti vînt l'étreindre et l'abattre. Elle rêvait

sans pouvoir dire à quoi, et au milieu de cette rêverie, qui n'était pourtant pas sans quelque espèce de charme, la voix cassante de son père arrivait jusqu'à elle sans lui causer d'autre sensation que celle d'une fatigue sans attendrissement.

Tout-à-coup il demanda du feu, prétendant qu'un pareil été n'était fait que pour lui. La veille il s'était plaint de la chaleur, puis tout-à-coup il ordonna d'éteindre le feu, parce qu'il lui faisait mal à la tête. Enfin ne sachant plus sur qui passer son humeur, il allait se faire rouler dans sa chambre, quand le bruit de la sonnette attachée à la grille se fit vivement entendre? Quelques secondes après Henry Delmar entra; il était en petite tenue et mouillé jusqu'aux os.

— Me voilà, dit-il; je n'ai pu passer toute cette journée sans vous voir.

— Ah! fit le commandant à moitié radouci, vous êtes donc sorti de bonne heure de votre dîner?

— Je n'y suis pas allé. Mais voilà un feu qui fait du bien, et si j'osais demander à mademoiselle Severine une tasse de thé...

— Avec une goutte de rhum, ajouta le commandant, complètement remis en belle humeur.

Severine fit le thé qu'elle servit elle-même aux deux amis; mais elle paraissait plus fatiguée que de coutume, son père lui avait rendu la journée si pénible.

— Veux-tu aller te coucher, si tu es mal à ton aise? dit le commandant. A ton âge et avec ta santé on dort quand on veut.

— Je trouve en effet que mademoiselle Severine est plus pâle qu'à l'ordinaire, s'écria Henry en rendant à la jeune fille le bonsoir qu'elle lui adressait.

— Nous allons faire une partie, dit M. Balthazard, et...

— Je voudrais vous parler, interrompit Delmar à voix basse; j'ai bien des choses à vous

confier et je ne sais par où commencer; vous connaissez ma timidité.

— Allons donc, avec moi!

— Avec vous surtout. D'ailleurs, vous ne savez pas, commandant, que je suis affligé d'une sensibilité peut-être ridicule pour un homme de mon âge et pour un militaire. Je n'ai jamais osé dire à personne combien j'étais capable d'aimer; pourtant je me sens le cœur aussi tendre, aussi susceptible d'une grande passion que si je n'avais que vingt ans. Ce que je vous avoue là peut paraître ridicule, mais cela est. Hier seulement je me suis aperçu que j'avais un commencement d'amour pour une jeune fille que je n'avais jusqu'à ce moment considérée que comme une enfant ou comme une sœur. C'est vous, mon ami, qui m'avez appris qu'on pouvait l'aimer autrement. Elle m'est aussitôt apparue sous un autre aspect; sa figure, que je trouvais seulement jolie, m'a semblé la seule qui put me plaire désormais. J'y ai rêvé toute la nuit, tout le jour; et, ce matin,

j'ai écrit pour refuser ce dîner, car je sens déjà que je ne me consolerais pas avec une autre, si j'étais refusé par celle que j'aime. Enfin, commandant, je viens vous demander si vous voulez m'accorder la main de mademoiselle Severine, et si vous croyez qu'elle y consentira.

Pendant que M. Delmar disait tout cela avec la franchise de son caractère, le commandant, d'abord étonné, n'avait pas tardé à écouter avec beaucoup de sang-froid ce que lui disait son ami, et avec la facilité qu'ont les égoïstes à arranger tout d'abord ce qui peut leur être agréable dans un événement quelconque, M. Balthazard découvrit d'un coup-d'œil les avantages personnels qu'il pouvait recueillir du mariage de sa fille avec Henry Delmar : d'abord il était certain qu'il n'exigerait jamais que sa femme quittât son père ; il était certain aussi qu'il ne trouverait pas un gendre dont le caractère lui convînt davantage. Pas un n'aurait pour lui autant de respect

et d'égards; pas un ne croirait à ses vertus comme Henry y croyait de bonne foi; puis Henry était généreux, désintéressé; il n'avait aucun des défauts si communs aux militaires. Économe sans avarice, il s'était fait une petite fortune indépendante, il avait un beau grade et il pouvait avancer encore; enfin, il ne demanderait aucun compte au père de sa femme, et quoiqu'il n'en pût faire aucun usage, Pierre Balthazard aimait à entasser et à conserver son argent. Severine était une enfant qui n'entendait rien aux choses positives de la vie, ainsi il retiendrait toute l'autorité; c'était ce qui convenait par-dessus tout au commandant.

Le commandant ne s'arrêta pas une seule fois à la crainte que Severine ne trouvât, dans cette union, le genre de bonheur que pouvait rêver une jeune fille. Il ne se dit pas que la différence d'âge, qui se faisait peut-être peu sentir dans ce moment, deviendrait immense à mesure que les années tomberaient sur la tête d'Henry Delmar, et qu'à trente ans,

âge si dangereux pour les femmes, Severine aurait pour époux un vieillard. Non, le père égoïste, qui avait toujours parlé en maître, ne pensa, comme de coutume, qu'à ce qui pouvait lui convenir, et tendant la main à Henry Delmar, il lui dit :

— Ma fille est à toi, et assurément rien ne pouvait me faire plus de plaisir.

— Vous me l'accordez ! vous consentez à ce que Severine soit ma femme ! s'écria Henry avec transport ; mais elle, mais votre fille, croyez-vous qu'elle m'accepte ?

— Je voudrais bien voir qu'il en fût autrement. Et qui peut te faire croire.

— Ah ! c'est qu'elle est si jeune et si jolie, commandant ; moi, voyez, j'ai dejà quelques cheveux blancs.

— Tu es fou, Severine t'apprécie, elle est triste et ennuyée quand tu manques de venir.

— J'ai manqué bien rarement.

— C'est vrai ; seulement quand tu arrives plus tard qu'à l'ordinaire. Va, ne crains rien,

d'ailleurs elle ne connaît personne, elle n'a vu personne à qui elle ait pu te comparer, et, d'ailleurs, elle fera toujours ce que je voudrai.

— Malgré tout mon respect pour vous, commandant, je ne puis accepter cette dernière raison, et je vous préviens que je saurai de Severine elle-même, si c'est de sa propre volonté qu'elle m'acceptera.

— Eh bien, à la bonne heure ! vous saurez cela demain, en attendant, allez vous coucher, mon garçon. Je suis fâché de vous renvoyer par ce mauvais temps, mais aujourd'hui que vous vous présentez comme un prétendu, je ne puis vous offrir l'hospitalité.

— Ne craignez rien, répondit le chef d'escadron dont les yeux brillaient de joie, j'emporte l'espérance et je ne sentirai pas une seule goutte de pluie.

Cependant elle tombait si fort que Severine ne pouvait s'endormir. Elle pensait que par un temps si affreux, son père aurait retenu son ami ; aussi le lendemain matin en descendant,

elle s'attendait à le trouver; M. Balthazard était seul.

Nous saurons le résultat de l'entretien qu'il eut avec sa fille en rapportant celui qu'Henry demanda à Severine, quand, au milieu de la journée, il arriva à la Rosalita.

Le temps s'était éclairci, et le sable des allées du jardin était assez sec pour qu'Henry put obtenir de Severine de faire un tour de jardin avec lui.

Quoique l'accueil du commandant eut été gai et rassurant, Henry n'osait se livrer à la joie, car Severine lui paraissait préoccupée; cependant il aborda franchement la question.

— Severine, lui dit-il, vous savez que votre père m'a autorisé à vous demander votre main. N'est-ce pas que vous me trouvez trop vieux, trop raisonnable pour vous, et que votre bonté me prête mille bonnes qualités parce que vous me jugez d'après ce que pense de moi votre père. Moi, je crains de ne pas être un mari assez aimable pour une aussi

jeune, aussi charmante personne que vous l'êtes. Je vous aimerai de toute mon âme, hélas! peut-être ne saurai-je pas bien vous le dire. Cependant, si vous consentez à devenir ma femme, dans quelque circonstance que ce soit, je resterai toujours votre ami le plus sincère, le plus dévoué. Voyez si vous voulez faire de moi l'homme le plus heureux, ou seulement un pauvre diable, résigné à votre volonté, et qui s'éloignera s'il le faut quelque temps pour que sa figure attristée ne vous importune pas; puis, qui reviendra quand il vous aimera seulement comme un frère.

Pendant qu'Henry parlait, ses yeux d'un bleu clair, remplis habituellement d'une franche gaîté, s'étaient peu à peu mouillés de larmes.

Severine, répondit timidement :

— Je ne vous cacherai pas ma pensée, monsieur Henry, je n'avais point encore songé à me marier, et surtout avec vous. Vous m'apparaissez sous un aspect tout nouveau, je ne sais

point encore quels devoirs impose le mariage, je ne sais si je suis faite pour les remplir; mais vous avez de l'expérience pour nous deux, et si vous me prenez sans crainte, je tâcherai de mériter votre confiance.

— Mais je ne vous déplais pas? demanda Henry.

— Comment pourriez-vous me déplaire, vous êtes toujours si bon, si gai, si obligeant. Puis mon père m'a tant répété qu'il serait heureux de mon union avec vous, je ne le quitterai point, je ne dois jamais le quitter. Il n'y aura donc rien de changé dans ma vie.

Peut-être eût-il été plus prudent à Henry Delmar de ne pas se contenter d'une telle réponse, mais il aimait Severine; il croyait qu'on pouvait s'attacher une femme par les procédés et les soins; il croyait que parce qu'il éprouvait beaucoup d'amour pour Severine elle en prendrait pour lui...

Qui peut se vanter d'ailleurs de n'avoir jamais apporté d'égoïsme dans l'amour? au

moins celui d'Henry était noble et généreux. Quant au commandant Balthazard, il pressait les préparatifs du mariage de sa fille, sans paraître s'apercevoir que si elle n'était pas précisément triste, son regard avait perdu toute sa sérénité.

Severine se maria enfin, en se disant :

— J'obéis à mon père, j'épouse un homme bon et généreux, je dois être heureuse.

Je dois être heureuse! et cependant un poids cruel s'était posé sur son cœur et l'oppressait.

Trois ans s'étaient écoulés depuis le jour où Severine avait épousé Henry Delmar. Ce mariage célébré, non pas sous de tristes auspices, mais sans aucune des cérémonies qui égaient d'ordinaire cet acte grave et solennel, n'avait apporté aucun changement dans l'existence de la fille du commandant Balthazard. Madame Bragard avait différé son départ pour que sa jeune élève ne fût pas tout-à-fait seule dans ce moment, puis elle s'était séparée

d'elle, laissant Severine avec un lien de plus, mais sans que rien fut changé, excepté que le chef d'escadron partait de très bonne heure chaque matin et revenait régulièrement pour dîner. Mais sa présence ne produisait plus le même effet sur le commandant Balthazard. Tous les jours plus souffrant et plus difficile à vivre, depuis qu'Henry Delmar était entré dans sa famille, il ne se donnait plus autant la peine de se contraindre devant lui. Cependant, Henry accoutumé à un respect aveugle, supportait tous les caprices du commandant avec une patience qui augmentait l'estime que sa femme avait pour lui. Elle le regardait comme le meilleur des hommes et lui prodiguait les soins et les attentions les plus délicates. Tous ses désirs étaient prévenus avant qu'il ne les eût manifestés, et ce ménage présentait aux yeux du vulgaire l'image du bonheur le plus complet. Ils eussent même été bien embarrassés l'un et l'autre de dire ce qui leur manquait. Leur fortune suffisait à leurs modestes désirs; leur habitation

s'embellissait chaque jour, et aux yeux de ceux qui les entouraient, ils paraissaient tout-à-fait en rapport d'âge et d'humeur.

Henry Delmar était un bel homme bien frais, bien portant et qu'une jeune femme devait aimer. Jusque là, il avait toujours paru gai et de bonne humeur; la maison présentait un aspect agréable et calme, que leur manquait-il donc?

Il leur manquait cette union des âmes qui ne peut naître quand l'amour n'est pas partagé. L'un aimait trop, l'autre n'aimait pas assez. L'un était embarrassé pour cacher qu'il n'était pas content de ce qu'on lui accordait, et l'autre soupirait d'être obligé d'accorder autant. Quand Severine pouvait s'éloigner d'auprès de son père et de son mari, elle sortait par la petite porte du jardin qui donnait sur les bords de l'Isère, elle se promenait bien longtemps sur ses rives en rêvant sans savoir à quoi. Mais souvent elle tressaillait tout-à-coup en entendant sonner l'heure à la petite église

qui s'élevait près de la tombe de sa mère, et elle revenait vite, car elle sentait qu'elle serait embarrassée, si on lui demandait pourquoi elle aimait tant la solitude? pourquoi elle ne préférait pas rester près de son père et de son mari? Severine aurait-elle osé avouer qu'elle trouvait que la vie qu'elle menait était bien monotone. Aurait-elle osé avouer que, sans se l'expliquer, le mariage sans lui apprendre l'amour, lui avait révélé que ce sentiment pouvait et devait compter dans la vie d'une femme. Tant qu'elle avait été libre, elle avait instinctivement espéré quelque changement qui lui ferait un sort différent. Maintenant elle était mariée, son sort était fixé, elle n'avait plus rien à attendre, son existence était aujourd'hui ce qu'elle avait été la veille, ce qu'elle serait le lendemain ; elle ne devait connaître aucune de ces agitations qui s'attachent à la destinée de la jeunesse et qui l'enchantent. Non que Severine comprît ce qu'elle désirait, le bonheur qu'elle pourrait trouver

dans une autre existence ; mais un malaise indicible, une tristesse inexplicable la courbait sous sa main lourde et motonone, des larmes roulaient continuellement dans ses yeux quoiqu'elle n'eût pu dire ce qui les y amenait. C'est qu'il arrivait à Severine ce qui arrive à toutes les jeunes personnes ; ses rêves étaient vagues et remplis de visions impossibles ; ne connaissant rien, elle créait tout ; et quelle est la réalité qui vaille ce que notre imagination enfante !

Cependant, par fois elle se disait qu'elle devait se trouver bien heureuse avec un mari bon, attentif, toujours empressé, toujours patient devant les caprices de son père. Mais quoiqu'elle se répétât sans cesse tout cela, quoiqu'elle admirât toutes les excellentes qualités de Henry, sa tristesse augmentait, et quand elle commençait sa journée le matin, elle savait quel serait l'emploi de toutes ses heures ; elle se disait :

— A telle heure, je conduirai mon mari jus-

qu'à la grille du jardin, puis à cette même heure, la grille s'ouvrira également à son retour, pour lui seul. Henry me dit bien que si nous avions le malheur de perdre mon père il m'emmènerait avec lui, mais il me semble que je ne le désire pas. Non, je ne veux point quitter cette maison, ce jardin, les bords de cette rivière où je me suis promenée avec ma mère. Je vois d'ici la cime des cyprès qui ombragent sa tombe; c'est là où on me portera un jour, dans bien des années, car je suis si jeune. Si j'avais un enfant, il me semble que je serais contente d'avoir longtemps à vivre; mais quand mon père ne sera plus, à qui donc serai-je nécessaire! Severine pensait ainsi, parce qu'elle s'imaginait que son mari ne comprenait pas ce qu'elle éprouvait. Elle arriva enfin à lui en vouloir de ce prétendu tort, et une sorte de répulsion se mêla à l'intimité de leurs relations, puis dans un de ses mauvais jours, elle eut une mauvaise pensée : c'est qu'Henry était trop vieux pour elle.

La vie militaire donne à ceux qui l'ont embrassée une certaine habitude d'ordre, de discipline qu'ils apportent jusque dans leurs plaisirs. Severine avait plusieurs fois proposé à son mari de jolies promenades un peu éloignées; mais il arrivait toujours quelques devoirs militaires qui l'empêchaient d'accepter. Très fier de la tenue de son régiment dont il était un des chefs les plus zélés, Henry avait un intérêt dans la vie que Severine ne partageait pas. Depuis son enfance, elle avait été bercée où plutôt endormie avec les mêmes sujets de conversation : la hiérarchie militaire, les passe-droits, la tenue, la manœuvre. Tout cela, Severine l'avait entendu de la bouche de son père, Henry le répétait sous une forme moins dure, mais c'était toujours le même fond, et l'aridité du sujet n'était pas animée par la poésie de l'expression. Henri voulait suivre en tout point les traces de son père qui avait été brave et loyal, qui avait été bon époux et bon père, mais sans faiblesse. Henry était

plus aimable, possédait plus d'usage du monde; il adorait Severine, mais ne savait pas le lui dire. Il eût été parfaitement heureux la première année de son mariage, si le commandant n'eût pas donné tout-à-coup un libre cours à son humeur. Pourquoi, pensait le commandant, continuerais-je à me contraindre; je n'en ai plus besoin.

Cependant M. Delmar se montrait toujours en patient. Tant qu'il se crut aimé il se disait qu'il devait souffrir avec résignation qu'une goutte d'absinthe tombât dans le vase de sa félicité. Mais peu à peu la mélancolie de sa femme le frappa. La réserve qu'il avait attribuée aux premières sensations d'une jeune fille modeste lui apparut ce qu'elle était réellement; une répulsion qu'elle dissimulait mal. Henry essaya de vaincre cette froideur en redoublant d'amour et de caresses; Severine lui répondit par un redoublement de soins et d'attentions minutieuses. Jamais mari ne fut plus soigné, plus choyé, mais certainement

Severine eût été moins soumise, si elle eût eu plus d'amour pour Henry. L'amour ne prend pas tant de précautions, il n'a pas besoin de faire tant de frais pour convaincre de son existence; il est, et cela suffit.

Henry Delmar ne se disait pas tout cela avec cette finesse calculée qu'un homme plus expérimenté du monde et des femmes eût déployé; mais peu à peu, la certitude que l'amour qu'il ressentait pour sa compagne n'était point partagé, vint lui déchirer le cœur, et la certitude de l'indifférence de Severine lui fut insupportable. Il se dit d'abord qu'elle était une ingrate, car, lui sans balancer, eût donné sa vie pour elle. Il y avait un si grand besoin de prouver son dévouement dans l'âme de ce brave homme, qu'il eût presque désiré un malheur à Severine pour l'y soustraire ou l'en garantir. Son attachement pour sa femme avait à la fois l'ardeur de l'amour et l'abnégation de l'amour paternel. Il avait sacrifié à Severine tout ce qu'il avait

pu lui sacrifier, le bonheur de vivre avec sa mère; il ne fallait pas y penser tant que le commandant vivrait, et Severine ne pouvait quitter son père.

Tant qu'Henry ne fut pas convaincu de l'indifférence de sa femme, il ne ressentit pas aussi vivement l'absence de sa mère et supporta patiemment les exigences et le caractère insupportable de Pierre Balthazard. Mais quand il fut trop certain qu'il n'était point aimé, qu'il ne le serait jamais, il devint aussi mélancolique qu'il s'était montré jusque là gai et empressé. A la fois fier et sensible, après avoir essayé de vaincre la froideur de sa femme, il n'essaya plus de la changer; il renferma dans lui-même le chagrin poignant qu'il en ressentait. Il ne parla plus à Severine de son amour, il le cacha dans son cœur et s'en fit à la fois une joie et un désespoir. Élevé dans les camps, son éducation s'était faite en quelque sorte au bruit du canon. D'abord soldat, puis promptement officier, Henry Delmar avait paru un homme fort

agréable dans la société qu'il avait été appelé a voir. Il faut avouer pourtant qu'il lui manquait ce tact parfait, cet esprit fin et délicat qui plaît de préférence aux femmes, même à la plus simple. On avait jadis dit de lui que c'était un brave et bel officier ; maintenant on disait : c'est un homme solide, facile à vivre, un excellent homme enfin, qui doit faire un bon mari.

Eh bien ! cet excellent mari ne suffisait même point au bonheur de Severine : jamais la femme ne peut accepter de bonne grâce une existence tranquille et sans émotion, et la plus naïve préfère presque toujours l'homme qui l'inquiète à celui qui la rend heureuse. Il en était ainsi dans ce coin du Dauphiné, dans cette petite maison cachée par les arbres et les fleurs. Severine s'ennuyait, et par une sorte de fatalité, suite naturelle du chagrin intérieur qui le dévorait, Henry chaque jour se montrait moins gai et moins aimable.

Au milieu de ce ménage attristé venait encore se joindre la morosité d'un vieillard ma-

lade, irascible et toujours mécontent de tout, se plaignant sans cesse à l'un du manque d'égards de l'autre, cherchant à les irriter en leur faisant remarquer leurs fautes mutuelles les plus légères. Assez fin pour deviner ce se qui passait dans leur âme, il n'en éprouvait aucun remords, au contraire, il se disait avec joie : On peut donc être jeune et bien portant, et ne pas être heureux.

Tel était l'état des choses, quand le régiment d'Henry Delmar reçut l'ordre de partir pour l'Afrique. Si Severine l'eût aimé, Henry eût été au désespoir ; mais persuadé qu'il ne pourrait vaincre une indifférence qu'il n'avait rien fait pour mériter, Henry reçut cette nouvelle avec un sentiment ressemblant à de la joie. La vie tranquille lui eût été agréable, s'il eût trouvé le bonheur dans son ménage ; mais dévoré par une plaie cachée dont Severine ne s'occupait même pas, il se dit qu'il serait plus calme loin d'elle en menant une vie active, en courant des dangers. Henry avait toujours été

brave, même téméraire, l'idée de la mort ne l'avait jamais effrayé, et dans ce moment il se disait avec résolution : Qu'elle vienne quand elle voudra, elle me trouvera prêt. Qu'a-t-on à faire de mieux, quand on n'est pas aimé, que de donner son sang pour son pays? Et puis, si Severine était veuve, elle se remarierait à son goût, elle serait heureuse enfin; car elle ne m'a épousé que pour obéir à son père.

A cette cruelle pensée deux grosses larmes coulèrent sur les joues du pauvre Henry. Quoiqu'il fût seul, il se sentit honteux de s'être laissé dominer par l'attendrissement, et se promettant de ne plus s'y abandonner, il se mit à l'instant même à s'occuper des préparatifs de son départ.

Henry tenait en réserve une somme assez considérable, il l'assura à Severine avant de partir, en se disant : Je veux qu'elle soit plus riche de m'avoir épousé; si elle devient veuve elle pourra plus facilement suivre le vœu de son

cœur. Que Dieu lui accorde tout le bonheur que je n'ai pas connu; hélas! si j'avais été juste, je n'aurais jamais éprouvé contre elle un sentiment amer.

Quand tout fut terminé, quand il fut au moment de partir, Henry Delmar entra dans le salon où se trouvait son beau-père et sa femme.

— En grand uniforme! s'écria le commandant, où allez-vous donc?

— En Afrique, répondit M. Delmar en essayant de sourire, je pars à l'instant. Adieu, mon cher commandant, vous savez que dans notre métier il ne faut pas marchander avec l'obéissance.

— Cependant, mon gendre, il me semble que vous auriez pu...

— Quoi! vous affliger deux jours d'avance! J'ai préféré ne vous dire adieu qu'au moment du départ. Severine va me conduire jusqu'à la grille du jardin, et vous, donnez-moi une bonne poignée de main.

— Vous nous laissez bien isolés, reprit le commandant avec humeur; vous auriez pu, ce me semble, demander un congé.

— Un congé! quand mon régiment va se battre! vous auriez été le premier à me blâmer, commandant. Mais, adieu; et au revoir.

— Au revoir! on voit que vous vous portez à merveille, vous.

— Les boulets ne sont pas seulement pour les malheureux, répondit Henry en pressant les mains de son beau-père.

Et il sortit.

— Pourquoi ne m'avoir pas prévenue plus tôt? dit Severine en prenant le bras de son mari, et à quelles inquiétudes vous nous laissez livrés, mon cher Henry.

— La femme d'un militaire doit savoir supporter l'absence, reprit M. Delmar avec une fermeté feinte; je vous laisse tranquille et en sûreté auprès de votre père, Severine, mais avant de vous quitter, peut-être pour toujours, laissez-moi vous demander pardon.

— Pardon ! s'écria-t-elle.

— Oui, pardon. Vous auriez été heureuse avec un autre, au lieu que moi, vous n'avez pu m'aimer.

Severine voulut répondre, mais Henry posa ses lèvres sur son front et, la repoussant doucement dans le jardin, il ferma la grille et s'éloigna à grand pas sans tourner la tête.

Six mois après le départ d'Henry Delmar, trois ans après son mariage, Severine reçut le matin une lettre de son mari. Il se portait à merveille, annonçait qu'il se trouvait parfaitement en Afrique, s'inquiétait beaucoup de la santé du commandant et s'informait avec le plus tendre intérêt de celle de Severine. Mais dans cette lettre, pas plus que dans celles qu'il avait écrites jusques-là, Henry ne faisait aucune allusion à ce qu'il

avait dit à sa femme lors de leur dernière entrevue, il n'exprimait aucun regret d'être loin d'elle, ni aucune impatience de revenir près de sa famille; il semblait même affecter de parler du plaisir qu'il éprouvait de se retrouver à l'armée.

— Henry est heureux, pensa Severine, il est heureux parce qu'il a un but, parce qu'il n'est plus condamné à cette existence monotone qui me courbe et m'abat.

Qu'y avait-il de changé par cette lettre de Henry à Severine? elle ne lui avait occasioné ni émotion ni plaisir.

— On parle dans le vestibule, s'écria le commandant. Ce n'est pas le facteur, puisqu'il vient d'apporter cette sotte lettre de votre mari, Severine; il paraît qu'il se trouve bien en Afrique, et ne s'occupe guères si l'on souffre et si l'on s'ennuie ici, et.....

M. Balthazard parlait encore quand Nicolle, ouvrant la porte du salon annonça d'une voix haute.

— Monsieur le commandant voici un étranger qui demande à vous parler.

— Un étranger, un étranger grommela le commandant, sotte que vous êtes, pourquoi ne lui avez-vous pas demandé son nom.

L'étranger avait suivi Nicolle et il restait immobile à la porte derrière le fauteuil du commandant, Severine se leva et dit :

— Monsieur, mon père désirerait savoir qui il a l'honneur de recevoir.

— Pardon, mille fois pardon, Mademoiselle, répondit l'inconnu, je me serais fait annoncer par mon nom, si je n'avais craint que monsieur votre père ne l'eût oublié. Je suis le fils du général Servani qui fut son ami.

— Servani ! répéta le commandant, oui, je me rappelle, nous avons fait la campagne d'Espagne ensemble. Monsieur votre père était Piémontais, si je m'en souviens, il faisait assez cas de moi.

— Dites, Monsieur, qu'il vous admirait, qu'il vous admire toujours, répondit le jeune

homme, et il vous croit encore assez son ami pour s'être hasardé à m'adresser à vous. Voici une lettre.

— Je la lirai plus tard, interrompit le commandant assez gracieusement, la journée est froide, et vous ne devez pas être fâché de vous reposer et de quitter la voiture.

— Je suis descendu à votre porte, monsieur.

—Vous ne venez donc pas de Paris, car c'est la diligence du Midi qui passe devant chez moi.

— J'avais une affaire à terminer à Marseille.

Le commandant ranimé par la présence d'un étranger qui lui montrait de la considération et pouvait lui offrir quelque distraction, s'écria :

— Si vous n'êtes pas pressé, j'espère que vous m'accorderez quelques moments.

— La lettre de mon père vous instruira, monsieur, du motif de mon voyage et du service qu'il espère de vos anciennes relations.

Flatté du ton de condescendance du fils du général, M. Balthazard ouvrit la lettre, non sans s'être dit :

— Je ne croyais pas que mes liaisons avec le général Servani essent été si intimes. Cependant je me rappelle d'avoir été chargé par lui de missions fort importantes, et qui prouvaient en effet une estime particulière.

Et après avoir fait à sa fille un signe imperceptible pour qu'elle s'occupât de leur hôte, il lut tout bas avec attention la lettre qui suit :

« Mon cher commandant,

« J'espère ne pas avoir besoin de vous rap-
« peler nos anciennes relations. Vous savez
« tout le cas que je faisais de vous et la ma-
« nière dont j'ai cherché à vous faire valoir.
« Les circonstances nous ont séparés comme
« il arrive presque toujours entre militaires
« les plus liés. Je me suis néanmoins toujours
« informé de vous, et j'ai appris avec plaisir
« que vous aviez fait un beau mariage et que

« vous résidiez dans une fort belle propriété,
« située aux environs de Grenoble. Par suite
« de différentes mutations j'ai été mis à la re-
« traite, et j'aurais pu aller m'établir dans une
« terre que je possède dans le Piémont. Mais
« il me fallait rester à Paris pour veiller à l'é-
« ducation de mon fils qui annonçait les plus
« brillantes dispositions ; il a tenu parole, et je
« puis dire sans orgueil qu'il est rempli d'in-
« telligence et de capacité.

« Mais comme il n'est pas de bonheur sans
« mélange, il faut vous avouer que, si mon fils
« Octave est rempli d'esprit, de moyens, il ne
« peut se décider à s'occuper de choses essen-
« tielles. Il a essayé de commencer son droit ;
« l'aridité de cette étude a bientôt rebuté sa
« brillante imagination : je voulais le faire en-
« trer dans la diplomatie ; son caractère franc
« et sincère l'éloigne de cette carrière. L'indus-
« trie ne pouvait convenir à la noblesse de ses
« goûts ; bref, il s'est jeté dans la littérature
« où il a vraiment obtenu de brillants succès

« de société. Hélas! tout cela ne suffit pas,
« Octave est généreux comme un prince, et il
« est véritablement nécessaire qu'il soit très
« riche pour qu'il soit heureux.

« Comme vous pourrez vous en convaincre,
« mon fils est fort bien, et ses succès dans le
« monde sont flatteurs pour l'amour-propre.
« Mais il est indispensable qu'il se fixe enfin;
« les maris se fâchent, et Octave est très brave.
« Je trouve donc prudent d'éloigner mon fils
« de Paris pour quelque temps. Il existe pour
« cela une raison encore plus importante.

« J'ai un frère établi à Grenoble. Par suite
« de quelques différences d'opinions, et encore
« plus par suite de discussions d'intérêt, nous
« avons cessé toute relations ensemble depuis
« bien des années. Mais entre frères tout res-
« sentiment doit facilement s'oublier et je suis
« décidé à faire les premiers pas. Mon frère
« s'est enrichi dans le commerce qu'il vient de
« quitter; il a fait un riche mariage, et de ce
« mariage est née une fille qui sera fort riche.

« On assure qu'elle n'est pas très bien traitée « par la nature ; il me semble qu'elle serait « fort heureuse de devenir la femme de mon bel « Octave. Cependant il faut que la chose soit « conduite avec adresse, qu'ils soient réunis « comme par hasard, comme si Octave allant « en Piémont s'arrêtait quelques jours chez « vous, qui êtes mon ancien ami, et que par « suite de vos conseils il allât voir son oncle.

« Je suis convaincu que mon fils réussira et « plaira à sa cousine, et si vous voulez l'y aider, « mon cher commandant, les choses arrive- « ront à bonne fin. Vous avez eu tant de « succès près des femmes, vous connaissez si « bien le monde, que je suis persuadé que « vous ferez réussir ce mariage. Je compte « donc sur votre amitié.

« Je vous serre la main bien cordialement « et vous recommande mon fils. »

L'égoïsme de M. Balthazard et sa mauvaise humeur se seraient fort peu accommodés du

sans-gêne avec lequel le général Servani disposait de lui et de sa maison, s'il n'avait trouvé que ce sans-gêne était une preuve de confiance et un hommage rendu à sa sagesse et à son adresse ; car la vanité avait toujours été un des principaux défauts du commandant. Longtemps très fier de ses avantages physiques, qu'il regrettait amèrement, resté beau parleur et pédant, le commandant Balthazard aimait à imposer son opinion et à morigéner. Il est inutile d'ajouter qu'il était extrêmement sensible à la flatterie ; le général Servani s'en était souvenu, et en finissant sa lettre, il avait ajouté une kirielle de compliments que nous nous sommes dispensés de répéter.

Le commandant, ferma la lettre du général, et se posant de suite dans l'esprit du rôle qu'il acceptait, il dit avec un ton important :

— Mon jeune ami, permettez-moi de vous donner ce nom et de l'accompagner de conseils à titre d'ancien camarade de votre père, je suis charmé de vous offrir l'hospi-

talité, quoique je craigne que vous ne vous plaisiez guère chez moi : l'état de ma santé, mon goût pour la solitude me font préférer de vivre dans un isolement presque sauvage ; mais comme après tout, votre séjour dans le Dauphiné a un but utile, vous en prendrez votre parti.

— Vous êtes mille fois trop bon, monsieur, repondit Octave, mon Père m'avait prévenu que je ferais connaissance avec une personne très remarquable de toutes façons, et mon voyage en Dauphiné n'eût-il pas d'autre résultat, je serais enchanté de l'avoir entrepris.

Ce fut pendant assez longtemps un échange de flatteries et de compliments entre deux personnes également remplies de vanité et de bonne opinion de leur mérite. Le commandant dit à sa fille de faire préparer une chambre pour leur hôte; et Octave accepta avec empressement de s'y retirer quelques moments avant le dîner.

Resté seul avec Severine, M. Balthazard lui

fit mille recommandations afin que le fils de son ancien camarade se trouvât chez lui aussi agréablement que possible ; car en bien peu de temps, le général que le commandant connaissait réellement à peine, était devenu à ses yeux un ami intime.

Severine sortit avec empressement sous le prétexte de donner des ordres, car elle se sentait le besoin d'être seule. Ce qu'elle éprouvait dans ce moment lui était plus pénible qu'agréable, elle se disait qu'elle allait se trouver embarrassée, gênée devant un homme accoutumé à la société de femmes élégantes, gaies et aimables ; il lui semblait que M. Servani était un être à part et qu'il devrait trouver bien insipide la vie simple et monotone que le commandant lui offrait. Comme elle ne savait rien du motif qui amenait Octave en Dauphiné, elle s'étonnait que son père eût accepté si facilement un tel hôte ; elle se sentait rougir à la seule crainte que M. Servani se moquerait de la rusticité de leur genre de

vie. Madame Bragard était une femme trop éclairée et de trop bon goût pour ne pas avoir donné à sa jeune élève une teinture du monde et de ses usages; mais Severine était si modeste et si timide, qu'elle se persuadait qu'on devait la trouver peu agréable et même très gauche.

— Je ne dois plaire à personne, se disait-elle en soupirant, ma vie est marquée dans la solitude; et qu'importe, après tout, que ce jeune homme qui ne doit rester que quelques jours ici, et qui ne se souviendra pas des habitants de cette maison quand il en aura repassé le seuil, qu'importe que je lui paraisse maussade et disgracieuse? Ne dois-je pas rester toujours étrangère à toute relation avec le monde?

Et ainsi persuadée qu'elle ne devait plaire à personne, et plus abattue encore que de coutume, Severine rentra avec répugnance dans le salon où elle savait que M. Servani causait avec le commandant. Severine n'avait pas ajouté une seule épingle à sa mo-

deste toilette, elle ne s'était pas même regardée dans son miroir.

M. Servani se tenait debout : il s'inclina avec beaucoup de respect devant Severine, et sembla peu disposé à reprendre la conversation qu'il tenait avec le commandant. Il l'amena, au contraire, à lui parler des campagnes qu'il avait faites avec son père.

Pendant qu'il écoutait avec beaucoup d'attention et de politesse, Severine se prit à le regarder à la dérobée. Il lui sembla qu'elle n'avait jamais vu une figure aussi charmante, des yeux dont l'expression fût à la fois et si fine et si douce. Puis, durant le repas et pendant la soirée, elle fut étonnée de sentir disparaître peu à peu toute gêne, tout embarras.

Il est vrai qu'à une politesse vraiment de bon goût, Octave Servani joignait une aisance qu'on n'acquiert que dans la bonne compagnie, et il paraissait si parfaitement à son aise qu'on ne tardait pas à le devenir avec lui. Enfin, quand on se sépara pour la nuit, Severine

éprouva une sorte de bien-être dont elle ne pouvait se rendre compte, et qu'elle n'avait jamais ressenti. Il lui semblait qu'elle portait la vie avec plus de légèreté ; et quand elle s'endormit, un sourire entr'ouvrait ses lèvres.

Quelques jours se passèrent, et Severine s'était facilement accoutumée à ce qui l'avait tant effrayée d'abord. Sans qu'il se fût opéré aucun événement remarquable, l'existence ne lui semblait plus la même; elle se levait maintenant avec une sorte de plaisir; tous les détails si insipides du ménage lui semblaient avoir un but agréable. Ce n'était plus du soin seulement qu'elle y mettait, c'était de la coquetterie; enfin c'était un événement pour elle que la

présence dans la maison d'une personne tout-à-fait en dehors de celles qu'elle avait connues jusqu'alors. Son mari n'avait été à vrai dire, à ses yeux, que la copie de son père, copie certainement meilleure et plus aimable; mais ce n'était pas moins ce type militaire, un peu abrupte, qu'elle s'était accoutumée à craindre; et comme madame Bragard avait eu la prudence de ne jamais laisser échapper un mot qui pût révéler à sa jeune amie qu'il se trouvait dans le monde des hommes plus aimables, plus faits pour plaire aux femmes; comme Severine avait vécu jusque-là dans une entière solitude; comme elle n'avait jamais lu de romans, comme les conversations qui avaient eu lieu devant elle avaient toujours été sérieuses et qu'elles ne traitaient constamment d'autres matières que celles qui plaisaient au commandant Balthazard, Severine, après avoir redouté la présence d'Octave chez son père, se trouva tout-à-coup et entièrement fascinée par un être qui lui pa-

rut si aimable, si différent de ceux avec qui elle avait vécu jusqu'alors. Elle parlait peu devant Octave, d'abord parce que son père trouvait toujours le moyen de s'emparer de la conversation ; mais quand il permettait qu'Octave y prît sa part, Severine écoutait avec son âme; elle trouvait la voix d'Octave d'une douceur pénétrante, elle guérissait, pour ainsi dire, le mal que produisait celle si dure, si impérieuse du commandant Balthazard. Il faut même ajouter que Severine se souvenait, malgré elle, qu'Henry Delmar avait un organe trop bruyant, trop brusque, trop élevé.

Severine ne comprenait pas toujours, dans le premier moment, la poésie un peu affectée qu'Octave cherchait à mettre dans ses paroles. Madame Bragard avait pensé avec raison qu'elle ne devait rien lui apprendre, qu'elle ne devait rien lui faire lire qui pût éveiller son imagination; mais elle n'avait pas atteint entièrement son but. L'ignorance chez une jeune

fille peut rester longtemps intacte, mais le mariage aide la jeune femme à lever un coin du voile qui lui dérobe la marche inévitable et dangereuse des passions, et c'est déjà être trop instruite de leur puissance que de se douter que l'on peut être heureux par elles. Enfin toutes les rêveries auxquelles Severine se livrait depuis son mariage, la présence d'Octave venait de lui en révéler la cause. Elle se disait : — Non, ce n'est point assez pour la femme d'être obéissante, attentive et dévouée; ce n'est point assez pour un mari d'être le plus honnête homme du monde, il faut encore l'attrait, le charme de la sympathie; il faut que dans l'intimité du mariage on ne commande pas toujours au nom du devoir.

Cependant depuis que son mari était parti, et avant l'arrivée d'Octave, Severine s'était répété plusieurs fois qu'elle aurait dû vaincre la froideur que lui avait reprochée Henry ; qu'elle se sentait en effet gênée et peu démonstrative avec lui, et que c'était un tort. Cependant,

tout en se fesant de secrets reproches, les yeux de Severine se remplissaient de larmes, et son abattement et sa tristesse devenaient plus profonds. Chaque fois qu'elle écrivait à son mari, elle essayait quelques expressions presque passionnées ; mais sa main s'arrêtait, et la sincérité de son caractère l'emportait.

— Non, se disait-elle, non, je n'écrirai point ainsi, car je ne le pense pas.

Mais revenons au séjour d'Octave, revenons à ce qu'éprouve Severine, à ce mélange de joie, de tristesse, d'animation et de langueur, à son étonnement de sentir sa vie changée sans changement.

Octave ne parlait nullement de se rendre à Grenoble. D'un caractère naturellement paresseux, toute démarche décisive et qui demandait du mouvement, lui était insupportable ; il avait pour principe qu'il fallait laisser aller la vie, et qu'il était toujours temps de prendre un parti. Certainement le commandant l'ennuyait profondément; mais enfin il avait

eu un but en venant chez lui, et il devait tâcher d'y passer le temps le plus agréablement possible. Était-il un meilleur moyen que de s'occuper d'une jeune femme, qui serait certainement sensible à son attention.

Sans être une beauté accomplie, Severine était charmante; sa figure avait beaucoup de grâces et de distinction; sa tournure n'était gâtée par aucune de ces prétentions provinciales auxquelles Octave aurait dû s'attendre. Plus on connaissait Severine, plus sa douceur et sa simplicité exerçaient d'empire. C'était à la fois une surprise et une distraction pour Octave. Buffon a dit : *Le style c'est l'homme;* nous croyons donc bien faire connaître Octave Servani, en mettant sous les yeux du lecteur une longue lettre qu'il écrivait à un de ses amis, quinze ou vingt jours après son installation chez le commandant Balthazard.

« C'est entre deux sommeils que je t'écris,
« mon cher Jules, car il me semble que je
« ne quitte pas mon lit. Ce n'est pas tout-
« à-fait pour abréger la vie, c'est que telle
« est la règle de la maison que j'habite; mais
« je veux commencer par répondre à ce que
« tu m'apprends dans ta lettre.

« Comment, vraiment mes créanciers ne
« veulent pas entendre raison; ils prétendent
« me coffrer, si je reparais sur le pavé de Pa-

« ris. Et enfin, malgré toute ton éloquence,
« ils n'ont plus la moindre confiance ni dans
« les hauts emplois qu'on me promet, ni
« dans les beaux mariages qu'on veut me for-
« cer d'accepter. Je te le dis, en vérité, Jules,
« le beau temps de la jeunesse est passé.
« Que diable ! il fut une époque où un homme
« bien né jetait ses créanciers par la fenêtre
« ou s'en débarrassait à la manière de Don
« Juan. Ce que veulent maintenant ces gail-
« lards-là, c'est de l'argent, et le général ne
« veut plus m'en donner pour rester à Paris ;
« il a donc fallu partir avec cinquante napo-
« léons dans ma poche. Cinquante napoléons
« arrachés à mon père à l'insu de sa femme,
« qui aurait de beaucoup préféré les dépenser
« chez Baudrand. Aussi l'auteur de mes jours
« n'a-t-il pas manqué de me dire :

« — Octave, vous avez mangé cent mille
« francs qui vous revenaient du bien de votre
« mère; je vous ai donné, c'est-à-dire, vous m'a-
« vez accroché, depuis six ans, quarante mille

« rancs; vous en avez dépensé deux cent
« mille, c'est donc soixante que vous devez.
« Je ne puis ni ne veux les payer. A vingt-
« sept ans, vous n'avez ni état, ni position
« dans le monde; votre réputation est aussi
« détériorée que votre santé. Somme toute,
« vous êtes un très mauvais sujet qu'aucune
« famille honorable n'accueillerait à Paris.
« Il ne vous reste donc qu'une ressource,
« c'est de vous marier en province où on
« ignore votre mauvaise conduite; vous êtes
« encore assez bien, vous pourrez plaire à une
« fille peu recherchée, laide même. J'ai un
« frère établi à Crenoble.

« — Oui, mon père, je le sais, un frère qui a
« gagné une grande fortune dans l'industrie.
« Je vous vois venir d'ici, il a une fille.

« — Oui, a interrompu mon père, une
« fille bonne à marier.

« — Bonne, c'est possible, mais pas belle,
« mon père; car la personne qui nous en a

« parlé, nous en a fait un portrait fort peu
« gracieux.

« — C'est vrai, mais on n'a pas le droit de se
« montrer difficile quand on n'a rien.

« En parlant ainsi, mon père peignait com-
« plaisamment sa moustache, où il n'y a pas
« un poil gris, et jetait avec orgueil les yeux
« sur un grand portrait en pied de ma belle-
« mère. Tu sais que ma belle-mère est une des
« plus jolies personnes de Paris. Mon cher père,
« qui est fort égoïste, peut parler à son aise
« de se marier avec une femme laide.

« — Il faut vous rendre à Grenoble, a repris
« le général Servani, je vous donnerai une
« lettre pour un officier que j'ai connu autre-
« fois, il pourra vous être utile, quoique ce soit
« l'être le plus maussade, le plus égoïste qui
« existe. Vous tâcherez de vous introduire
« dans la maison de votre oncle, il est bon au
« fond, et nous ne nous sommes brouillés que
« pour des bagatelles. Emportez avec vous
« quelques-uns des mauvais vers que vous

« avez écrits, rien ne produit plus de sensation
« en province que de montrer son esprit im-
« primé. Faites-vous confectionner chez mon
« tailleur des habits à la dernière mode. Je
« vous donnerai cinquante napoléons et vous
« partirez à la grâce de Dieu. De plus mal
« tournés que vous se sont tirés d'affaire
« avec moins d'aide.

« Je faisais, je te l'avoue, une fort triste
« figure en écoutant mon père. La pensée
« d'aller faire l'agréable pour plaire à une
« fille laide et bossue ne me souriait pas du
« tout. Mon père a repris :

« —Une fois marié vous reviendrez à Paris,
« vous y jouirez de la vie. Figurez-vous qu'Ar-
« sène aura plus de huit cent mille francs de
« dot.

« —Je ne savais pas ma cousine si riche, me
« suis-je écrié, et je me suis trouvé de l'avis de
« mon père. Alors il a ajouté :

« —Il ne faut pas arriver près de votre cou-
« sine comme un maladroit. Vous êtes pâle,

« vous paraissez exténué. Il faudra tâcher de « passer quelque temps chez ce bourru de « Balthazard pour qui je vous donnerai une « lettre. Vous ferez en sorte d'y refaire votre « santé, de cette manière vous aurez plus de « chances de plaire et vous ménagerez votre « argent, le seul que je puisse désormais vous « donner.

« Après cette obligeante répétition, mon « père m'a congédié. J'ai fait faire mes habits; « j'ai été chercher la lettre pour le comman- « dant Balthazard, mon père l'avait laissée « chez lui, car il était parti pour la campagne « avec sa femme. Par un petit billet, il me « marquait qu'il s'éloignait pour ne pas me « voir, attendu que ma vue lui faisait mal. « Touchante sensibilité !

« Tu étais allé rendre une visite à ta famille, « et je n'ai pu te faire mes adieux; je suis « donc parti, comme dit mon père, à la grâce « de Dieu.

« Il y a douze ou quinze jours environ que

« la diligence de Marseille m'a descendu de-
« vant une petite grille qui conduit à une
« très jolie maison qu'habite le commandant
« Pierre Balthazard, parce que je t'avouerai
« qu'au lieu de venir ici directement, j'ai fait
« un crochet jusqu'à Marseille où j'ai passé
« plusieurs jours à dépenser quelques napo-
« léons avec la petite Maria qui est en repré-
« sentation dans cette ville.

« Le commandant Balthazard est bien en
« effet le plus vieux beau, le plus mauvais
« malade qui existe; cependant il m'a parfai-
« tement accueilli, parce qu'il a une vanité
« de démon, et que mon père lui a fait force
« compliments dans sa lettre.

« Le train de sa maison est bourgeoisement
« confortable, et j'y puis reposer tout à mon
« aise. Le commandant a une fille mariée à un
« ancien grognard qui se bat en Afrique. Je
« n'entreprendrai point de te faire le portrait
« de cette jeune femme, ce qui serait de
« mauvais goût, je me contenterai de te dire

« qu'elle est vraiment charmante et que je « voudrais que ma cousine Arsène eût ses yeux « bleux et sa taille de peuplier. Elle s'appelle « Severine ; j'aime mieux lui donner ce nom « que celui de madame Delmar. Elle exerce en- « vers moi une hospitalité remplie de grâces. « Sa physionomie accuse une sensibilité ex- « pansive. Je la soupçonne une de ces femmes « incomprises qui n'ont pas trouvé le bonheur « dans le mariage ; mais je crois aussi que, si « elle se prenait d'amour, la chose serait sé- « rieuse pour elle.

« Tu vas rire, Jules, quand je te dirai que « cette femme me semble une aimable et pi- « quante nouveauté en la comparant à nos « délicieuses Parisiennes, à nos femmes de la « société, de théâtre et même à nos grisettes. « Avec celles-là on sait à peu près à quoi s'en « tenir sur l'amour, il commence par la co- « quetterie, et suit son cours accoutumé sans « obstacle, sans événements imprévus ; car je « compte pour rien la colère des maris, les

« plaintes et les menaces des femmes trahies.
« Avec cette jeune Severine ce serait au moins
« de l'imprévu, et l'homme qui éveillerait ses
« sensations endormies serait adoré, et à
« ses yeux un dieu, sans craindre qu'aucune
« comparaison pût jamais lui nuire. Elle n'est
« blâsée sur rien, elle croit à tout, elle admire
« tout; il serait impossible de craindre de
« l'ennuyer. Figure-toi qu'elle m'écoute des
« heures entières lui lire des vers; figure-toi
« qu'elle boit pour ainsi dire chaque parole
« qui sort de mes lèvres.

« Je te l'avoue, Jules, je me retrempe, je
« me sens grandir en face de cette admiration
« si vraie et si naïve. Je n'ai pas à craindre
« ces demi-sourires moqueurs qui découra-
« gent le talent le plus achevé; je n'entends
« pas de ces froids éloges plus insultants que
« la critique la plus sévère. On m'écoute avec
« des yeux remplis d'âme, avec une attention
« haletante d'intérêt. Le commandant lui-
« même, quoique le plus insupportable des

« hommes, sait me comprendre et m'appré-
« cier, et je puis dire, en parlant de lui, que
« j'ai obtenu le même succès qu'Orphée adou-
« cissant les bêtes féroces. Il est vrai que pour
« lui rendre procédé pour procédé, je parais
« très attentif quand il raconte d'insipides his-
« toires dont il est toujours le héros, et que, de
« plus, je me laisse battre au tric-trac trois ou
« quatre fois par jour. Enfin, que te dirai-je,
« quand j'ai commencé ma lettre, il y a environ
« une semaine, je me trouvais heureux de me
« lever tard et de me coucher de bonne heure
« pour abréger la journée, aujourd'hui je suis
« enchanté d'avoir pu décider Severine à rester
« quelques moments avec moi quand son père
« s'est retiré. Elle travaille tandis que je lui
« lis tout haut. Je t'assure que cette femme,
« en apparence si simple, cette femme qui n'a
« jamais quitté ce petit coin du monde, a le
« sens exquis et un esprit rempli de poésie.
« Rien n'a faussé son jugement qui vient du
« cœur ; elle est remplie d'illusions, et je suis

« certain que, même depuis son mariage, son « corps seul a cessé d'être vierge. Quel trésor « est renfermé dans son cœur; que ces éton- « nements naïfs sont flatteurs pour l'orgueil, « et de quelle légère pression il faudrait user « pour faire jaillir une étincelle de cet esprit « si fin et si ingénu.

« Je te le jure, mon cher Jules, jamais je ne « me suis senti si ému, plus enivré auprès « d'aucune femme. Ne crois pas, cependant, « que je veuille me traîner sur la route com- « mune et que je hasarde une fade déclara- « ration, ce serait éveiller ses craintes, ce se- « rait lui rappelér qu'elle doit me résister; je « veux qu'elle ne s'en souvienne que quand il « sera trop tard.

« Je sais que tu vas m'écrire que je suis un « imbécille, que je me laisse arrêter par une « petite provinciale aux mains rouges et à la « figure plus qu'ingénue, je sais que tu vas « faire de charmantes plaisanteries de ma « lettre avec nos maîtresses. Je dis *nos*, car tu

« n'en as pas une des tiennes qui ne m'ait ap-
« partenu ; mais il n'y en a pas une aussi qui
« ait d'aussi jolis yeux, d'aussi fraîches dents
« que Severine ; il n'en est pas une qui pour-
« rait chausser son petit soulier. Quant à son
« esprit, elle en a à elle seule plus que dix de
« nos belles dégoûtées, qui sont lasses de tout
« et qui ne croient à rien ; ses mains sont
« enfin si belles que je les suis des yeux tan-
« dis qu'elles travaillent.

« Imbécille ! vas-tu t'écrier, te voilà amou-
« reux pour la vingt-cinquième fois de ta vie !
« as-tu perdu de vue l'affaire importante qui
« t'a conduit en Dauphiné. Voyons, en suppo-
« sant que tu sois aimé de Severine, à quoi
« cela te mènera-t-il ?

« C'est vrai, du moins en apparence, ce
« que tu penseras là, Jules; mais d'abord je ne
« dépense pas un sou, je me repose, je me
« fais soigner ; on me croit malade de la poi-
« trine, et la belle main de Severine m'offre
« chaque matin une coupe de lait frais comme

« ses belles lèvres. Je me complais beaucoup
« dans ma vie de sultan ; je suis fier de pouvoir
« d'un mot, d'un sourire, éclairer la douce et
« belle physionomie de Severine. Toutes les
« plaisanteries tant rebattues à Paris l'amusent,
« tout est neuf pour elle, tout lui semble un
« plaisir, un bon sentiment, une fête. Rien
« d'arrêté, de convenu d'avance entre elle et
« moi; elle ne craint pas l'amour, elle en ignore
« le danger, la puissance, l'enivrement et les
« remords; elle ne sait pas qu'elle m'aime, et
« je vois arriver avec délices le moment où
« elle se reprochera de le faire, puis celui où
« elle se reprochera de se le reprocher !

« Tout ce que je te raconte-là ne sera pour
« toi qu'une vieille histoire ; il en arrive, je le
« sais, de semblables tous les jours. Cepen-
« dant il me semble que les détails rajeunis-
« sent et que la bonne foi prête du charme à
« tout. Tu ne t'étonneras donc point si je ne
« pense pas encore à aller visiter mon oncle.
« Le commandant ne me le rappelle pas, je

« suis une distraction dans sa vie, je l'amuse,
« je lui fais oublier ses douleurs en écoutant
« comme nouvelles ses vieilles et sottes his-
« toires cent fois racontées. Ce qui me donne
« la patience de subir cette corvée, c'est que
« Severine me remercie et m'encourage d'un
« sourire; notre intelligence s'est ainsi éta-
« blie sans qu'elle s'en doute. Sa défaite ne
« sera point une défaite comme il y en a tant,
« pour laquelle la plupart des femmes font
« parfumer leur boudoir et se préparent à
« l'avance, Severine tombera sans prévoir
« qu'elle peut faillir.

« Quand j'aurai établi mon empire dans
« cette maison, je verrai alors quel parti je
« prendrai; crois bien que je ne m'amuserai
« pas à faire le céladon, à manquer ma vocation,
« car il me convient d'être riche; mais je veux
« avant tout, être sûr de l'amour de Severine.

« Donne-moi des nouvelles de notre Paris,
« où tu me verras revenir bientôt, je l'espère,
« avec une belle position; mais dans ce mo-
« ment je suis tout à l'amour. »

Nous franchirons, sans nous y arrêter davantage, les détails d'une passion illusoire d'un côté, et malheureusement trop vraie et trop sincère de l'autre. Comme l'écrivait Octave, c'est en effet une vieille histoire à raconter que celle d'une liaison pareille à celle qui s'était formée entre lui et madame Delmar.

La pauvre femme était tombée sans savoir même qu'elle put faillir, mais pour essayer de l'excuser, même pour mieux la comprendre,

avons-nous bien dépeint tout ce qui régnait d'égoïsme dans le cœur de son père? a-t-on compris qu'il n'avait jamais eu qu'une occupation; son intérêt pour lui-même et ce qui lui était utile ou agréable? C'était pour retenir Henry Delmar qu'il lui avait donné sa fille; c'était pour profiter des distractions qu'il trouvait dans la société d'Octave Servani, qu'il ne lui rappelait pas les volontés de son père et le motif qui l'avait amené à Grenoble. Pierre Balthazard ne s'inquiétait même pas si son gendre trouverait mauvais qu'il eût introduit et gardé dans son intimité un jeune homme près de sa femme, elle-même si jeune encore.

De son côté, Severine, dans ses rares lettres à son mari, ne lui disait pas un mot de M. Servani; d'abord parce que leur correspondance n'avait rien de cette intimité qui fait que tous les détails ont de l'intérêt, et ensuite parce que ce n'eût pas été sans rougir et sans trembler qu'elle eût tracé le nom d'Octave. La meilleure raison à donner encore à ce silence était

que les lettres si rares de Severine ne renfermaient jamais l'expression de sa pensée.

De plus en plus, en songeant à son mari, Severine lui rendait moins de justice, elle en vint même, car la passion gangrène le cœur le plus pur, elle en vint à se dire que son mari était assurément beaucoup plus heureux de la vie qu'il menait que de passer son temps à soigner un homme malade et difficile à vivre.

Un cœur comme celui de Severine, ne pouvait devenir coupable que poussé par un amour violent qui lui fit voir tout en beau chez l'homme qui l'aimait, et qui la rendait profondément injuste pour celui qu'elle trahissait. Severine, en se donnant, s'était perdue tout entière, et son âme, jusque-là si pure, s'était dépouillée de sa chaste innocence jusqu'au point de se dire qu'elle abandonnerait tout pour Octave.

Quant à ce qu'Octave éprouvait pour elle, c'était un sentiment bien différent. Il n'avait été poussé vers Severine que par le désœuvre-

ment, par la vanité d'inspirer une profonde passion, et enfin par les désirs que pouvait lui inspirer une femme jeune et innocente; mais c'était froidement, d'un œil sec qu'Octave jugeait la passion de cette pauvre femme, car malgré toutes les belles phrases qu'il mettait sur le papier, Octave n'avait aucune sensibilité. Il est de ces beaux et naturels mouvements qui restent inconnus à de certaines âmes; il est de ces hommes qui meurent sans avoir jamais connu l'amour vrai. Octave n'était pas plus poète qu'il n'était sensible, mais lancé au milieu d'artistes dont plusieurs avaient du talent, il abusa de sa facilité à faire des vers, il se crut auteur parce qu'il écrivit quelques mauvaises Nouvelles dont il paya l'impression et fit lui-même l'éloge. Doué d'un physique agréable, d'un esprit peu profond mais vif et brillant, d'un caractère facile et d'une mobilité étonnante, Octave commençait toujours par se tromper lui-même en essayant de tromper les autres; non qu'il fut précisément

méchant ni précisément faux, mais il ne savait pas résister à ce qui pouvait flatter sa vanité. Léger de caractère, il visait à la profondeur ; il aimait le plaisir et la gaîté, il affectait la mélancolie ; il était libertin et se prétendait délicat. Octave s'était appliqué à se faire un caractère factice ; mais tel qu'il était enfin, il parut ce qu'il voulait paraître à Severine, c'est-à-dire une création à part, une de ces organisations d'élite que Dieu envoie à la femme pour lui ouvrir le ciel sur la terre. Pouvait-il en être autrement ? ignorante de tout, elle prêta à celui qu'elle aimait les vertus qu'elle avait elle-même ; elle écouta et crut à toutes les phrases à l'aide desquelles Octave lui prouva que le mariage était une institution inique et absurde, et qu'une femme restait maîtresse de son cœur et de sa personne quand on l'avait mariée sans la consulter, sans qu'elle eût pu comparer à d'autres l'époux qu'on lui imposait.

Severine n'avait pas un être qui put lui dire que ces conseils était dangereux et faux ; qu'ils

n'avaient d'autre but que sa perte et son déshonneur, et enfin elle en arriva à l'état que nous venons de décrire, c'est-à-dire à ressentir une passion effrénée pour son séducteur et une indifférence presque haineuse pour son mari. Élevée par un vieux militaire qui avait suivi la route de l'honneur plutôt par l'exemple et par instinct que par la conviction de sentiments raisonnés, Severine n'avait point une religion éclairée; elle croyait en Dieu, elle le priait même, mais c'était avec distraction et souvent par habitude. Elle n'était point protégée par cette pensée sublime qui donne de la force dans le malheur et qui retient au moment de commettre une faute, Dieu me juge.

Hélas! tandis qu'elle se livrait de si bonne foi, Octave prévoyait déjà le moment où il serait las d'être adoré et admiré comme le premier poète du monde, et de faire naître le sourire, d'amener une larme dans les yeux ou sur la bouche d'une femme.

En effet, un matin il se réveilla fatigué de

sa vie monotone qui amenait toujours les mêmes plaisirs, les mêmes adorations. Jules ne lui écrivait plus, il ne l'avait fait qu'une fois pour lui dire :

« — Tu es fou ou ridicule, et peut-être « tous les deux. Ton père ne pense pas à toi ; « ta belle-mère fait des dettes qu'il paye, dou- « ble raison pour qu'il ne paye pas les tien- « nes ; tes créanciers ne te donneront pas de « sauf-conduit. D'ailleurs, que ferais-tu ici ? « toutes les places sont prises dans les jour- « naux, et, entre nous, la tienne n'était pas « assez brillante pour que tu la regrettes. « Quelqu'un de Grenoble m'a assuré qu'en effet, « ta cousine était immensément riche et qu'elle « jouait à Grenoble le rôle d'une lionne. »

Une lionne de province, s'était dit Octave en haussant les épaules, il ne manquait plus que ce ridicule à ma cousine Arsène ; et il jeta de côté la lettre de Jules, car il était alors dans le paroxisme de son semblant de passion pour ma-

dame Delmar. Mais le matin où il se réveilla, comme nous venons de le dire, en songeant que sa journée ressemblerait aux quatre-vingt-dix journées qui venaient de s'écouler, il remarqua aussi que le soleil était dégagé de tous nuages et qu'une promenade dans un endroit un peu plus animé que le clos ou dans les environs de la Rosalita serait agréable. Justement le même jour, remarquant de son côté la beauté du temps, Severine avait projeté une excursion sur les bords de l'Isère; on pourrait aller plus loin que de coutume et suivre longtemps des yeux ses flots brillantés par le soleil. Elle parcourrait avec Octave les petits sentiers qui vont se perdre dans la vallée; il ne faisait pas un souffle de vent; c'était une belle journée, même pour les indifférents. Que serait-elle pour deux amants qui exploreraient ces sites pittoresques, les mains entrelacées, et parlant de leur tendresse!

Mais quand Octave descendit pour déjeuner, Severine devina qu'il avait d'autre projets

que ceux qu'elle avait conçus ; il était habillé avec une recherche qui indiquait qu'il ne comptait pas rester à la maison et qu'il ne bornerait pas ses plaisirs à une promenade sur les bords d'une rivière solitaire.

— Mon cher commandant, dit Octave sans aucun embarras, car c'était un de ces hommes qui s'inquiétaient peu de causer du chagrin ou de la déception aux autres, mon cher commandant, je vais enfin aujourd'hui rendre une visite à mon oncle ; une lettre que je reçois de Paris.....

Il rencontra le regard étonné de Severine ; car la veille il s'était plaint de ne pas avoir de lettres, et le facteur n'avait rien apporté pour lui le matin. Octave n'en continua pas moins avec le même aplomb :

— Mon père me reproche ma négligence à remplir mon devoir envers mon oncle.

— Mon Dieu ! s'écria le commandant brusquement, vous pourriez bien attendre encore;

mais au moins vous reviendrez dîner, afin que nous puissions faire notre partie du soir.

— Certainement, certainement, commandant.

Et pour éviter d'autres explications, Octave sortit de l'appartement, tandis que Severine versait, d'une main tremblante, le chocolat de son père, qui n'eût pas permis qu'elle se dérangeât pendant cette importante occupation. Cependant la jeune femme eut encore le temps de s'approcher de la fenêtre et de voir Octave s'éloigner d'un maintien leste et dégagé. Il promenait avec insouciance autour de lui des regards satisfaits ,mais il ne se retourna pas une seule fois du côté de la maison.

Ah! ce fut une cruelle douleur que la première déception imposée à Severine, douleur dont elle ne comprit pas d'abord les suites; mais qui ouvrait dès ce moment cette profonde veine de désespoir qui ne devait plus se fermer. Cette première confiance d'un cœur innocent était ébranlée, et Severine ressentit une

si amère tristesse ; son visage se voila d'un nuage si sombre, que son père lui demanda durement :

— Est-ce que tu t'imaginais que M. Servani ne bougerait pas de tes côtés et passerait sa vie à te lire tout haut. Ce n'est pas que j'approuve sa visite à son oncle, j'ai même assez mauvaise opinion de cet oncle là.

— Pourquoi, mon père?

— Parce que... parce que...

M. Balthazard eût été fort embarrassé de dire pourquoi ; aussi ajouta-t-il avec humeur :

— Parce que, comme il est très riche, il doit être intéressé. Cependant il serait très possible que la cousine d'Octave s'amourachât de lui.

— S'amourachât d'Octave! répéta Severine.

— Qu'est-ce qu'il y aurait d'étonnant à cela? Les femmes doivent le trouver bien; il a une figure efféminée. Comme vous étiez toujours à chuchoter ensemble, je présume que tu sais les projets de mariage que son père a conçus pour lui.

— Jamais il ne m'en a dit un mot, balbutia Severine d'une voix brisée.

— C'est différent. Moi, je ne t'en ai pas parlé, parce que je n'aime pas à me mêler des affaires des autres. Cependant j'aurais pensé que M. Servani m'aurait prié d'écrire à son oncle, c'eût été convenable; mais je vois que son intention est de faire ses affaires lui-même.

Severine trouva un prétexte pour quitter son père, elle monta dans sa chambre où elle s'enferma, et là, les larmes qu'elle avait retenues coulèrent abondamment.

— Sa cousine l'aimera, pensa-t-elle... Et pourquoi ne l'aimerait-elle pas? je l'ai bien aimé, je l'aime bien, moi, qui suis mariée.

Et comme il arrive presque toujours, le remords entra avec la douleur dans l'âme de Severine.

Tant qu'elle s'était sentie heureuse par l'amour, elle avait oublié que cet amour était une faute, un crime même.

— Mais je suis injuste, se dit-elle tout-à-

coup en essuyant ses larmes, bien injuste envers lui; ne m'a-t-il pas juré sur l'honneur, bien plus, sur notre amour, qu'il n'appartiendrait jamais à une autre...

Et les yeux de Severine reprirent tout leur éclat, et encore une fois elle chassa tout autre souvenir que celui d'Octave.

— Il va revenir, se dit-elle avec confiance.

Et avant de rejoindre son père, elle donna quelques soins à sa toilette. L'amour lui avait révélé une innocente coquetterie, et, depuis qu'elle aimait, elle était devenue plus simplement élégante, plus jolie, plus gracieuse.

Le jour finissait de bonne heure, et déjà il touchait à son déclin, quand M. Balthazard, qui attendait toujours impatiemment l'heure des repas, parce qu'à ses yeux c'était autant de gagné, déclara qu'il fallait servir le dîner, déjà en retard d'une demi-heure. Severine gagna encore quelques minutes sur l'impatience de son père, mais il fallut céder enfin et se résoudre à voir vide la place qu'Octave occupait

depuis trois mois exactement. Il fallut encore se soumettre aux longues heures d'attente de la soirée, pendant lesquelles M. Balthazard pesa toutes les chances du mariage d'Octave, en trouvant cependant le moyen de tourner en ridicule une famille qu'il ne connaissait pas.

Severine faisait tout ce qu'elle pouvait pour ne pas entendre son père, et restait l'oreille tendue à écouter le moindre bruit qui annoncerait le retour d'Octave. Son cœur battait avec une force qui la faisait cruellement souffrir, un affreux bourdonnement remplissait ses oreilles, son sang se portait vers sa tête, et au milieu de cette perturbation, elle entendait malgré elle son père répéter :

— Il épousera sa cousine, il sera riche.

Enfin on entendit marcher dans le vestibule.

— Qu'est-ce que cela me fait qu'il revienne à présent, dit maussadement le commandant, c'est l'heure où je vais me coucher, et nous ne pourrons plus faire notre partie.

Cependant le vieillard morose se calma ; n'allait-il pas avoir le plaisir de gronder Servani ; d'écouter les détails qu'il lui donnerait sur tout ce qui se serait passé. Il se disait qu'il était très possible, en supposant que le mariage s'arrangeât, que les choses traînâssent longtemps, et qu'alors il garderait jusqu'au dernier moment Octave à la *Rosalita*, et que par conséquent il ne fallait pas lui montrer trop d'humeur.

Pendant qu'il pensait tout cela, Severine, tour à tour rouge et pâle, demeurait les yeux fixés sur la porte qui allait s'ouvrir sous la main d'Octave. Elle s'ouvrit en effet, mais pour laisser passer l'époux de Severine, Henry Delmar.

Le commandant Balthazard ne pouvait voir de suite ceux qui entraient, le dos de son fauteuil étant tourné vers la porte, et comme il n'avait pas le moindre doute que ce dût être Octave, il s'écria avec l'accent d'une colère mitigée :

— Vous êtes vraiment bien aimable de vous être fait attendre ainsi.

Et le commandant aurait continué, si sa fille n'était tombée sans connaissance à ses pieds.

Henry Delmar se précipita et la releva avec la plus tendre inquiétude.

— Vous, ici ! s'écria le commandant sans se préoccuper de l'état de sa fille ; et par quel hasard ?

— Mon Dieu ! elle revient à elle ! elle pleure ! J'ai eu bien tort d'arriver ainsi sans prévenir, pardonne-moi, chère Severine, pardonne-moi.

Mais Severine pleurait toujours et cachait sa tête dans ses mains.

— C'est la joie, la surprise, répétait le commandant ; et vraiment vous auriez fort bien pu écrire, avertir enfin : on n'arrive pas ainsi par surprise.

— Voilà un singulier reproche adressé à un soldat par un soldat, répondit Henry. Je ne me suis pas débotté depuis que j'ai quitté Alger. Chargé d'un message pressé pour le ministre, j'ai obtenu un congé de huit jours avant de retourner à l'armée ; aussi je n'ai pas perdu une heure. Le soir de mon arri-

vée à Paris, je suis monté dans la malle-poste et me voilà.

— Tu vas mieux, n'est-ce pas, ajouta M. Delmar en serrant la main de sa femme et reprenant le ton d'intimité qui avait régné entre eux dans le temps où il se croyait aimé.

L'indulgent Henry, en se rapprochant de Severine, s'était dit qu'il ne devait pas se tourmenter d'une froideur qui n'était peut-être, après tout, qu'un caprice de jeune femme.

— Merci, répondit Severine en dégageant doucement ses mains, je me sens mieux ; depuis quelques jours j'étais un peu souffrante, et l'étonnement, la surprise...

— Oui, je suis un maladroit, j'en conviens, mais j'étais si pressé de jouir de mon bonheur...

— Laissez-moi aller vous commander quelque chose, reprit Severine, je suis sûre que.....

— Oui, je souperai bien, reprit Henry du ton franc et joyeux qui lui était naturel, mais

ne sois pas longtemps, Severine, j'ai encore plus besoin de te voir que de souper.

Severine se traîna hors de l'appartement et tomba sur une chaise dans la pièce à côté.

— Revenu! revenu! se répétait-elle en croisant ses mains avec désespoir, que vais-je faire? que dira Octave? il m'a fait jurer mille fois de n'appartenir qu'à lui; de ne reconnaître d'autres droits que ceux qu'il tient de mon amour. Non! non, je ne me partagerai point, je ne m'avilirai point.

Et l'infortunée, égarée par les sophismes d'un faux amour, ne se contentait pas d'être devenue lâchement adultère, elle se disait qu'il fallait qu'elle montrât de la froideur, du repoussement à l'homme qu'elle avait outragé.

— Oh! si Octave revenait, pensait-elle; si je n'étais pas forcée de penser : il reste près d'une autre, parce qu'il le veut, je pourrais...

—Madame, dit Nicolle, qui était entrée avec une lumière dans la pièce où se trouvait Seve-

rine, madame, voulez-vous me dire où je trouverai.... Mais, mon Dieu, pourquoi donc restez-vous comme cela sans lumières? vous devez être si contente! ce cher bon M. Delmar! dam', il n'aura pas un trop bon souper; si je n'avais pas gardé quelque chose pour M. Servani, dans le cas où il serait rentré tard, il n'aurait rien trouvé du tout.

Severine fut forcée de rentrer avec Nicolle, son mari et son père causaient. Ce dernier appela sa fille et lui dit avec orgueil :

— Sais-tu que ton mari a été fait colonel!

— J'étais plus pressé de vous embrasser que de vous apprendre cette nouvelle, reprit Henry, et à présent que je puis mieux te voir, ma Severine, je puis te faire aussi mon compliment : tu es engraissée, embellie; je ne sais pas quel changement s'est opéré dans toi, mais tu me sembles encore plus jolie.

— Ah! c'est que, dit en riant le commandant Balthazard, elle entend maintenant parler monde, mode, plaisirs.

— Vous avez donc fait connaissance avec quelque dame?

—Vous ne voyez donc pas qu'elle a changé sa coiffure, reprit le commandant, avec taquinerie.

— Mais à propos, à qui donc croyiez-vous parler quand je suis entré, reprit le colonel? vous vous êtes plaint qu'on vous avait fait attendre.

— Quoi, est-ce que je ne vous ai pas encore dit que j'avais pour hôte un jeune homme?

— Un jeune homme! répéta Henry.

— Oui, le fils du général Servani, avec qui nous avons servi en Espagne, vous savez.

Et le commandant raconta à son gendre comment et pourquoi M. Servani lui avait adressé son fils; il dit comment Octave se plaisait tant chez lui, que c'était aujourd'hui pour la première fois qu'il était allé rendre une visite à son oncle.

— Je ne vous croyais pas assez lié avec le général pour qu'il vous adressât son fils avec

si peu de cérémonie, reprit le colonel. J'ai rencontré vingt fois le général depuis que vous vous êtes trouvés ensemble à l'armée, jamais il ne m'a parlé de vous.

— C'est possible, dit le commandant avec aigreur, mais il n'en est pas moins vrai qu'il m'a donné une grande preuve d'amitié et de confiance en m'envoyant son fils; je pense qu'Octave couchera ce soir chez son oncle, c'est de bon augure, puisqu'il y est allé aujourd'hui pour la première fois.

— Pour la première fois! et il demeure depuis trois mois ici; ce n'est pas témoigner beaucoup d'empressement pour...

— Ce jeune homme était souffrant, ce n'était pas à moi de le presser, interrompit le commandant, d'autant plus qu'il est d'une société très agréable.

Pendant cette conversation, Severine était demeurée la tête baissée, et sans doute que M. Delmar avait éprouvé une sensation désagréable de ce qu'il venait d'entendre, car,

quoiqu'il eût annoncé qu'il ferait honneur au souper, il laissait intact ce qu'on lui avait servi. Cependant, Henry avait un caractère si bon, si peu méfiant, qu'il adressa de nouveau la parole à sa femme avec la même expression de tendresse, et s'empressant de prendre quelque chose, il s'excusa auprès de son beau-père de le faire coucher si tard; et après avoir pris congé de lui, il offrit son bras à Severine pour monter l'escalier. Severine y posa sa main tremblante, et avant d'entrer dans sa chambre, elle jeta un regard presque égaré sur une porte qui s'ouvrait au fond du corridor.

Quand elle fut chez elle et que Nicolle eut posé deux bougies sur la cheminée, Severine était si pâle, que M. Delmar s'écria :

— Tu es malade, Severine, certainement tu es bien malade.

— Madame était parfaitement ce matin, dit Nicolle, ce ne sera rien.

— Vous vous trompez, Nicolle, balbutia Severine avec impatience. je suis réellement

bien souffrante; ainsi allez préparer une chambre pour Monsieur.

— Allez, dit Henry, qui voyait que Nicolle hésitait, je ne veux pas contrarier ma femme, et elle est vraiment bien pâle.

— Où mettre Monsieur, Madame, la belle chambre est occupée par M. Servani, il ne reste plus que la petite chambre de garçon, sans cheminée, et Monsieur ne sera pas bien là.

— Je serai bien partout, dit tristement M. Delmar, allez, allez, Nicolle.

Et resté seul avec sa femme, Henry ajouta avec tendresse :

— Tu m'exiles ce soir, mais demain tu ne me traiteras pas si mal, n'est-ce pas, chère Severine.

Émue de tant de douceur et de complaisance, Severine laissa tomber sa tête sur l'épaule de son mari et pleura amèrement.

— Toujours nerveuse, reprit-il en souriant; mais pourquoi donc as-tu fait apporter toutes les fleurs de la serre ici? ta chambre me sem-

ble plus élégante, plus parée; j'y aperçois des meubles qui n'y étaient pas.

Henry avait raison, l'adultère, en pénétrant dans le sanctuaire conjugal, en avait banni ce parfum de chasteté sainte qui en fait le plus bel ornement.

Severine ne répondit rien, et parut si accablée que le colonel lui dit :

— Couche-toi, mon enfant, couche-toi ; je vois que j'ai eu tort d'arriver ainsi sans te prévenir, je t'ai fait mal, pardonne-le moi.

Il sortit.

Pourtant quelque fatigué, quelque brisé qu'il fut, le colonel ne se coucha pas de suite. Il parcourut d'un triste regard cette petite chambre où il se trouvait après une si longue absence. C'était la première fois qu'il se voyait exilé de la chambre de sa femme. Jusques-là Severine ne lui avait pas montré une tendresse aussi vive qu'il l'eût désiré, mais du moins elle n'avait eu aucun tort réel envers lui, et à peine était-il éloigné de quelques lieues, qu'Henry s'était vi-

vement reproché de lui avoir tenu un langage sévère au moment de son départ. Elle n'est pas expansive, s'était-il dit, mais, dans le fond, elle m'aime, elle doit m'aimer ; pourquoi sans cela m'eût-elle épousé ? personne ne l'y a forcée.

Enfin, les occupations de son état, les dangers qu'il avait courus, la gloire qui les avait embellis, l'avancement qui en avait été le résultat avaient si bien étourdi Henry, qu'en revenant près de sa femme il avait presqu'entièrement oublié ce qu'il lui avait reproché en la quittant ; mais quand il se trouva seul, isolé dans cette petite chambre froide et solitaire, le bandeau tomba de ses yeux, il se dit :

« Quand je l'ai quittée elle ne m'aimait pas, aujourd'hui je lui suis odieux; elle n'a même pas senti le besoin de causer avec moi comme avec son meilleur ami. Je reviens avec un grade, à peine s'en est-elle aperçue ; j'ai failli vingt fois perdre la vie, et pas une seule pression de main n'est venu me faire comprendre qu'elle m'eût pleuré. Pourquoi suis-je accouru cher-

cher cette nouvelle douleur? quand j'étais loin, je rêvais qu'elle avait au moins de l'amitié pour moi, je rêvais qu'elle me regrettait. »

Et les bras croisés sur sa large poitrine où brillait le signe des braves, sur cette poitrine que les balles n'avaient pas épargnée, le pauvre Henry arpenta plus d'une fois sa petite chambre. Deux grosses larmes coulèrent doucement sur ses joues bronzées sous le soleil d'Afrique, puis il s'arrêta devant une petite glace qui pouvait à peine réfléchir sa tête tout entière, et il se dit :

« Suis-je donc bien vieux; bien laid? n'ai-je donc rien pour plaire. pour être aimé? et pourtant il me semble que je mériterais de l'être et que Severine est une ingrate. »

Mais bientôt ramené à un sentiment plus juste, il ajouta :

« Est-ce sa faute? et peut-elle commander à son cœur? »

Quelques moments après, le colonel était enfin endormi, son sommeil paraissait calmé, car

s'il souffrait, sa conscience n'avait rien à lui reprocher ; mais Severine, ce qu'elle ressentait c'était de ces douleurs que le sommeil, quand il peut venir, est impuissant à calmer. Elle ne se coucha pas et recula devant son lit souillé dont elle avait chassé son époux, son époux qui revenait encore plus digne de son attachement et de son respect. Mais cette pensée, qui aurait dû lui inspirer un profond remords, cette pensée s'effaça devant l'image d'Octave. Elle éprouvait une atroce jalousie, cependant elle n'était pas encore si malheureuse qu'elle devait le devenir, car elle espérait encore. La veille, la veille même, Octave ne lui avait-il pas répété que jamais il ne se séparerait d'elle ? n'était-ce pas la veille aussi qu'elle lui avait avoué qu'elle avait un titre sacré de plus à son amour ?

« Et quand cet amour serait détruit, l'honneur lui défendrait de m'abandonner, se disait Severine ; car maintenant que je puis encourir la colère de mon époux, ce serait une lâcheté, et Octave est le meilleur, le plus noble

des hommes. Dans quelques heures il va revenir, il aura été forcé de rester chez son oncle. »

Et Severine regardait à chaque instant vers la fenêtre pour s'assurer si le jour allait poindre. Ah ! qu'il tardait d'arriver ! Il parut, enfin. Severine bouleversa son lit, changea de robe, arrangea ses cheveux, mais elle tressaillit quand elle se regarda. Elle était si pâle, ses yeux étaient si fatalement marqués d'un cercle noir ; tout dénotait en elle une douleur si profonde, que Severine se demanda ce qu'elle répondrait à son mari, s'il l'interrogeait sur les motifs d'une douleur qui était si visible ; quand il lui reprocherait sa froideur, quand il essayerait de la calmer et qu'elle le repousserait encore, car elle était bien décidée à se conserver à l'amour d'Octave. Non rien ne pourrait vaincre l'horrible répugnance qu'elle ressentait, elle préférerait mourir que de se partager, hélas ! depuis trois mois la pauvre insensée avait fait bien du chemin dans la route du mal ; ce n'é-

tait point seulement son corps qu'Octave avait souillé, c'était son âme. Il l'avait accoutumée à ne plus écouter sa conscience, et elle l'aimait comme devait aimer une femme neuve aux passions, ignorante des plaisirs du monde, et tout entière à l'amour dont rien ne pouvait la distraire.

Ainsi donc, Severine ne passa pas les moments de liberté qu'elle avait obtenus à se dire qu'il fallait qu'elle sut se contraindre. Elle ne savait pas dissimuler, elle ignorait l'art de trahir en caressant, et la pensée de se retrouver avec Henry lui causait une terreur qu'elle ne pouvait vaincre. Aussi ne descendit-elle de sa chambre qu'assez avant dans la matinée, afin d'être certaine que son père était déjà levé et établi dans le salon, et qu'elle pourrait ainsi éviter un tête-à-tête avec M. Delmar.

Le temps si beau la veille, s'était entièrement gâté, c'était un prétexte pour ne pas aller au jardin; mais si cette circonstance servait Severine relativement à son mari, elle lui inspirait

une inquiétude plus affreuse encore : ce serait peut-être une raison pour que M. Servani ne revînt pas ce jour là. Cependant ne lui avait-il pas répété cent fois :

— Quel obstacle peut empêcher de rejoindre ce qu'on aime?

Mais la journée s'avançait, et il ne revenait pas. Severine pensait :

— Si je pouvais l'aller trouver ; si, au moins, je pouvais le voir de loin...

Et elle restait les yeux fixés sur les carreaux de la fenêtre contre laquelle battait la pluie ; elle n'écoutait pas ce que disait son père et son mari, elle n'avait pas même remarqué l'air sombre et mécontent d'Henry.

Tout-à-coup la respiration de Severine s'arrête, un nuage a passé sur ses yeux, elle vient de voir Octave qui était entré en même temps que Nicolle, qu'il avait sans doute rencontrée près de la grille. Qui sait ce qu'eût fait l'imprudente femme, si son père ne l'eût pas appelée dans le même moment pour lui arranger la

flanelle qui enveloppait son pied et qu'il ne trouvait jamais à son gré.

Henry était plongé dans une profonde absorption quand M. Servani entra dans l'appartement avec un air dégagé et sans le moindre embarras. Il savait pourtant, par Nicolle, l'arrivée du colonel ; mais que lui faisait le retour de l'homme qu'il avait déshonoré ? rien... c'était un coup du sort, une bonne fortune au contraire..... puisqu'Octave ne revenait que pour un moment et dans l'intention de s'éloigner aussitôt pour ne plus revenir.

Le commandant Balthazard commença par grommeler quelques reproches qu'Octave écouta fort indifféremment, et qu'il interrompit en disant :

— Je vous raconterai, mon cher Monsieur, ce qui m'est arrivé et ce qui m'a empêché de vous faire prévenir. Vous comprendrez que j'ai eu raison ; j'ai suivi vos avis en tous points et m'en suis fort bien trouvé.

Mais je pense que c'est M. Delmar que

j'ai l'honneur de saluer, ajouta Octave, c'est un bonheur inattendu que sa présence, et je suis heureux de pouvoir lui présenter mes civilités.

Henry Delmar s'inclina froidement. Lui, ordinairement si bienveillant, si ouvert, il ressentait de la répulsion pour Servani; son âme franche et droite lui disait que cet homme n'était ni franc ni droit.

— Madame Delmar est si heureuse qu'elle ne répond même pas à mon compliment, continua Octave légèrement; mais je partage trop bien la joie de la famille pour ne pas la comprendre, et je suis enchanté...

— De quoi êtes-vous enchanté? interrompit brusquement le commandant. Je trouve, moi, que mon gendre et ma fille, sont sans doute bien préoccupés du bonheur de se retrouver, car ils ne s'occupent pas de moi et paraissent fort tristes.

Assez embarrassé de cette conversation,

Octave s'approcha de la fenêtre et s'écria, comme pour dire quelque chose :

— Il fait véritablement un affreux temps à ne pas mettre...

— Que diable cela vous fait-il le temps? interrompit de nouveau le commandant; vous n'avez certainement ni l'intention ni la nécessité de vous exposer à sa rigueur.

— Mais, si fait, si fait, j'ai promis à mon oncle...

— A merveille, continua d'interrompre l'impitoyable commandant; c'est-à-dire que du moment que votre oncle vous reçoit bien, vous me plantez là... A votre aise, à votre aise.

— Mon cher commandant, répondit Octave, je vous ai promis que je vous apprendrais comment...

Le colonel Delmar s'inclina légèrement en passant devant M. Servani et sortit de l'appartement.

Severine demeura un instant pâle et tremblante; ses yeux remplis de larmes cher-

chaient à rencontrer ceux d'Octave, qui les détournait avec une affectation presque impertinente.

— Ma fille, va à tes occupations dans la maison, M. Servani a certainement d'importantes affaires à me communiquer.

Severine obéit.

— Ainsi, reprit le commandant Balthazard ironiquement, vous avez donc d'étonnantes choses à m'apprendre?

— Étonnantes... non. Mon oncle m'a parfaitement reçu, ma cousine m'a bien accueilli; mais, qu'est-ce que cela prouve? qu'en province on a plus de goût que je ne pensais.

— C'est parce qu'on vous a bien accueilli que vous vous êtes dispensé de revenir et que vous m'avez fait attendre pour dîner, reprit le commandant avec mauvaise humeur.

— Je voulais revenir ; mon oncle ne l'a pas permis ; il a voulu me présenter à plusieurs de ses connaissances. Et savez-vous de quoi j'ai été bien étonné?

— Est-ce que vous vous étonnez de quelque chose.

— Ma cousine sait par cœur des vers de moi, continua Octave, sans relever l'observation du commandant.

— Ce qui ne l'empêche pas d'être fort laide, reprit celui-ci.

— Mais pas du tout, pas du tout; et elle danse à ravir.

— Ah ! vous avez dansé.

— Oui, mon oncle a improvisé une petite fête pour ma réception dans la famille ; et enfin, j'ai maintenant un appartement chez lui.

— Pour un oncle qui ne vous avait jamais vu et qui ne vous avait donné aucune preuve d'affection , cette amitié qui lui vient tout de suite me paraît bien fabuleuse. Au reste, j'en suis enchanté.

Le commandant ne disait pas sa pensée; il était loin d'être enchanté; et quoiqu'il fut le moins obligeant des hommes, il était mécon-

tent quand on pouvait se passer de son assistance.

— Enchanté, mon cher ami, enchanté, répéta-t-il; cependant vous pourriez encore vous tromper, et vous ne tenez pas la dot. On accueille bien un parent, mais pour cela on ne lui donne pas sa fille.

— Je crois que ma cousine fait de son père ce qu'elle veut, reprit Octave avec confiance et gaîté. J'ai causé longtemps avec elle, et elle m'a paru en état d'apprécier la différence qui existe entre un homme accoutumé à un certain monde et les provinciaux qui l'entourent habituellement. Il y avait aussi hier, chez mon oncle, beaucoup d'officiers; braves gens, sans doute, mais plus propres à commander l'exercice qu'à plaire à une personne élégante et distinguée comme ma cousine.

Il était impossible que la fatuité la plus étourdie inspirât une plus grande maladresse à M. Servani. Elle lui échappa quoiqu'assurément il ne fut pas un sot. Elle lui échappa,

parce qu'il avait pour habitude de ne garder aucun ménagement vis-à-vis des personnes dont il croyait ne plus avoir besoin.

— Bien obligé pour votre père, pour mon gendre et pour moi, s'écria le commandant Balthazard avec colère; ainsi, tout ce qui porte l'épée ne peut avoir de bonnes manières, ni prétendre plaire aux femmes. Apprenez, mon petit Monsieur, que les militaires valent bien les pékins.

Le commandant était arrivé à l'apogée de la colère, et cette colère, d'un homme à qui il avait de réelles obligations, aurait dû faire de l'impression sur Octave; mais c'était un être si parfaitement personnel, si occupé de ses propres intérêts, qu'il ne vit que le bon côté de la chose, c'est-à-dire un moyen de se dégager de relations qui pouvaient le gêner. Aussi, sans s'excuser le moins du monde, il reprit d'un ton dégagé :

— Ma cousine est fort gaie, fort amusante, et se moque très agréablement des femmes qui

composent sa société. Par exemple, il s'y trouve la femme d'un capitaine, laquelle veut singer les modes de Paris, elle est d'un ridicule... et... figurez-vous...

— Je vous tiens quitte du reste de vos confidences, interrompit M. Balthazard brusquement, l'essentiel pour vous est de faire un mariage d'argent, vous paraissez certain d'y réussir, tant mieux. Qu'est-ce que cela vous fera après tout d'avoir pour femme, une coquette, une mauvaise langue, une... Vous la prendrez pour son argent, vous ne voulez que cela ; ainsi...

— Commandant ! s'écria Octave, à son tour vivement piqué, ma cousine est faite pour être aimée quand même elle n'aurait pas de fortune. Mais je vous demande la permission de terminer cette conversation et de prendre congé de vous.

Pendant l'entretien du commandant et d'Octave, la pluie s'était apaisée, et Severine en avait profité pour se promener devant les

fenêtres du salon. Elle espérait qu'Octave serait venu la rejoindre; ce fut Henry Delmar qui s'approcha d'elle.

Elle le regarda avec une sorte d'égarement, sa tête n'était plus à elle et elle se mit à fuir en criant :

— Ah ! laissez-moi, laissez-moi.

Le colonel, à ces paroles inattendues, se sentit plus malheureux, plus inquiet, qu'il ne l'avait jamais été.

— Qu'a-t-elle, qu'a cette pauvre Severine, se demanda-t-il ? Est-ce son père qui la tourmente ? Est-ce mon arrivée, la crainte que je ne veuille exiger quelque preuve de tendresse qu'il lui répugnerait de me donner ; oh ! qu'elle ne redoute rien, qu'elle ne redoute rien, je l'aime trop pour lui demander ce qu'elle ne m'accorderait que par devoir ou par obéissance.

Et malgré ce qui venait de se passer, aucun soupçon n'entra dans le cœur confiant et généreux d'Henry, il croyait à la vertu de Se-

verine, comme il croyait à la vertu de sa mère.

Certes, à quarante-huit ans le colonel Delmar n'ignorait pas qu'on pouvait chercher quelque distractions hors de son ménage, mais il est de certains égarements dont il croyait seulement capable les hommes et les cœurs dépravés.

Élevé par une mère pieuse, Henry Delmar avait conservé la chasteté du cœur et la naïveté de l'âme. Sans doute comme tous les jeunes gens, il avait cherché le plaisir, mais ce n'avait jamais été aux dépens de l'honneur et du bonheur d'un autre. Et nous ne pouvons mieux le peindre qu'en disant que c'était un véritable honnête homme. Éloigné de Severine, il avait peu à peu oublié l'indifférence quelle lui avait témoignée, nous avons vu même qu'il avait été assez bon pour se persuader que lui seul avait le tort de n'avoir pas su se faire aimer. Il eut un moment de bonheur très vif, mais trop court quand il revit sa femme. Nous le retrouvons bien malheureux et ne

soupçonnant pourtant pas encore la cause de son malheur. Cependant, car l'âme sent son ennemi, le colonel avait éprouvé une sorte de répugnance instinctive en entendant parler d'Octave, et quand il le connut, il aurait voulu trouver l'occasion de lui dire : vous êtes un fat et vous me déplaisez.

Le commandant avait raconté avec de grands détails, à son gendre, comment et pourquoi ce jeune homme était venu chez lui. La délicate probité de Henry se sentit d'abord repoussée par la pensée de ce jeune homme, qui n'avait pas su se faire une existence et qui venait essayer d'épouser sa cousine, seulement parce qu'elle était riche. Ainsi, comme nous l'avons dit, M. Servani déplut beaucoup à M. Delmar, sans que le plus léger soupçon qu'il put être aimé de Severine, lui survînt. Henry n'avait aucune idée de ces passions effrénées, qui font taire l'honneur et qui jettent une honnête femme à la merci d'un fat. Il ne comprenait pas ce que c'était qu'une pauvre tête de femme, sur

qui on prend de l'empire en flattant sa vanité, en exaltant sa faible tête. Pauvre Severine! qui lui aurait appris qu'on pouvait se faire un jeu d'exprimer des sentiments passionnés, que les yeux trouvaient des regards et des larmes qui ne venaient pas du cœur. Elle, qui n'avait rien entendu que les plaintes grondeuses de son père et les expressions simples, tendres, mais sans exagération d'Henry; hélas elle tomba sans défiance, sans calcul, sans retour.

Le commandant, ennuyé d'être seul, avait fait appeler sa fille, et quand il sut le colonel au jardin, il l'envoya également chercher; Henry obéit. Avant de rentrer, il se dit :

— Je veux, je dois être un homme; je dois montrer de la fermeté. C'est assez gémir sur un malheur que je n'ai point mérité, je vais bientôt partir, je débarrasserai Severine de ma présence, et j'espère qu'elle n'aura plus ces mouvements de désespoir qui m'ont effrayé.

— Que diable avez-vous à vous promener comme un rêve-creux? dit le commandant, lorsque son gendre entra dans le salon, il est donc décidé que je ne dois avoir que des sujets de mécontentement. Severine est aujourd'hui d'une maladresse extrême, elle n'a pu parvenir à m'arranger ma jambe sans me faire souffrir horriblement. M. Servani est un ingrat qui vient de me dire des impertinences.

— Impertinences! s'écria Henry. Vous l'avez souffert et j'étais là.

— J'ai fort bien su le remettre à sa place, allez; il se dispensera, je crois, de venir me faire ses adieux. Du reste, il a pris ma maison pour une auberge; Nicolle m'a averti qu'il avait amené une voiture pour emporter ses effets.

— Eh bien! qu'il s'en aille, répondit Henry; il me semble que l'on a bien su se passer de lui jusqu'à présent.

— Sans doute, sans doute; cependant il faut avouer qu'il était amusant; il faisait rire

Severine, si bien que je ne me serais jamais imaginé qu'elle pût devenir si gaie.

Hélas! dans ce moment, la malheureuse femme formait un effrayant contraste avec ce que venait de dire son père; ses lèvres étaient pâles, tremblantes, ses yeux égarés; elle n'écoutait pas.

Enfin elle n'y put plus tenir et elle sortit de l'appartement. Elle avait entendu qu'Octave quittait la maison, elle voulait lui parler, lui parler à tout prix, et quand elle parvint à le rejoindre, le désespoir lui donna de l'audace et elle lui dit :

— Vous ne partirez pas que vous ne me juriez...

Et il lui jura tout ce qu'elle voulut. Il l'assura que son projet de mariage avec sa cousine n'était qu'une fable; qu'il avait dit tout cela exprès pour détourner les soupçons.

Octave était pressé de s'en aller, la voiture de son oncle l'attendait. Severine lui remit la clé de la petite porte du jardin, et il promit

de revenir à minuit; puis quand il se fut établi dans la calèche il dit avec fatuité :

—Ai-je du malheur de m'être fait ainsi aimer par cette pauvre petite femme; je suis presque fâché maintenant de m'être occupé d'elle, de ne pas avoir réfléchi que les femmes de province prennent les choses au sérieux. C'est qu'elle est capable d'agir comme elle me l'a dit, de se sauver de chez son père, de faire quelque extravagance, aussi, je crois qu'il sera prudent à moi de tenir la promesse que je lui ai faite de revenir cette nuit. Ce ne sera pourtant guère agréable de faire cette course par un pareil temps; mais je tâcherai de me procurer un cheval. Au fait, ce sera piquant de recevoir des preuves d'amour de cette jeune femme si tendre, tandis que ce pauvre diable de mari ne peut en obtenir la plus petite marque de complaisance.

Elle est folle, cette petite femme, continua Octave, poussant au vent la fumée de son cigare. Il faut avoir été élevé par je ne sais qui

pour se persuader que, parce qu'on a un amant, il faut tenir rigueur à son mari. Il faudra que je réforme ces ridicules préjugés ; que je lui apprenne que tout peut s'arranger, d'autant mieux que le colonel n'a qu'un congé de huit jours. Il est nécessaire qu'il s'en aille content et en toute sécurité. Si Severine est raisonnable je la conserverai, parce qu'elle est infiniment plus jolie que ma cousine. J'ai dit à ce bourru de commandant que j'en étais déjà presque amoureux, mais certainement il n'en est rien, et je ne serais pas étonné qu'elle me devînt tout-à-fait odieuse quand elle sera ma femme. Severine serait alors une distraction fort agréable et que je pourrais tenir secrète.

Occupé de ces délicates et charmantes dispositions, Octave Servani avançait rapidement sur la route de Grenoble, tandis que Severine, le front mouillé de sueur, l'œil abattu par le désespoir, mais cependant ranimée par la certitude de revoir Octave, rentra dans le salon où son père et son mari étaient réunis.

Henry Delmar ne comprenait pas encore; cependant il examinait sa femme avec un profond étonnement.

Tout-à-coup le commandant dit d'une voix moqueuse.

Cet Octave Servani est un grand fat. Ne voulait-il pas parier cinquante napoléons qu'il serait dans deux mois le mari de sa cousine. Il m'a donné sa parole d'honneur qu'il en était déjà amoureux comme un fou.

Severine, poussée par un sentiment plus fort que sa volonté, joignit les mains et dit :

— Oh ! non, non, ce n'est pas possible.

La vérité se fit jour enfin et entra dans l'âme du malheureux Henry Delmar.

Ainsi la paix, si ce n'est le bonheur qui avait règné jusqu'alors dans ce petit coin du monde, était à jamais troublée; et les trois personnes réunies dans ce moment dans le petit salon de la Rosalita se trouvaient toutes les trois malheureuses ou mécontentes. Elles gardèrent longtemps un silence qui ne fut interrompu que par de nouvelles boutades de Pierre Balthasard.

L'agrément que M. de Servani répandait sur la vie du commandant lui rendait extrêmement pénible le succès qu'il avait obtenu

dans sa famille, d'autant plus qu'il s'était opéré sans qu'il y contribuât en rien. Octave était revenu insolent ainsi que le bonheur rend les égoïstes. Il était parti sans égards pour le commandant, laissant Severine au désespoir, et Henry Delmar malheureusement certain que si sa femme ne l'aimait pas, elle en aimait un autre.

Cependant il éprouvait tant de respect pour elle, son esprit bon et indulgent était si loin d'admettre facilement le mal, qu'il ne conçut pas un seul instant la pensée qu'elle eût manqué à ses devoirs. Mais n'était-ce pas assez, n'était-ce pas cent fois trop d'être convaincu que Severine était capable d'éprouver un sentiment vif et passionné pour un fat comme Octave.

C'était un désespoir pour Henry que cette pensée ; il se sentait sans courage devant elle, et durant cette interminable journée, il ne fut prononcé que des paroles rares, tristes, ironi-

ques, grondeuses. Chacune de ces trois personnes était affectée à sa manière, et quand dix heures sonnèrent, les deux époux quittèrent leur père avec empressement.

Mais de cette fois le colonel n'entra pas dans la chambre de sa femme, il s'arrêta sur le seuil, et se contenta d'adresser à Severine un triste et froid bonsoir. Si le colonel Delmar avait une âme sensible et généreuse, elle n'était ni faible, ni sans énergie, et après s'être livré à une douleur violente, il se dit qu'il se devait à lui-même de ne point user sa vie dans des regrets inutiles; il se dit qu'il n'avait qu'un tort, celui d'avoir épousé une jeune fille qui ne connaissait pas le monde, qui ne se connaissait pas elle-même. Henry ne s'étonna pas qu'un autre eût paru plus aimable à Severine; car, se disait-il, avec une admirable candeur, il l'est en effet plus que moi.

—Pourquoi suis-je revenu; elle ne le désirait pas? Pourquoi, hélas! une balle ne l'a-t-elle

pas débarassée d'un mari qu'elle ne peut aimer. Si elle était veuve, M. Servani l'épouserait, car il doit l'aimer, il me semble impossible qu'il ne l'aime pas. Cependant je le hais cet homme, oh ! oui je le hais de toute mes forces, et je pourrais bien trouver un moyen pour me mesurer avec lui. Oh ! si j'étais sûr qu'il me tuât, je le ferais ; mais s'il succombait au contraire, Severine serait trop malheureuse, et je ne veux pas qu'elle souffre ; je ne veux pas qu'elle maudisse ma mémoire. Oui ! pour que tout s'arrangeât bien, il faudrait que je fusse tué à l'armée. Est-il donc si difficile de se faire tuer, n'y a-t-il donc des balles que pour les heureux ?

Et tout en se parlant ainsi, le colonel Delmar ne songeait pas à se coucher. Le vent murmurait dans les arbres du jardin et s'engouffrait dans la cheminée, il faisait vaciller la flamme de la bougie qui éclairait la petite chambre où on l'avait relégué.

Je voudrais qu'il fît jour, pensait Henry, je fuirais cette maison; je la fuirais pour ne jamais y rentrer. Je ne dirais adieu à personne, car au moment de me séparer de Severine pour ne plus la revoir, ma douleur et ma colère éclateraient peut-être malgré mes efforts pour la contenir, et je ne veux pas lui laisser un souvenir pénible. Qu'elle reste persuadée que je ne soupçonne rien. Ah! je ne tiens pas au faible avantage de me montrer généreux; il y a toujours de l'espérance dans la générosité dont on use envers ce qu'on aime. Et moi je n'ai plus d'espérance, car je n'ai rien de ce qui plaît aux femmes. Ce n'est pas parce qu'on a versé son sang pour son pays, ce n'est pas parce qu'on est prêt à donner ce qui en reste pour leur bonheur, qu'on sait s'en faire aimer. Non, ce qu'il faut pour y parvenir, c'est un langage flatteur; ce sont des formes élégantes et gracieuses. Hélas! est-ce cela qui devait séduire Severine? si simple et si vertueuse...

Le colonel à chaque instant approchait de la fenêtre pour s'assurer si le jour commençait à poindre; tout-à-coup il entendit monter rapidement l'escalier et l'on frappa à sa porte.

— Monsieur le colonel! monsieur le colonel! cria Nicolle à travers la serrure, ouvrez, ouvrez vite, mon maître se meurt!

Le colonel ouvrit avant que Nicolle eût achevé sa phrase.

— Descendez, mon Dieu! descendez promptement; monsieur n'a pas deux heures à vivre, dit la pauvre fille effrayée et tremblante, je n'ose avertir madame; elle était si souffrante hier; j'ai peur...

Le colonel fit signe à Nicolle de se taire, et la suivit.

Le commandant était étendu sur son lit sans aucune connaissance et déjà froid comme le marbre.

— Nicolle, il faut aller réveiller Severine,

s'écria le colonel ; il ne faut pas que son père meure sans qu'elle l'ait revu.

Nicolle allait obéir quand le commandant fit un grand soupir, ouvrit les yeux et se prêta à ce qu'on le plaçât sur son séant; il tourna alors ses regards autour de lui et dit d'une voix stridente et colère :

— Ma fille dort, sans doute ; elle m'abandonne quand je souffre. Elle dort tranquille ; elle est jeune et bien portante ; elle s'inquiète peu de ce que souffre son père. Cependant je voudrais qu'elle se donnât la peine de venir; elle seule sait bien arranger mes jambes, et je suis convaincu que quand elle me les aura frottées, je pourrai les remuer ainsi que les bras, car ce n'est pas naturel ce que je ressens dans ce moment-ci ; il me semble que l'on m'a attaché avec des cordes sur mon lit. Henry, tâchez donc de me soulever.

M. Delmar essaya ; mais le corps du vieillard restait entièrement inerte.

— Oh c'est ma fille qu'il me faut, s'écria l'irascible commandant ; si elle veut bien cependant se donner la peine de venir.

— Sera-ce donc la première fois qu'elle se sera relevée pour vous soigner, dit Nicolle avec l'accent du reproche, et comme je vais m'occuper de vous préparer cette potion qui vous calme toujours, je crois qu'il faudrait que monsieur le colonel fût chercher madame.

Le colonel sortit profondément ému à la pensée du triste réveil qu'il allait occasioner à sa femme.

Arrivé à la porte de la chambre de Severine, M. Delmar s'arrêta, et désirant la réveiller doucement, il posa les doigts sur le bouton de la porte qui céda aussitôt, car elle n'était que poussée. Henry entra, persuadé que sa femme dormait, mais aucun souffle ne se faisait entendre ; l'obscurité et le silence étaient complets. Il approcha avec précaution du lit, il était vide et froid.

Où pouvait être Severine? il était impossible qu'elle fût descendue chez son père; l'escalier était trop étroit pour que, même dans l'obscurité, Henry ne l'eût entendue ou sentie. Où devait-il la chercher. Cependant, dans l'état où était le commandant, sa fille devait venir, il fallait qu'elle vînt.

Il sortit de la chambre et resta un instant ncertain dans le corridor. Tout-à-coup, au milieu d'une violente rafale de vent, il crut entendre comme le frémissement de deux voix. Il tourna la tête de tous côtés, et au bout du corridor, à travers les interstices d'une porte, il aperçut un rayon de lumière. Henry marcha vers cette porte, c'était celle de la chambre que l'on appelait habituellement la chambre d'ami, ou bien la chambre de madame Bragard. Il savait que c'était celle-là qu'avait occupée M. Servani, et telle était la pureté et la confiance du caractère du colonel, qu'il n'avait pas pensé une seule fois qu'il y avait quelque inconve-

nance à ce qu'on eût logé un jeune homme si près de la chambre de Severine; mais qui pouvait être à une pareille heure dans cette chambre? qu'y pouvait faire Severine, si c'était elle?

Hélas! le colonel ne le sut que trop tôt! Trop tôt il perdit l'illusion qu'il avait si longtemps retenue. Severine n'était pas seulement coupable d'éprouver de l'amour pour un autre que pour son époux; elle avait tout oublié, tout sacrifié à son séducteur. Sans doute pour faire moins de bruit ou par imprévoyance, les deux amants n'avaient fait que pousser la porte; en s'en approchant le colonel Delmar put les voir et les entendre.

Octave Servani était aux genoux de Severine, de Severine, que son époux croyait malgré tout la plus chaste des épouses.

— Adorable Severine, disait Octave avec une exaltation affectée, pourquoi toutes ces inquiétudes, ces reproches et cette injuste ja-

lousie? Je ne puis faire autrement que d'accepter la proposition de mon oncle ; mais il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que j'ai dit relativement à ma cousine, et peut-être mon éloignement, dans ce moment, est-il un coup du ciel, sans cela j'aurais certainement excité les soupçons de votre mari.

— Non, interrompit Severine tristement, M. Delmar a l'âme trop noble, trop élevée pour me soupçonner, quelqu'indigne que je sois de sa confiance. C'est moi qui, à chaque instant, suis prête à lui tout avouer.

— Il faut apprendre à dissimuler, chère ange, reprit Octave en baisant les mains de Severine ; sans cet art, quelle est la femme qui vivrait bien en ménage. Le colonel s'en ira dans huit jours heureux et content, si vous lui laissez ses illusions ; ce serait une cruauté de les lui ravir, il faut au contraire redoubler de soins, de caresses.

— De caresses ! interrompit Severine en

repoussant Octave; ah! je me mépriserais si je pouvais seulement laisser ses lèvres effleurer les miennes. Non, non, Octave; je puis être bien coupable, mais au moins je ne me rendrai pas vile, et après vous avoir appartenue, je n'appartiendrai à personne. Et vous-même, combien de fois ne m'avez-vous pas fait jurer de n'être jamais qu'à vous. Ce serment, je l'ai fait, je le tiendrai.

— Vous vous faites des idées exagérées, dit M. de Servani en quittant les genoux de Severine; avant tout, une femme doit remplir ses devoirs, et il ne serait pas étonnant qu'après la froideur ridicule que vous lui avez montrée, M. Delmar ne conçût quelques soupçons.

— Est-ce vous qui parlez! s'écria Severine en sanglottant, mon Dieu! je ne reconnais ni l'expression de vos yeux, ni votre langage et...

— Ma chère! interrompit Octave avec fatigue, je vous ai déjà dit que vous vous faisiez

des scrupules chimériques, il se trouve des moments où la conduite, comme le langage, doit changer. En femme adroite, loin de repousser votre mari, vous devez vous rapprocher de lui.

— Quoi! interrompit encore Severine avec une expression déchirante, ne m'avez-vous pas juré de ne jamais abandonner votre enfant? ne m'avez-vous pas juré de ne vivre que pour lui, que pour moi?

— Mon Dieu! tout cela est vrai, dit Octave; mais pouvais-je prévoir que le colonel reviendrait, et nous offrirait ainsi un moyen bien plus sûr de salut. Écoutez mes conseils, je vous en conjure; mais dans ce moment il faut que je vous quitte. Ne vous ai-je pas donné une suffisante preuve de passion en venant par un pareil temps.

La porte de la chambre s'ouvrit entièrement, et Henry Delmar s'avança; sa figure était pâle, ses lèvres tremblantes, ses cheveux semblaient se dresser sur son front, et la

colère et l'indignation l'avaient tellement changé qu'Octave recula d'effroi, et que Severine se laissa tomber sur ses genoux.

— Severine, dit le colonel d'une voix grave et creuse, Severine, votre père vous demande, il se meurt.

Et la relevant d'un bras vigoureux, il dit à M. Servani avec l'accent du plus profond mépris :

— Je vous ordonne de rester dans cette chambre, Monsieur, je vous l'ordonne, entendez-vous ; et comme je ne m'en rapporterais pas à votre parole, quand même vous me la donneriez, je vais vous enfermer.

Octave s'élança vers la porte, mais Henry le repoussa, et tenant toujours Severine, il sortit de la chambre qu'il ferma, mais quand il posa la malheureuse coupable près du lit de son père, le commandant Balthazard avait exhalé son dernier soupir.

M. Delmar s'approcha respectueusement du corps de son ancien ami, de celui auquel il avait deux fois sauvé la vie, et s'inclinant, il dit avec un sombre désespoir :

— Que ne suis-je à sa place, mon Dieu!

— Madame est bien mal, bien mal! s'écria Nicolle ; vous ne pouvez plus rien pour votre commandant, songez à Madame.

— Oui, il faut y songer, reprit le colonel en revenant à lui.

Et il transporta doucement Severine sur le canapé du salon.

— Faites bon feu, dit-il à Nicolle; donnez-lui quelque boisson fortifiante, et, sur votre tête, ne la quittez pas d'une seconde.

Le colonel monta d'un pas ferme dans la chambre où il avait laissé Servani.

— Monsieur, dit-il en se plaçant devant lui, les bras croisés sur sa poitrine, Monsieur, vous êtes un lâche.

— Monsieur !...

— Écoutez, vous parlerez ensuite, si vous avez quelque chose à dire.

Je ne puis expliquer la patience qui m'a fait rester immobile à cette porte, qu'en vous disant que j'étais stupéfié de votre audace et de votre immoralité; j'en ai assez entendu pour être persuadé que vous n'aimez pas la malheureuse que vous avez séduite. J'aurais pu vous tuer l'un et l'autre, j'étais parfaitement dans mon droit; mais j'ai reconnu combien

l'infortunée vous aimait, et j'ai eu pitié d'elle. Je puis même, non cesser de vous mépriser, mais vous pardonner à une condition...

— Monsieur, interrompit Octave, vous avez entendu que j'ai blâmé madame Delmar...

— Laissez-moi achever, reprit le colonel d'une voix grave. Elle vous aime, elle ne m'a jamais aimé ; je vous tuerais, que je la rendrais profondément malheureuse, et qu'elle me haïrait davantage : ainsi donc engagez-vous à épouser Severine aussitôt que je ne serai plus, moi, Monsieur, je m'engage à me faire tuer. Je m'exposerai si bien, soyez-en certain, que je ne manquerai pas mon coup. Si vous me promettez d'être juste envers elle je vous ferai sortir moi-même pour qu'on ne se doute pas de votre présence ici. Voyons, Monsieur, j'attends, décidez-vous.

Pendant que le colonel parlait, Octave avait eu beaucoup de peine à dissimuler son trouble et sa terreur ; il n'avait ni l'âme ni le

caractère assez élevé pour croire aux paroles de cet homme noble et bon. Elles lui parurent dictées par la vengeance, et comme une espèce de dérision; mais quand il osa fixer les yeux sur cette belle et franche physionomie; mais quand il vit le regard abattu mais sincère et décidé du colonel, s'arrêter sur le sien, il se moqua intérieurement de cette nature élevée à laquelle il ne pouvait atteindre, mais il y crut et il se dit :

— C'est un fou, mais un fou qui peut me tuer, si je refuse le serment qu'il exige, serment qui ne m'engage à rien, car ce sera précisément parce qu'il voudra être tué qu'il vivra. D'ailleurs, quand j'aurai épousé ma cousine, il verra parfaitement que je ne pense plus à sa femme, et il lui pardonnera parce que c'est ainsi que tout s'arrange dans la vie. L'essentiel est de gagner du temps; et comme à l'ordinaire, tout ce grand tapage finira par un

raccommodement, d'autant plus que le colonel est très amoureux de Severine.

— Eh bien, Monsieur? dit Henry Delmar, j'attends votre réponse.

— Monsieur, reprit Octave, vous êtes bien généreux, je suis tout à fait à votre discrétion; mais à Dieu ne plaise que je désire la catastrophe dont vous parlez... Rendre madame Delmar libre!... mais si ce malheur arrivait...

— Vous répareriez vos torts, reprit le colonel; bien, Monsieur. Vous en donnez votre parole?

— Je la donne, répondit Octave avec une sorte de répugnance.

— Eh bien! alors, venez, Monsieur, que je vous reconduise; soyez-en certain, vous ne tarderez pas à être le maître de vous montrer honnête homme. Malgré sa faute, Severine est une noble créature, et loin de lui en vouloir de la froideur qu'elle m'a témoignée, je l'en estime davantage, et je suis convaincu que

c'est vous qui l'avez entraînée; c'est donc à vous de réparer... vous m'en avez donné votre parole, Monsieur, et j'y compte.

Octave s'inclina. Il eût sacrifié beaucoup pour être loin de cet homme dont il n'osait affronter le regard; aussi le suivit-il avec empressement.

Ils descendirent avec précaution l'escalier et traversèrent le jardin sans échanger une parole. Seulement, quand ils furent arrivés près de la petite porte, le colonel dit gravement : vous avez la clé, Monsieur, servez-vous-en secrètement pour la dernière fois et rendez-la moi; vous ne devez rentrer ici qu'ostensiblement et quand je ne serai plus. Je vous promets de ne pas vous faire attendre.

L'expression de la figure de M. Delmar pendant qu'il parlait ainsi, était à la fois si calme et si digne, qu'Octave s'inclina involontairement devant lui et qu'il se dit :

— Je suis horriblement fâché d'être venu

troubler le bonheur de cet homme-là, d'autant plus qu'il a l'air de prendre la chose au sérieux, et que je ne trouve rien de bien agréable dans la corvée que je fais en ce moment.

Octave se parlait ainsi en luttant contre le vent et la pluie, et songeant à Severine avec plus d'humeur que de regrets. Et quand il fut chaudement établi dans un bon lit, il s'endormit paisiblement en continuant à se tenir à lui-même le langage des égoïstes :

— Commençons par arranger ma destinée, le reste s'arrangera après.

Le colonel Delmar revint lentement à la maison; il se sentait une extrême répugnance à revoir Severine, mais il sentait aussi qu'il ne pouvait ni ne devait l'abandonner dans un pareil moment; et la pensée du devoir étant puissante chez lui, il n'hésita pas et entra dans le salon où il avait laissé sa femme. Il éprouva en la voyant une profonde pitié pour elle; c'était l'image d'un désespoir aussi vrai que

violent. Ses longs cheveux détachés couvraient son visage décoloré et bouleversé ; ses bras pendaient à côté de son corps affaissé dans le large fauteuil qu'occupait ordinairement son père; elle semblait insensible ou plutôt entièrement sourde aux consolations qu'essayait de lui donner Nicolle.

—Il est bien heureux maintenant, monsieur, répétait la pieuse créature, il est avec Dieu, il ne souffre plus. Depuis bien des années il n'avait pas goûté une nuit de bon sommeil; et puis, ne faut-il pas que notre tour arrive à tous, et c'est une grande consolation pour vous, ma chère et jeune maîtresse, de penser que vous l'avez toujours bien soigné, que vous avez rempli tous vos devoirs.

A ce mot de devoirs, Severine leva la tête, son mari était près d'elle, et il savait lui, comment elle avait rempli ses devoirs.

Le colonel fit signe à Nicolle de le laisser

seul avec sa femme, il ferma sur la vieille bonne la porte avec soin, puis il dit :

— Ne craignez rien de moi, Severine, je ne veux point abuser de ma position vis-à-vis de vous, et c'est près des restes de votre père que je vous jure de tout faire pour votre bonheur. Quand j'aurai rendu les derniers devoirs à M. Balthazard, je m'éloignerai, et..... et tout s'arrangera mieux que vous ne le pensez, pour que votre honneur et votre tranquillité soient à couvert. La personne pour qui vous craignez peut-être mon ressentiment, est loin d'ici. Nous nous sommes quittés comme il m'a convenu de le faire, sans querelle et sans orage. Si vous voulez écouter mes conseils, vous ne le rappellerez que quand vous pourrez le faire d'une manière convenable. Allons, Severine, reprenez courage, pleurez votre père sans crainte.

Vous n'entendrez pas un mot de reproche

de ma part, et je vous en conjure, montrez un peu de courage.

Malgré cette recommandation, les sanglots de Severine redoublèrent, et avant qu'il put l'empêcher, elle tomba aux genoux de son mari.

— Ce n'est pas votre faute, dit l'excellent homme, en la replaçant sur son fauteuil, ce n'est pas votre faute si vous n'avez pu m'aimer. Allons, Severine, ne m'enlevez pas le reste de mes forces, ayez pitié de nous deux; songez que j'ai un grand devoir à remplir. Si vous m'en croyez, si vous voulez m'obliger, vous irez essayer de vous reposer, je veillerai près des restes de mon vieux commandant. Allez, mon enfant, allez, et soyez certaine que je tiendrai la promesse que j'ai faite.

Avant d'obéir à son mari, Severine entra en tremblant dans la chambre de son père, écarta le drap qui couvrait sa figure, puis elle tomba à genoux, en cachant sa tête sur la couverture.

La figure du commandant était restée menaçante, et elle s'écria en sanglotant :

— Mon Dieu ! m'aurait-il maudite ?

— Pourquoi l'aurait-il fait, dit Henry en la relevant, vous avez été bonne fille, que ce souvenir vous console, Severine. Allez donc vous reposer, et que la certitude de conserver en moi un ami sincère vous ranime.

Quand elle fut rentrée dans sa chambre, Severine se dit :

—Je comprends la générosité de Henry, il ne se battra point avec Octave, il ne me punira point de mon crime, mais il lui aura fait jurer de m'oublier, de ne plus chercher à me revoir.

—Ne plus le revoir !... se répétait la faible et malheureuse coupable. Ah ! cette douleur atroce, je ne pourrais la supporter, ne jamais le revoir !... Tout remords, tout repentir, se taisait devant cette crainte. Ah ! c'est que ce n'était point un amour ordinaire qui avait perdu Severine, c'était une de ces passions uniques

dans la vie d'une femme, un de ces entraînements que connaissent rarement celles qui vivent dans le monde, celles qui sont distraites par les plaisirs, le bruit et la coquetterie. Severine n'avait d'autre affection que celle qu'elle portait à un père égoïste, brutal, et le tiède attachement qu'elle conservait à l'honnête homme qu'on lui avait donné pour époux ; et il faut l'avouer à regret, dans cette organisation passionnée, la reconnaissance qu'elle devait à son mari, le regret qu'elle éprouvait de la mort subite de son père, tout s'effaçait devant cette pensée, je ne reverrai plus Octave.

Severine passa toute la journée plongée dans une morne douleur. Nicolle monta plusieurs fois, et lui dit que son mari ne quittait point les restes de son ami.

—Il fait toutes les dispositions pour que notre maître ait demain un beau convoi, ajouta-t-elle ; M. le colonel écrit ou reste les yeux fixés

sur le lit du pauvre défunt ; je n'ai pu le décider à prendre seulement la moindre nourriture. Mais à chaque instant il me demande : « Nicolle, comment va votre maîtresse, dites-lui que si elle a quelque considération pour ma prière, elle se mettra au lit. » — Ainsi, madame, couchez-vous pour que je puisse aller le dire à monsieur.

Severine céda, mais elle ne put trouver un instant de sommeil, et le lendemain matin quand elle entendit du bruit dans la maison, elle se traîna vers la fenêtre, et elle vit s'éloigner au milieu d'un épais brouillard, les restes de son père, de ce vieillard morose, méfiant et dur, mais à qui elle avait consacré tant d'années de sa vie. Il avait été souvent bien tyrannique pour elle, mais enfin c'était un appui, c'était l'objet d'un devoir dans sa vie, et, pour une femme, c'est un malheur que la perte d'un devoir. A qui maintenant son existence serait-elle utile. Le son lent du tambour retentit dans

le jardin, et une longue file de soldats se rangea dans l'allée qui conduisait à la petite porte, qui ouvrait sur la vallée; cette petite porte que, la veille, Octave avait ouverte pour venir à un rendez-vous coupable.

Derrière le cercueil, Severine reconnut Henry, puis des indifférents, puis tout disparut. Elle descendit dans la chambre où son père était mort, où il avait souffert pendant tant d'années. Elle était si remplie d'objets qui lui servaient habituellement, que Severine s'imagina qu'elle allait entendre le bruit des roulettes du fauteuil de son père, et sa voix mécontente et sévère, cette voix qui n'avait pu la bénir, parce que dans ce moment, elle s'abandonnait à un lâche adultère. L'eau lustrale était restée près du lit, Severine fut au moment d'y tremper le bout de ses doigts; elle s'arrêta, apercevant à l'un d'eux une bague que lui avait donné Octave, en échange de son anneau de mariage qu'elle lui avait sacrifié.

— Mon Dieu ! je suis bien coupable, se dit-elle, en se jetant désespérée, sur le lit mortuaire, je suis bien coupable, et cependant je ne puis me repentir, je ne puis renoncer à lui. Et la malheureuse femme versait de ces larmes corrosives qui brûlent le cœur et dessèchent les paupières.

Nicolle vint avertir Severine qu'elle apercevait le colonel qui revenait. Il avait pris dix ans depuis la veille ; il ne restait plus sur cette physionomie si ouverte et si gaie, aucune trace de sérénité. Sa tête qu'il portait toujours droite et haute, était abaissée sur sa poitrine ; on eût dit que le brave homme était accablé sous le poids d'une mauvaise action, tandis qu'il était le plus noble, le plus généreux des hommes. Mais le devoir qu'il venait d'accomplir avait achevé de l'abattre et de l'anéantir ; cependant il ne voulut point se coucher, il resta cette seconde nuit près du feu, s'endormant à demi. Severine, de son côté, passa une nuit non moins

agitée, et elle ne se leva que pour se jeter sur son canapé. Les forces lui manquaient, ses yeux pouvaient à peine s'ouvrir ; elle se souleva cependant en entendant ouvrir la porte ; c'était le colonel en grand uniforme.

— Je vous aurais fait prier de descendre, dit-il, d'une voix grave et douce, si je n'avais craint d'éveiller les soupçons de Nicolle par tant de cérémonie. Écoutez-moi, je vous prie avec attention, Severine :

—Vous êtes seule et unique héritière de votre père, son testament dispense de toutes formalités, vous restez parfaitement maîtresse de votre fortune. Je me suis assuré que vous n'auriez aucune chicane à redouter. Votre père avait gardé une partie de ses économies, elles sont renfermées dans son secrétaire dont voici la clé. Si vous m'en croyez, vous les placerez à Grenoble dans des mains sûres, et je pense qu'il sera bon que vous restiez encore dans cette maison jusqu'à ce que... jusqu'à ce que vous

puissiez prendre un parti. Par notre contrat de mariage, je vous ai assuré une petite propriété que je possède à Embrun, ma mère l'habite, vous ne pouvez en devenir maîtresse qu'après elle.

— Ah! s'écria Severine, je n'ai aucun droit à votre fortune, votre générosité me tue, Monsieur.

— Si je changeais mes dispositions, on pourrait penser que j'ai à me plaindre de vous, Severine, cela ne doit pas être. Du reste, dès ce moment vous êtes libre de vos actions, de votre personne, et ce n'est que pour vous-même que je vous conjure de ménager votre réputation et votre avenir.

Maintenant, adieu, ajouta-t-il en lui tendant la main, adieu, sans colère; que mon souvenir ne vous soit jamais pénible, car si Dieu m'entend, il vous donnera ma part de bonheur dans cette vie.

Severine prit cette main qu'elle pressa dans

la sienne, elle osa porter les yeux sur le visage de son mari, deux larmes y tremblaient comme deux gouttes de pluie sur la feuille jaunie d'automne.

— Henry ! s'écria Severine, vous m'abandonnez. Ah ! pitié, pitié pour ma jeunesse qui m'effraie, pitié pour les passions qui fermentent dans mon sein, j'ai peur des malheurs où elles peuvent m'entraîner. Emmenez-moi, faites-vous mon maître, mon maître sévère, s'il le faut ; si je ne suis plus digne d'être traitée comme votre femme, restez au moins mon protecteur.

— Pauvre Severine ! ce que vous me demandez est impossible, répondit Henry. Je vous aime avec trop d'ardeur, et vous avez élevé entre nous une barrière insurmontable. Dieu qui m'avait fait naître bien des années avant vous nous avait séparés dans sa justice ; je ne dois point prolonger votre supplice. Chère Severine! ah ! puisse mon malheur servir d'holocauste à

Dieu qui punit la femme qui manque à sa belle mission, la femme qui oublie tout pour un amour coupable.

Et le colonel sortit sans écouter la voix déchirante de Severine qui le rappelait. Elle entendit son pas s'appuyer sur les marches de l'escalier, puis la porte de la maison se refermer sur lui. Un triste silence vint s'établir autour d'elle, et sa vie solitaire et monotone se composa d'affreuses réflexions, les heures tombèrent les unes sur les autres sans en amener une qui fut une consolation ou un espoir.

Tantôt elle se traînait dans les allées de son jardin, tantôt elle y marchait avec précipitation. Elle ouvrait la petite porte, elle allait sur les bords de l'Isère, et elle se répétait : je suis venue là tant de fois avec Octave. Là, il m'a dit : je préférerais me précipiter dans ces flots plutôt que d'apprendre que tu cesses de m'aimer.

Un matin, elle sentit qu'un autre cœur battait près du sien, et elle se dit :

— Voilà plus d'un mois d'écoulé. Peut-être n'ose-t-il revenir ici, mais je veux savoir s'il m'aime encore ! je veux savoir si je dois mourir de désespoir.

Les passions éveillées par Octave dans l'âme de cette jeune femme, lui avaient donc enlevé peu à peu ce qu'il y avait de noble et d'élevé, car l'effet qu'avait produit sur elle la générosité de son mari avait été de peu de durée.

Le remords de l'avoir offensé, d'avoir troublé sa vie et déshonoré son nom, tout cédait à l'horrible crainte d'être abandonnée par Octave. Cette nature primitivement pure et chaste était devenue ardente jusqu'à l'audace, et Se-

verine en se décidant à venir demander elle-même à celui qui l'avait séduite, raison de son silence, oubliait la dignité qui sert de sauvegarde à la femme et qui, en apparence au moins, remplace la pudeur.

Severine partit pour Grenoble. Elle n'était venue dans cette ville que trois ou quatre fois en compagnie de madame Bragard. L'habitude de vivre à la campagne et dans une solitude complète, lui aurait causé un étourdissement presque mêlé de frayeur, si elle n'eût pas été dominée par la pensée de savoir comment elle arriverait jusqu'à Octave. Cette petite ville de Grenoble où presque chacun se connaît, lui paraissait un monde où elle ne se retrouverait jamais. Chaque homme qui passait auprès d'elle lui semblait devoir être Octave ou le connaître, car il ne lui vint pas une minute à la pensée qu'il put avoir quitté la ville sans lui donner de ses nouvelles. Elle se reprochait même de ne pas lui avoir écrit ;

sans doute il était malheureux, très malheureux de son silence, et aucun soupçon n'était encore entré dans cette âme digne au moins de pitié par son entière confiance envers son séducteur.

Severine traversa plusieurs rues, repassa dans les mêmes endroits sans savoir ce qu'elle faisait, où elle allait; elle n'osait interroger personne; il lui semblait que chacun devinait la honte de son secret.

Enfin un vieillard placé sur le seuil d'une grande porte lui inspira quelque confiance, et elle lui demanda s'il pouvait lui enseigner la demeure de M. Servani.

— Vous voyez le mur de son jardin, répondit le vieillard, et c'est mon frère qui est concierge de sa maison.

— En ce cas, reprit Severine timidement, je vais lui demander s'il pourrait me faire parler à M. Octave Servani, le neveu.

— M. Octave Servani! ah! je le connais

bien, je le voyais passer tous les jours à cheval avec Mademoiselle, mais vous venez trop tard, ma chère dame, il est parti.

— Parti !... s'écria Severine pouvant à peine se soutenir, mais c'est impossible !

— Dam ! si vous ne me croyez pas, regardez, toutes les fenêtres de l'hôtel sont fermées, M. Servani est parti avec sa fille et son neveu dans la même voiture, si bien que j'ai aidé à placer les malles et que Monsieur m'a dit en me parlant par la portière :

« Daulcet, si votre frère a besoin d'un coup de main, vous l'aiderez à tout préparer à l'époque de mon retour, dans trois mois. Il y a déjà de cela quinze jours. »

— Et, reprit Severine en tremblant, savez-vous si M. Octave doit revenir avec son oncle ?

— Pardieu ! je le crois bien, puisqu'ils sont allés ensemble à Paris où il doit se marier avec Mademoiselle.

Severine se hâta de balbutier un mot de re-

merciement et de s'éloigner. Ce qu'elle éprouvait, elle ne pouvait le décrire, elle sentait sa tête en feu, ses idées se croisaient, se bouleversaient avec une effrayante rapidité, et puis parfois elle se disait : Mais non, cela n'est pas possible. Non, ce n'est point un lâche et il ne peut s'être éloigné sans m'avoir écrit, sa lettre se sera perdue et surtout il n'est point allé à Paris pour se marier ; quelque motif l'aura forcé de partir ; cet homme invente, ou il ne sait ce qu'il dit, je connais Octave, je le connais mieux que personne, ne m'a-t-il pas mille fois répété. « Toi seule me comprend ; toi seule sait ce qu'il y a d'énergie et de tendresse dans mon âme, et la nature entière m'accuserait que tu ne devrais pas la croire. »

Un instant ranimée par cette pensée, Severine revint chez elle avec plus de courage, et, quoiqu'elle fut très fatiguée et qu'il fut tard, elle se mit à relire les lettres que lui avait écrites Octave ; elle se rappela une à une tou-

tes les expressions passionnées dont il s'était servi; elle se rappela non-seulement les paroles, mais l'expression, le regard, cette fascination menteuse que la plupart des hommes emploient pour séduire; tout cela vivait, palpitant dans son cœur et la rassurait.

Tout-à-coup, elle prit une folle résolution, elle se décida à se rendre à Paris.

« Ne m'a-t'il pas fait mille serments, mille promesses, s'il y manquait... il est impossible que cela arrive, et quand il saura que je suis décidée à le suivre au bout du monde, que je suis libre, il sera bien heureux. »

Et ce fut avec une précipitation fébrile que madame Delmar, dès le soir même, commença les préparatifs de son départ. Dès le lendemain, elle envoya à Grenoble retenir une place pour Paris.

Nicolle étonnée, effrayée, voulut essayer quelques représentations. Mais quel empire la pauvre vieille femme pouvait-elle exercer sur

un cœur et sur un esprit remplis d'une seule pensée, d'une seule espérance.

— Il faut que je parte, répétait Severine, je ne puis vivre ainsi.

— Mais Monsieur n'est pas à Paris, faisait observer la bonne femme, et j'ai entendu dire qu'il arrivait tous les malheurs possibles dans cette grande ville. On vous volera, on vous assassinera, Madame. Mon Dieu ! faut-il que je sois réduite à regretter que M. votre père ne soit plus là pour vous gronder. Est-ce que vous allez emporter tout cet argent ? ajoutait-elle en voyant Severine serrer dans sa malle une bourse remplie d'or.

Puissances du ciel ! vous n'en avez certainement pas dépensé le demi-quart depuis que vous êtes au monde !

Ah ! qu'est-ce qui aurait dit que vous abandonneriez ainsi votre jolie petite maison, vos belles fleurs et votre grand jardin pour aller....

Hélas! Severine ne l'écoutait pas, et elle partit en lui répétant :

— Je reviendrai, Nicolle, je reviendrai heureuse ou...

La voiture l'emporta, et elle n'eut qu'une pensée le long de la route : le moyen de trouver Octave à l'instant même.

D'après ce qu'il lui avait dit, Paris était une immense ville où il était bien difficile de se rencontrer, mais Octave Servani était un être à part, ses talents l'avaient fait connaître; il possédait une réputation éclatante, il n'y aurait qu'à le nommer.

Et, remplie de cette idée, Severine entra dans Paris sans avoir rien remarqué sur la route. Que lui importait, en effet, tout ce qui se passait autour d'elle! que lui importait l'intérêt et peut-être les soupçons qu'inspiraient son isolement? La profonde indifférence qu'elle témoignait aux attentions qu'on essayait de lui prodiguer la servit; on renonça à s'en oc-

cuper. Madame Delmar descendit sans aucun accident dans la cour des diligences, et quoique personne ne vînt au-devant d'elle, on ne la pressa point d'offres de services, et elle fut ainsi abandonnée à la volonté et à la rapacité des commissionnaires et du cocher qu'elle avait demandés.

Mais enfin, madame Delmar se trouva bientôt établie dans un confortable appartement d'un des plus beaux hôtels de la rue de Richelieu. Quelque brisée qu'elle fût par les fatigues d'une longue route, son premier soin fut de s'occuper d'Octave Servani ; très persuadée que du moment qu'elle le nommerait, elle saurait de suite son adresse, elle écrivit un petit billet pour le prier de passer chez elle.

Le garçon, qui était venu au bruit de la sonnette que Severine avait vivement tirée, resta immobile devant elle, le billet à la main. Il avait d'abord fastueusement allumé les bougies disposées dans les candélabres placés sur la

cheminée, et il s'en approcha pour lire sur le billet le nom que madame Delmar lui avait pourtant déjà dit deux fois.

— M. Octave Servani, répéta-t-il, mais Madame a oublié d'indiquer le nom de la rue et le numéro.

— Il doit être très facile de savoir où demeure un homme comme M. Servani. M. Octave Servani, c'est un homme célèbre dans les Lettres, auteur de plusieurs volumes de poésies, il travaille enfin dans les journaux.

— Il y a beaucoup de jeunes gens qui travaillent dans les journaux, Madame, et dont néanmoins le nom et surtout l'adresse sont inconnus ; si vous parliez de MM. de Lamartine, Victor Hugo, il serait possible de se procurer...

— Je demande qu'on se procure celle de M. Octave Servani, interrompit Severine vivement, vingt fois il m'a dit qu'on pouvait lui écrire à Paris, avec son simple nom sur l'adresse.

— Je vais demander à Madame, reprit le garçon, nous avons ici plusieurs hommes de Lettres, et peut-être....

— Allez, je vous prie, dit Severine; et quand le garçon fut parti, elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur le divan placé près du feu, car elle succombait à la fatigue et au besoin.

Le garçon rentra annoncer que Madame n'avait jamais entendu parler de M. Octave Servani; mais il ajouta que dans l'hôtel logeait depuis fort longtemps un baron très répandu dans le monde, et qu'il serait possible qu'il connût M. Octave Servani; mais il était sorti, rentrait toujours fort tard, et il était vraisemblable qu'on ne pourrait le voir que le lendemain matin. Le garçon finit son discours en demandant ce qu'il fallait servir à Madame!

— Ce que vous voudrez, répondit Severine.

Quoiqu'elle eût grand besoin de repren-

dre des forces, elle ne fit que très peu d'honneur au repas soigné qu'on lui servit. Cependant, comme elle éprouvait une extrême attitude, et qu'elle se croyait certaine d'obtenir le lendemain des nouvelles d'Octave, elle s'endormit de très bonne heure, sans que le bruit inaccoutumé des voitures troublât son sommeil; mais comme elle avait l'habitude de se lever de grand matin, elle sortit du lit au point du jour. Les bougies finissaient dans les bobèches, le feu était éteint, et Severine regarda avec une sorte d'effroi le luxe qui l'environnait. Il était si peu en rapport avec la simplicité à laquelle elle était accoutumée, qu'il lui sembla qu'elle courait quelques périls sans pouvoir se les expliquer, et elle aurait donné beaucoup pour avoir au moins près d'elle sa vieille bonne, sa dévouée Nicolle. L'isolement dans un appartement dont chaque meuble vous est étranger, paraît cent fois plus pénible; on y a pour ainsi dire peur. Si on

éprouve cette sensation quand on a l'habitude du monde, quand on sait qu'on devient maître de tout avec de l'argent, que ne devait pas éprouver Severine, elle qui n'avait jamais quitté la campagne, et pour qui dans ce moment tout était si tristement nouveau! Elle s'approcha d'une des fenêtres qui donnaient sur la rue; il ne passait que de lourdes charrettes; toutes ces brillantes boutiques que le gaz illuminait la veille étaient fermées; le luxe et les heureux dormaient, de pauvres ouvriers couraient à leur corvée, leur pain de la journée sous le bras et le corps fatigué du travail de la veille. Severine n'osa sonner pour demander qu'on lui fît du feu; elle prit le parti de se remettre au lit, espérant se rendormir; mais la fatigue lui avait seule procuré du sommeil, et les réflexions du matin, ces réflexions presque toujours pénibles, parce qu'elles sont froides, vinrent l'assaillir. Elle osa se demander ce qu'elle venait chercher; elle osa se demander

dans quelles dispositions elle trouverait Octave et comment il allait l'accueillir. Elle ne concevait aucun doute sur la facilité avec laquelle elle devait arriver jusqu'à lui, et quand l'enfant qu'elle portait s'agita dans ses flancs, il lui sembla que c'était un droit de plus qui se déclarait en sa faveur, un lien qu'Octave ne pouvait jamais penser à rompre, surtout quand il saurait qu'elle venait à lui pour ne jamais le quitter. Rassurée par des réflexions qu'elle puisait dans son cœur faible et confiant, elle se leva et s'habilla avec quelque soin. Ses vêtements noirs, sa belle chevelure arrangée avec une simplicité charmante, ajoutaient beaucoup de distinction à sa personne; sa grossesse n'était point encore assez avancée pour ôter de la grâce à sa taille, et sa physionomie était à la fois si douce et si réservée que le garçon lui annonça avec une sorte d'empressement respectueux, que la personne dont il lui avait parlé la veille réclamait l'honneur de

lui présenter ses hommages, elle avait des renseignements à lui donner sur M. Octave Servani.

Quelqu'embarrassée que fût Severine, elle accueillit avec empressement l'annonce de cette visite.

Le baron Aristide de Saligny, ce fut sous ce nom qu'il se fit annoncer, était un homme d'une tournure et d'une mise tout-à-fait à la mode, et au premier regard, surtout pour une femme qui n'avait aucune expérience du monde, il pouvait paraître bien né et tout-à-fait distingué. Il flottait entre trente et quarante ans : cet âge chez les hommes est devenu tout aussi problématique que chez les femmes, et ils apportent certainement autant de prétentions à le cacher. Ses cheveux, d'un blond fade, encadraient assez mal une figure maigre, illuminée par des yeux d'un gris-pâle, mais d'une mobilité extraordinaire; des lèvres minces et décolorées s'ou-

vraient souvent par un sourire sardonique et moqueur, laissant apercevoir des dents extrêmement soignées, mais maladives et mal rangées. Mince, élancé, parfaitement habillé, parfaitement chaussé, et ganté d'une façon irréprochable, M. de Saligny était le type exact du dandy sur le retour, du dandy conservant d'immenses prétentions.

D'un seul regard, il s'aperçut que madame Delmar était extrêmement jolie; dès le premier mot, il fut convaincu que c'était une femme simple, naïve, et qui devait être dévorée par le chagrin et l'inquiétude.

— Vous n'avez point besoin d'excuses, Madame, dit M. de Saligny après avoir entendu madame Delmar, et je me trouve heureux de pouvoir vous donner les renseignements les plus positifs sur ce qui vous intéresse.

— Vous connaissez Octave! s'écria Severine avec expansion.

— Je connais Octave, répondit M. de Sali-

gny, qui comprit aussitôt qu'il s'agissait de quelque intérêt de cœur.

— Eh bien ! Monsieur, dites-moi où je puis lui écrire, où je puis le trouver.

— Quoique la saison soit déjà avancée, le général a emmené son fils dans une propriété aux environs de Paris, et je ne puis précisément vous dire l'époque de son retour.

Severine se sentit bien malheureuse et prête à fondre en larmes. Octave n'était point à Paris, elle ne savait plus quand elle pourrait le voir au moment où elle avait tant besoin d'appui. Quelle que fût l'illusion dont Severine était aveuglée sur le compte d'Octave, quelque chose lui disait qu'il y avait peu de fermeté dans son caractère et dans son amour ; enfin, il ne s'était point inquiété d'elle, peut-être ne l'aimait il plus.

A cette affreuse pensée, sa tête tomba découragée, ses larmes coulèrent, et elle dit d'une voix brisée :

— Il n'est point à Paris ! il en est bien loin, peut-être?

— Fort loin, répondit M. de Saligny avec beaucoup d'aplomb. Cependant, Madame, si vous voulez écrire à Octave, à mon ami, je me chargerai de lui faire tenir très sûrement votre lettre.

— De suite, n'est-ce pas, Monsieur?

— Vous pouvez y compter, Madame, et en attendant, je vous offre tous mes services.

Severine accepta avec reconnaissance; elle se sentait si abandonnée, si malheureuse, si seule dans ce Paris, où l'on est plus isolé qu'ailleurs! A Paris, chacun est si occupé, le temps marche si vite que l'on ne s'informe guère de ce qui ne rapporte ni plaisir ni profit. On n'y est pas plus méchant qu'ailleurs, mais on n'a pas le temps d'y être bon, et quand on n'est point un objet de scandale, capable de faire rire, ou le sujet d'un drame qui puisse prêter à faire des phrases dans un journal, on peut

souffrir à Paris dans la plus complète solitude et sans craindre d'être troublé par la pitié. La pitié prend du temps, et à Paris l'on pleure et l'on rit en courant.

— Vous connaissez donc beaucoup la famille Servani, reprit Severine avec beaucoup de timidité.

— Le général était l'ami de mon père, et je suis lié avec Octave depuis ma première jeunesse, Madame.

Madame Delmar jeta un regard sur M. de Saligny ; il lui parut alors plus jeune qu'elle ne l'avait cru d'abord. Cela devait être, puisqu'il était l'ami d'Octave, quoiqu'il lui parût beaucoup plus âgé ; mais c'est qu'Octave était si bien, c'est qu'il était si beau !

— Occupés tous les deux de travaux littéraires, ayant les mêmes goûts, les mêmes sociétés, reprit M. de Saligny, notre liaison est fort intime, et je puis dire que j'ai le plus grand empire sur l'esprit d'Octave. Quant à

son père, je le vois peu depuis son second mariage.

— Vous avez vu Octave depuis son retour du Dauphiné?

— Assurément, Madame.

— Il est revenu, je crois, avec son oncle et sa cousine.

— Il ne m'en a point parlé.

M. de Saligny mentait, mais il croyait ce mensonge nécessaire. Et il ajouta d'un ton profondément touché :

— Je l'ai trouvé changé, il m'a paru préoccupé, rêveur ; il a refusé toutes les parties de plaisirs qui lui plaisaient tant autrefois.

— C'est notre séparation qui le rend malheureux, pensa Severine.

Et elle supplia M. de Saligny de faire partir promptement la lettre qu'elle allait écrire.

Il s'inclina respectueusement en annonçant qu'il viendrait la chercher dans une heure; puis, en quittant Severine, il se rendit à Notre-

Dame de Lorette, pour assister à la bénédiction nuptiale qu'on donnait à Octave Servani et à sa cousine Arsène Servani.

Après le déjeuner que le général donnait aux personnes qui avaient servi de témoins au mariage de son fils, et à quelques amis intimes, les nouveaux époux devaient partir pour la vallée de Montmorency, où le général possédait une modoste habitation située sur les bords du lac d'Enghien. Cette petite maison qui, au dehors conserve toute la rusticité d'un chalet, est entourée d'un joli jardin anglais. Au pied d'un petit débarcadère se balance une nacelle, qui invite aux charmes d'une promenade sur l'eau. Certes ce doit être un délicieux endroit pour venir y cacher son bonheur, durant la belle saison ; mais il faut être bien esclave de la coutume que nous avons prise des Anglais, d'aller passer la lune de miel à la campagne, pour courir s'établir, au milieu de l'hiver, dans une maison froide et humide ! Il est à croire

qu'Arsène et Octave n'étaient pas plus contents l'un que l'autre de suivre cette coutume absurde ; car Arsène se mariait sans amour, et Octave avec une sorte de répugnance ; mais il fallait bien partir pour la campagne, puisqu'on l'avait annoncé sur les billets de faire-part. Aussi quand le déjeuner terminé, Octave entra seul avec M. de Saligny dans un petit salon, il se jeta sur un divan au coin du feu et il écouta, avec beaucoup d'indifférence, les excuses que sa femme lui fit faire pour le temps qu'elle serait forcée de donner à sa toilette de voyage.

— Tu parais soucieux le plus beau jour de la vie, dit M. de Saligny, avec l'expression goguenarde qui lui était habituelle et qui répandait parfois une étrange et mauvaise expression sur sa physionomie. Qu'as-tu, cher ami? Est-ce qu'avant de t'enchaîner pour jamais, tu n'aurais pas chassé tout souvenir de... de...

— De quoi ? Est-ce que tu t'imagines par

exemple que je vais faire de la sensiblerie parce que je suis marié! Parbleu! si je suis contrarié, c'est tout simplement parce que je me suis ennuyé toute la journée et que je suis forcé d'aller faire le tourtereau pendant un mois. Quant au passé, le diable m'emporte si j'y pense!

— Quoi! pas un regret à quelqu'amour secret, à quelque...

— Qu'est-ce qui te chausse? interrompit Octave en bâillant.

— Je ne sais pas; c'est mon valet de chambre qui s'occupe de tous ces détails.

— A propos, comment fais-tu pour avoir un valet de chambre et pour te promener comme cela sans rien faire, les mains dans tes poches? Ah! si j'avais eu le talent de me faire des ressources comme toi, je ne me serais pas marié.

— Je te dis, Octave, que tu regrettes quelqu'un! Pendant une absence de six mois, il est impossible que tu n'aies pas formé une liaison

un peu sérieuse ; il me semble même qu'un de nos amis communs m'a dit que tu lui avais confié quelques détails sur une jeune femme des environs de Grenoble, je crois.

— Ah ! oui, dit Octave en peignant sa barbe avec un petit peigne qu'il remit avec beaucoup de précaution dans la poche de son gilet. Eh bien ! la chose a fini comme finissent ordinairement ces sortes de choses : le mari a tout découvert ; mais comme c'est un homme tout à fait excentrique, il m'a fait jurer d'épouser sa femme quand il serait mort ; il a ajouté qu'il se ferait tuer le plus tôt possible pour que je puisse tenir ma promesse. Pour mettre fin à une scène qui était excessivement embarrassante pour moi, j'ai promis tout ce qu'il a voulu. Mais je n'ai pas la moindre envie qu'il se fasse tuer, le pauvre cher bonhomme ; aussi pour le rassurer et couper court à tout cela, j'ai persuadé à mon oncle et à ma cousine de venir à Paris, et je me suis marié ce matin.

— Était-elle riche, ta conquête de province? demanda M. de Saligny.

— Mais, oui, assez ; et je ne te cache pas que si elle fût devenue réellement veuve, car je ne prends pas pour argent comptant les promesses du mari, j'eusse préféré cent fois Severine à ma cousine. T'avais-je dit qu'elle se nommait Severine? D'abord elle est infiniment plus jolie, plus douce, plus aimable; puis c'est une femme dont j'aurais fait tout ce que j'aurais voulu; c'est une femme qui a toujours vécu dans la retraite, que jamais le monde n'aurait gâtée, j'en suis sûr; de ces bonnes créatures, enfin; faites tout exprès pour nous autres mauvais sujets.

— Tu la regrettes, demanda M. de Saligny en rêvant.

— Je la regrette, je la regrette... non! Tu sais d'ailleurs que je ne suis pas né avec une sensibilité très exagérée; le peu que j'en avais je l'ai dépensé avec les femmes de Paris.

— Elles ne se sont pas enrichies à tes dépens, dit M. de Saligny.

— Toujours moqueur! Cependant pourrais-tu m'apprendre pourquoi depuis le peu de moments que je suis marié je pense à Severine. Elle était si bonne, si confiante, si généreuse! je voudrais bien savoir ce qu'elle est devenue; le moyen, puisque je vais aller passer un mois, un grand mois à la campagne. Est-il réellement rien de plus ridicule et de plus maladroit que d'enfermer en tête-à-tête deux personnes qui ne s'aiment déjà pas beaucoup. Cependant, si je te disais que je suis resté avec bonheur au fond d'une campagne, presque seul avec une jeune femme qui n'avait ni usage, ni habitude du monde, point de coquetterie...

Et Octave se livra au plaisir de raconter toutes les preuves de passion que Severine lui avait données; il fit jouer à M. Delmar le rôle d'un sot. Mais M. de Saligny qui connaissait bien Octave et qui avait cent fois plus d'esprit

que lui, ne le crut pas et le méprisa davantage. Il comprit aussi tout le parti qu'il pouvait tirer de ce qu'il venait d'apprendre, et se rappelant que Severine était en grand deuil, il crut que le chef d'escadron avait tenu sa promesse et s'était fait tuer.

— Pourquoi n'épouserais-je pas cette jeune femme? se dit-il. Octave ne peut conserver les moindres droits sur elle; elle l'aime, il est vrai, mais je suis pour le moins aussi aimable que lui, qui n'est qu'un orgueilleux. Elle est ignorante de tous les plaisirs du monde, eh bien! je la distrairai, je parviendrai à lui inspirer de la confiance, à lui plaire. Quand elle saura la trahison et le mariage d'Octave, elle le haïra, elle le méprisera, et alors...

— A quoi penses-tu donc? s'écria Octave, tu as l'air de conspirer. Aurais-tu par hasard le projet de faire la cour à ma femme?

— En vérité, non!

— Quel superbe dédain ! Tu la trouves donc bien déplaisante ? dit Octave avec dépit.

— Non, assurément ; mais je respecte les femmes de mes amis.

— Bon apôtre ! Au surplus je te permets de t'adresser à la mienne, car en voilà une qui est attaquée d'un amour incommode et indomptable ; aussi je suis sûr de sa fidélité.

— Comme tu es heureux de savoir te faire aimer ainsi et d'être persuadé que tu le seras toujours !

— Sais-tu pourquoi, Saligny ? c'est que je n'ai jamais été sérieusement attaché à une femme, et que c'est le meilleur moyen qu'elles soient folles de vous.

— Il y a peut-être du vrai dans ce que tu dis là, Octave, dit M. de Saligny en souriant.

Cependant il sentait crier sous ses doigts la lettre que lui avait remise Severine, cette lettre où la pauvre femme disait toutes ses douleurs, toutes ses impatiences.

Après avoir vu l'heureux couple monter en voiture, M. de Saligny rentra chez lui ; il avait besoin de revenir sur bien des circonstances de sa vie. Imaginons-nous qu'il rêve tout haut, et suivons-le dans le retour qu'il fait sur son passé.

— J'ai quarante et un ans, se disait-il, j'ai beau essayer de le cacher aux autres, je n'y réussis pas plus que je n'y réussis pour moi-même. Ma fortune...

Aristide de Saligny s'arrêta et reprit bien bas :

— Ma fortune, je ne la dois qu'à une industrie fatigante et dangereuse : je me suis rendu habile à tous les jeux, je gagne sans cesse ; mais je puis perdre la confiance qui m'a fait admettre dans les salons ; on peut découvrir que je n'ai pas le droit de porter le nom de Saligny ; on peut découvrir que je m'appelle Renard ; que quand j'étais jeune et tisserand de mon métier, on prétendait que j'étais fait pour

mon nom. Venu à Paris à la suite d'un homme riche, qui m'avait pris pour valet de chambre, un soir je lui enlevai ses habits, ses bijoux, son or, et je fus briller à Bordeaux sous le nom d'Aristide de Saligny. Saligny, c'est le nom de mon village, de mon village où j'ai laissé ma vieille mère qui meurt de faim. Elle me croit mort sans doute... eh bien! tant mieux! Si elle savait de combien de bassesses je me suis rendu coupable depuis vingt-trois ans... combien j'ai été vil, misérable, indigne...

Et M. de Saligny laissa retomber sa tête sur le dossier de son fauteuil, et un instant il se sentit comme des remords. La journée était sombre et triste; il était seul, et sa bourse était bien près d'être vide... Depuis quelques semaines il croyait s'apercevoir qu'on lui battait froid dans les salons où il se présentait; son bonheur continuel commençait à étonner. Cependant il n'était pas dans le caractère de cet homme de se laisser dominer longtemps

par une pensée pénible ; il releva la tête, regarda autour de lui... un feu brillant éclairait l'élégant appartement qu'il occupait, et une espérance consolante lui arriva sous les traits de Severine, il se dit que, s'il agissait avec adresse, il pouvait l'épouser. Et après avoir formé ce projet, il se dit encore :

—Je crois vraiment que je serais heureux avec cette jeune femme ; je me retirerais à la campagne, je vivrais là tranquille et paisiblement; j'ai essayé de tout excepté d'une vie honorable : qui me dit que je n'y trouverais pas des jouissances cent fois plus vives que celles que j'ai éprouvées jusqu'ici. Et un instant M. de Saligny, dont l'imagination était riche et mobile, vit passer devant lui, des champs, des jardins qui lui appartenaient ; il fut plus loin, il se vit père de famille et maire de son village.

Ce fut dans ces agréables illusions qu'il passa la soirée au coin de son feu, et peut-être cette soirée fut-elle une des plus agréa-

bles de sa vie. Quel bonheur réel peut en effet remplacer celui que nous procure notre imagination !

Il se leva le lendemain dans les meilleures dispositions du monde, et après avoir encore plus soigné sa toilette que de coutume, il se présenta chez madame Delmar.

Elle ne put se contraindre, elle ne put retenir ses larmes quand il lui annonça qu'il lui rapportait sa lettre parce qu'il venait d'apprendre qu'Octave Servani était parti pour le Piémont.

— Il est parti seul, il n'est donc pas marié, s'écria-t-elle involontairement.

— Seul ; et il n'est pas marié ! répéta M. de Saligny, avec un imperturbable sang-froid. J'ajouterai qu'il fait ce voyage par ordre de son père et qu'il doit être de retour dans un mois.

M. de Saligny ne voulait pas désoler entièrement la pauvre femme ; il voulait qu'elle conservât assez d'espérance pour consentir à se distraire ; il se disait qu'il n'y avait pas de

femme qui sût résister à une séduction adroite, et que Severine, plus qu'une autre, parce qu'elle était simple, crédule et bonne, devait se laisser prendre à la flatterie et à un semblant de passion indomptable, il fallait donc qu'elle ne fût pas trop malheureuse et qu'elle n'apprît que son amant était entièrement perdu pour elle, que quand elle commencerait à être touchée des soins d'un autre. Aussi, loin de se prêter à la tristesse de madame Delmar, M. de Saligny se montra extrêmement aimable ; il fit l'éloge d'Octave, parla beaucoup de son ami, mais aussi beaucoup de lui-même. Toujours ils se trouvaient unis dans de bonnes actions, ou dans des œuvres d'esprit, ou dans quelques succès. En l'écoutant, les heures paraissaient moins longues à Severine. Cependant il ne pût obtenir qu'elle sortît une seule fois avec lui, elle voulait attendre Octave pour connaître Paris. Néanmoins elle éprouvait une véritable joie quand M. de Saligny arrivait chez elle, mais

elle était bien loin de soupçonner que dans l'hôtel elle passait pour sa maîtresse, elle était aussi bien loin de supposer que, quand il la quittait le soir après avoir débité les phrases les plus morales et les plus sensibles, M. de Saligny allait jouer et passer la nuit dans des orgies; elle en était si loin, qu'elle le regardait comme le meilleur, comme le plus noble des hommes. Cependant une sorte de pudeur l'empêchait de lui confier entièrement ses relations avec Octave.

« Quand il sera ici, se disait-elle, il dira tout à son ami; mais moi, il me semble qu'en ne lui avouant pas toute ma faiblesse, je garde plus de droits à son respect. » Et elle évitait de répondre à des questions faites d'ailleurs avec tant de mesure qu'il était impossible de s'en offenser.

Les jours, les semaines se passaient donc pour Severine, si ce n'est avec bonheur, du moins sans angoisses et sans trop d'inquiétudes; et pour M. de Saligny, dans un espoir qui ne fai-

sait que s'accroître. N'était-il pas attendu chaque jour avec plus d'impatience par celle qu'il nommait déjà sa jolie veuve; ne paraissait-elle pas l'écouter chaque fois avec plus de plaisir, et au moment où le soir il se retirait, n'était-elle pas la première à dire : A demain.

— J'en suis bien certain, quand je lui apprendrai qu'Octave est infidèle, pensait avec confiance M. de Saligny, elle ressentira plus de dépit que de chagrin; mon rôle à moi est de me montrer aimable, et loin de rechercher ses confidences, je dois les éviter; je ne veux rien savoir, sinon qu'elle est charmante.

Les choses étaient en cet état quand Severine dit un soir à M. de Saligny :

— Il y a plus d'un mois, Monsieur, que vous m'avez annoncé le départ de M. de Servani.

— Vous avez de la mémoire, Madame.

— Oui, répondit Severine en soupirant.

M. de Saligny pensa que le moment était en-

fin venu de risquer un demi aveu, et il dit avec une expression mélancolique :

— Quand Servani sera de retour, vous lui accorderez toute votre amitié, tous vos moments, et je ne serai plus rien pour vous.

— Ah! s'écria Severine avec une noble confiance, je me reproche de m'être montrée dissimulée envers vous après surtout les preuves d'intérêt que vous m'avez données. Je veux tout vous dire, Monsieur...

Elle lui raconta ses fautes, la découverte que son mari avait faite, sa générosité, tout ce qu'il lui avait dit au moment de la quitter ; elle parla de la mort de son père, du départ d'Octave et de la résolution qu'elle avait prise de venir le trouver pour ne s'en séparer jamais.

— Je sais que je suis bien coupable, ajouta-t-elle; je sais que j'ai manqué à tous mes devoirs, mais il me semble que je serais plus indigne de pitié si le sentiment que j'éprouve n'était pas plus fort que ma raison, que ma

volonté, et si je ne sentais que cet amour fera le destin de ma vie.

La confidence que M. de Saligny venait d'entendre, lui causa beaucoup d'humeur. Depuis qu'Octave était marié et qu'il connaissait madame Delmar, il s'était accoutumé très facilement non pas à l'aimer, il en était incapable, mais à la considérer comme une proie facile. La pauvre Severine était justement tombée en sa puissance dans un moment où il commençait à se trouver fort embarrassé; dans un de ces moments où se trouvent souvent les hommes qui vivent de leur adresse, qu'ils appuient presque toujours ou sur la faiblesse des femmes, ou sur la vanité des sots. En un mot, M. de Saligny gardait très difficilement depuis quelques mois une apparence de bien-être qu'il ne pouvait conserver longtemps, s'il ne trouvait une nouvelle dupe. Il logeait en hôtel garni sous prétexte qu'il se rendait souvent dans ses terres ; ses absences cachaient l'état de pénurie

où il tombait quelquefois malgré son adresse. Cependant, comme il conservait avec les inférieurs des manières libérales et gracieuses, il était prôné par tous ceux qui l'entouraient.

Aristide était au moment de faire un des voyages forcés dont nous venons de parler, quand la confiante Severine s'adressa à lui. Au moment où il vit détruire par cette confidence les projets qu'il caressait depuis plus d'un mois, il éprouva un mouvement de rage qu'il sût cependant cacher. Convaincu que rien ne détruirait son amour pour Octave, M. de Saligny se dit que dès que Severine ne pouvait être sa femme et qu'elle ne sentait aucun penchant à devenir sa maîtresse, il fallait qu'elle fût sa dupe.

Et dès le lendemain, changeant de système, au lieu d'éviter de parler d'Octave, il chercha à ranimer ou plutôt à entretenir les illusions et les espérances de Severine; il lui avoua enfin qu'il était parfaitement instruit de tout ce qui la concernait, qu'Octave lui avait écrit vingt

lettres où il lui parlait de son profond amour pour elle. Tirant adroitement parti des imprudentes confidences de Severine, il sut parfaitement avoir l'air d'être déjà instruit de ce qu'elle seule lui avait appris ; astucieux et flatteur, il sut facilement se rendre maître d'une personne véridique et droite; la finesse n'est pas toujours une preuve d'esprit, ni la naïveté une preuve de manque d'intelligence. La nature avait doué Severine de beaucoup de grâce et d'une âme trop tendre ; mais où aurait-elle appris les ruses du monde elle qui n'y avait jamais été. Où aurait-elle appris qu'il y a des existences problématiques qui ne comptent que sur le mal qu'elles peuvent faire aux autres. Son père était d'une nature brutale, égoïste et fantasque, mais son père était un honnête homme; son mari était l'honneur même; elle avait fait d'Octave un Dieu, une idole, où aurait-elle donc deviné qu'il existât des êtres vils et méchants? Elle devait par conséquent deve-

nir sans peine la victime d'un homme comme M. de Saligny, aussi elle lui confia ses projets; lui apprit qu'elle avait apporté de chez elle une somme considérable. Elle ajouta que, si Octave y consentait, ils se retireraient en Suisse; qu'elle pourrait y toucher ses revenus et y vivre heureuse, mais non sans remords. Car, ajouta Severine, jamais, jamais, je ne pourrai les étouffer. La volonté de mon père m'a liée à un homme d'honneur, je l'ai trahi, j'ai trompé sa confiance et je ne l'ai jamais rendu heureux. Cependant n'est-ce pas la bonté de Dieu qui a envoyé Octave dans ma solitude. Abandonnée par mon mari, ne dois-je pas un père à mon enfant, et mon excuse n'est-elle pas dans l'amour que j'éprouve et que vous dites qu'Octave ressent toujours pour moi.

Loin de lui montrer l'abîme dans lequel elle s'enfonçait, loin de lui représenter qu'il est toujours temps de s'arrêter dans la voie de l'erreur, loin, enfin, de lui dire combien Oc-

tave était peu digne d'elle, M. de Saligny assura Severine qu'Octave l'aimait avec idolâtrie; il ajouta ces phrases fausses et insidieuses dont se servent les hommes qui veulent monter la tête aux femmes. Il lui dit que le mariage n'était qu'un contrat absurde et injuste qui donnait le droit au plus fort de devenir le tyran du plus faible, et où la femme s'engage follement à être victime toute sa vie, si elle se laisse dominer par d'absurdes préjugés.

Ces conversations, sans cesse renouvelées, minaient dans le cœur de Severine, tout ce que son fatal amour pour Octave lui avait laissé de reconnaissance et de souvenir pour son mari. Elle en arriva à se dire : Ah! ce n'était donc pas pour me séduire qu'Octave me tenait le même langage, c'est parce que c'est la vérité; c'est parce qu'un père n'a pas le droit de condamner sa fille à un éternel malheur; c'est parce que le cœur est un bien dont on ne peut, dont on ne doit disposer que soi-même; si

j'ai trahi l'honnête homme à qui l'on m'a liée, c'est que j'ai rencontré plus tard celui de qui l'âme devait seule s'unir à la mienne.

Pauvre Severine! combien de femmes s'égarent comme elle, en écoutant et en se faisant ces faux raisonnements, et combien en est-il qui s'avilissent chaque jour davantage en cherchant ce dangereux bonheur qu'elles ne trouvent jamais sans le payer chèrement! Chaque jour Severine demandait à M. de Saligny si Octave arrivait; enfin il lui annonça qu'il était en route, puis il fixa le jour de son arrivée. Ce jour-là devait être certainement le moment de sa réunion avec Severine.

Elle remercia M. de Saligny avec effusion, comme elle eût remercié un frère.

Le matin du jour où elle attendait Octave, Severine se leva de bonne heure. Pour la première fois elle s'occupa de sa figure, du changement qu'Octave y trouverait peut-être; elle se regarda longtemps, elle soigna davantage sa

simple coiffure; puis elle attendit, elle attendit, comme on attend ce qu'on aime; elle calcula toutes les heures où Octave pouvait arriver, et s'imagina que ce ne devait être que le soir. Elle le pensa d'autant plus que M. de Saligny ne s'était point présenté le matin chez elle; elle essaya de lire les livres qu'il lui avait apportés. Elle retrouva dans ces pages la peinture de ce qu'elle éprouvait, et elle s'applaudit de savoir si bien les comprendre. Son cœur palpitait violemment; son sang refluait vers son cœur, et de son cœur à sa tête; son pouls battait avec force; puis elle arrangeait le feu pour qu'Octave le trouvât vif et brillant à son arrivée; puis, se rappelant l'hospitalité provinciale, elle était prête à commander un repas afin qu'il n'eût rien à désirer. Elle ouvrait et refermait la porte de son appartement, et s'approchait sans cesse de la fenêtre. Le roulement de chaque voiture semblait passer sur sa poitrine.

Ce fut dans cette agitation fébrile et douloureuse qu'elle vit venir la fin du jour, puis la fin de la soirée. Ne pouvant se décider à passer la nuit dans cette terrible incertitude, elle sonna : on répondit à sa demande que M. de Saligny, sorti de bonne heure, n'était pas encore rentré ; que, contre son ordinaire, il n'était pas venu s'habiller.

— Mon Dieu ! s'écria Severine quand elle fut seule, mon Dieu ! il est survenu quelque malheur à mon Octave, je n'en puis douter ! Si son retour eût été seulement différé, M. de Saligny me l'eût fait dire ; mais il n'a osé venir me porter un coup plus funeste.

La porte s'ouvrit précipitamment, M. de Saligny entra. Ses vêtements, toujours parfaitement soignés, étaient en désordre ; il parut à Severine ému, pâle, tremblant.

— Octave ! s'écria-t-elle, Octave que lui est-il arrivé ?

— Il vous aime, il vous adore, il se porte bien, mais il est en prison.

Ce mot prison, qui fait toujours ressentir une si vive émotion aux femmes, que ne dût-il pas faire éprouver à Severine, à Severine si ignorante de tous les usages du monde, qu'elle crut que c'était une punition qui provenait de la découverte d'un crime, et que rien ne pourrait sauver Octave. Elle s'appuya sur l'épaule de M. de Saligny et s'évanouit à demi; il la pressa sur son cœur avec

une tendresse, une affection toute fraternelle, et s'écria :

— Voilà ce que j'ai craint, et si j'avais pu vous cacher ce malheur je l'aurais fait; mais c'est vainement que j'ai frappé à toutes les portes, que j'ai épuisé tous les moyens, il a fallu vous avouer la triste vérité.

— Quoi! s'écria Severine, il n'y a donc aucun moyen de le sauver; il est donc perdu, à jamais perdu?

— L'argent seul peut le tirer de là, s'écria M. de Saligny désespéré; j'en ai cherché, car il faut plusieurs jours pour en faire venir de chez mes fermiers; et pendant ce temps mon malheureux ami peut mourir de désespoir.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Severine, qui peut donc le retenir pour de l'argent? et son père, ne doit-il pas...

— Son père a le cœur dur comme un rocher; c'est en refusant tout à son fils, qui a un caractère noble et généreux, qu'il l'a poussé

à cette extrémité. Octave a contracté des dettes pour des amis et non pour lui-même. Quand il est revenu de Grenoble, on lui a proposé de tout payer s'il voulait épouser sa cousine, mais il a refusé, vous savez pour qui?

— Ah! s'écria Severine, c'est moi qui suis cause de son malheur, et je ne sais... mais je veux le voir, le voir à l'instant même.

— Non, non, répondit M. de Saligny, Octave est trop fier pour consentir à vous inspirer de la pitié; il m'a fait jurer de vous cacher le malheur qui lui arrive, et m'a recommandé de vous dire qu'il était resté malade en route, mort s'il le fallait; mais surtout, a-t-il ajouté, qu'elle ne doute jamais de mon amour. Veille sur elle: mon ami, je te la confie comme ce que j'ai de plus cher au monde.

— Grand Dieu! grand Dieu! répéta Severine, que faut-il faire? conseillez-moi.

— Je ne sais moi-même que vous dire, répondit M. de Saligny avec découragement.

Dans huit jours je pourrai recevoir de l'argent, et nous verrons, alors, si le malheureux Octave n'a pas succombé.

— Mais il faut donc beaucoup d'argent! s'écria la confiante et malheureuse femme qui comprenait enfin.

— Hélas! oui, il est arrêté pour une somme considérable que je ne pourrai me procurer qu'en grèvant mes revenus. Mais l'amitié doit-elle s'arrêter à de pareilles considérations...

— Combien? combien? répéta Severine en joignant les mains.

— Trente mille francs environ! dit M. de Saligny avec une décourageante insouciance, comme quand on croit dire une chose inutile.

Severine se précipita dans la chambre où elle couchait, et ne tarda pas à en ressortir en tenant un portefeuille et une grande bourse d'un tissu grossier et solide. C'était celle de son père; celle, où durant vingt ans, il avait placé ce qu'il appelait ses petites économies.

Les grandes avaient été déposées chez un banquier de Grenoble, Severine les en avait retirées et les tenait dans le portefeuille. Elle jeta le portefeuille et la bourse sur la table contre laquelle était appuyé M. de Saligny.

— Ah! prenez, prenez, s'écria Severine, il y a là plus qu'il ne faut, je crois; mais prenez tout, remettez-le à Octave, qu'il finisse toutes ses affaires, puis, s'il y consent, nous partirons de suite.

— Non, non, reprit M. de Saligny en repoussant la bourse et le portefeuille; vous ne connaissez pas mon ami, il ne voudrait pas accepter de vous un pareil service, sa fierté se révolterait; et, dois-je vous l'avouer, peut-être refuserait-il de vous revoir, s'il apprenait que vous connaissez sa situation. Je vais encore essayer quelques démarches, tâcher de toucher son père; je lui dirai que son noble fils peut succomber, s'il reste vingt-quatre heures en prison; que cette imagination si

vive, si brillante, peut se trouver frappée à mort, et que...

— Ah! ne lui dites pas que cette somme est à moi, s'écria Severine, je ne lui en parlerai jamais; il peut penser qu'elle vient de vous, vous l'aimez tant qu'il le croira sans peine. Faites celà, Monsieur, je vous en conjure, ajouta-t-elle en lui pressant les mains avec ardeur.

— Je vous obéirai, dit enfin le misérable après s'être fait encore longtemps prier, je vous obéirai; mais songez qu'il faut qu'il ignore toujours la nouvelle preuve de tendresse que vous lui donnez.

Et M. de Saligny reçut des mains de Severine, le portefeuille contenant trente-huit mille francs et la bourse dans laquelle il y avait deux cents pièces d'or.

— Courez près de lui, s'écria-t-elle, tandis que ses yeux brillaient de joie en voyant que M. de Saligny consentai

à prendre son argent, je vais donc le revoir.

— Impossible pour ce soir, répondit-il, les portes de la prison sont fermées; mais demain, au point du jour, je serai près de lui. Je ne lui apprendrai point que c'est à vous qu'il doit sa liberté, mais je lui rappellerai que vous êtes la plus noble, la plus généreuse des femmes; je lui dirai qu'il est temps qu'il vienne reprendre ses droits; je lui dirai que je vous aimais déjà; et tenez, je vous l'avoue, j'ai besoin que vous me répétiez encore que vous l'aimez, que vous ne pouvez aimer que lui.

— Je l'aime et je n'aimerai jamais que lui, répondit Severine. Sans la certitude de lui être toujours chère, de passer ma vie avec lui, je désirerais la mort.

M. de Saligny se disposa à la quitter. Peut-être, si Severine se fût exprimée avec moins de véhémence et de passion, peut-être, s'il eût conservé quelque espoir de lui plaire, eût-il hésité à consommer la ruine de cette femme si

abandonnée ; mais il ne résista pas au désir de se rendre maître d'une somme considérable qui allait le sortir d'embarras. Il éprouvait aussi un violent dépit de n'avoir pu ébranler la tendresse que Severine conservait à un homme qu'il regardait comme lui étant bien inférieur ; aussi, avant de la quitter, il lui dit avec une lâche ironie :

— Tâchez de reposer en paix, Madame ; moi, je songerai à vous comme à un modèle de constance et d'amour, et ne vous étonnez point si demain vous ne voyez pas Octave de bonne heure, il y a une foule de formalités à remplir qui le retiendront. Pour moi, Madame, je ferai peut-être mieux de vous faire dès ce soir mes adieux. Quand celui que vous aimez sera libre, qu'il pourra vous consacrer tous ses moments, qu'il pourra vous parler lui-même de son amour, je me garderais bien d'être indiscret en troublant.....

— Vous êtes injuste, Monsieur, interrompit

Severine en lui tendant la main ; jamais je n'oublierai combien vous vous êtes montré attentif et bon pour moi. Vous resterez notre ami, j'y compte, et Octave vous témoignera d'autant plus d'attachement que vous seul avez soutenu mon courage.

Certes, si M. de Saligny eût été susceptible de quelques bons sentiments, tant de confiance et d'abandon eussent éveillé ses remords ; il est même à croire que ce fut parce qu'il se sentit rougir qu'il se hâta de quitter Severine.

Elle ne dormit pas plus cette nuit qu'elle n'avait dormi l'autre ; elle ne pensa qu'à Octave, et pas un seul instant au sacrifice qu'elle venait de faire. Comme la veille, elle se leva remplie d'espoir, et, comme la veille, la journée s'écoula dans l'attente, puis de même la nuit et la journée qui suivirent. Mais quand le soir de ce second jour fut venu, quand, après avoir inutilement sonné plusieurs fois, Severine ne vit point, comme de coutume, qu'on répondît

avec empressement à son appel, elle descendit le large escalier qu'elle n'avait franchi que deux ou trois fois. Elle demanda pourquoi on ne la servait pas. On lui répondit qu'on allait monter chez elle. Puis une grande heure se passa encore. Severine sonna de nouveau et plus vivement : de cette fois on lui apporta une longue note de la dépense qu'elle avait faite depuis plus de deux mois à l'hôtel.

Severine ne s'arrêta point aux détails, elle courut au total, et vit que ce compte était arrêté et acquitté de la veille.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria Severine; qui a payé ce compte, et qui l'a demandé?

— M. de Saligny, répondit assez insolemment le garçon; et, comme vous voyez, la journée d'hier est comprise. Mais comme M. de Saligny a déclaré en même temps qu'il ne se chargeait plus de votre dépense, on ne vous a

rien servi, jusqu'à ce que vous sachiez les prix; et si...

— M. de Saligny!... où est-il... que prétendez-vous faire entendre?... Je veux lui parler, lui parler à l'instant même.

— Je crois bien que c'est ce qu'il aura voulu éviter, dit le garçon en ricanant, car il a fait bien rapidement ses préparatifs.

— Mais je ne vous comprends pas, vous dis-je, et je veux lui parler. Je sais qu'hier il a dû passer toute la journée dehors, mais il va revenir; il est impossible qu'il ne revienne pas.

— Je pense bien qu'il vous l'a promis, dit le garçon toujours en ricanant; mais je ne vous conseille pas de trop y compter. Il a payé à l'hôtel ce qu'il devait depuis trois mois; il n'a pas chicané sur votre note qu'il avait aussi demandée. Pendant ce temps, son domestique emballait ses effets, comme si le feu était à l'hôtel, puis M. de Saligny s'est en allé en annonçant qu'il partait pour la campagne.

Severine fit signe au garçon de sortir, et resta dans un coin de ce grand appartement, faiblement éclairé par les dernières lueurs d'une bougie qui mourait dans sa bobêche de cristal. Elle n'avait rien pris depuis la veille, et elle n'était pas seule à souffrir de la faim; son enfant, s'agitant dans ses entrailles, lui causait des angoisses physiques et morales qu'il est impossible de rendre. Sa main crispée s'attachait au bras du fauteuil sur lequel elle restait immobile : des tressaillements nerveux attestaient ce qu'elle souffrait; et elle ne prononçait pas une parole, ne proférait pas une plainte. Mais peu à peu la vérité entrait dans son esprit; peu à peu elle comprenait qu'elle était la dupe et la victime d'un homme méprisable qui s'était joué d'elle, qui, par hasard sans doute, avait appris quelques détails sur Octave, et qui ne le connaissait pas, qui ne pouvait le connaître; car il lui paraissait impossible que M. de Servani eût le

moindre rapport avec un être aussi vil, avec un homme qui l'avait volée quand elle s'était confiée à lui ; qui non-seulement la dépouillait et la laissait sans ressources, mais qui lui laissait encore l'infamie au front en paraissant l'abandonner comme une femme méprisable dont il aurait payé l'amour.

Tout cela était horrible ; et elle était seule, sans une amie, sans une protection, ni même une relation, dans une ville insoucieuse et magnifique, dans une ville où la misère passe inaperçue, où règne l'indifférence, la pire des sensations qu'on puisse faire éprouver à son semblable.

La bougie s'éteignit : six heures sonnèrent à la riche pendule qui décorait la cheminée du salon. Severine se laissa glisser à genoux sur le tapis ; elle pria de cœur. Dieu l'entendit, car il lui revint un peu de courage ; elle se ressouvint qu'il devait lui rester quelques pièces dans sa bourse de voyage ; elle mit son cha-

peau et son manteau ; elle pensa qu'en sortant elle pourrait se procurer quelques aliments à peu de frais et même un logement moins dispendieux. Elle comprenait alors le prix de l'argent, elle comprenait la nécessité de ménager le peu qui lui restait. Enfin elle reprenait un peu d'espoir en pensant à Octave, parce qu'elle croyait en lui et qu'il n'était pas cause de la douleur qu'elle ressentait. Son image restait toujours pure dans sa pensée : c'était encore espérer le bonheur.

Severine ouvrit sa porte, descendit doucement l'escalier, remit la clef au concierge, en disant qu'elle allait rentrer.

Depuis qu'elle était à Paris, elle n'était sortie que pour quelques emplettes indispensables ; et comme elle avait trouvé tout ce qu'elle avait voulu dans son voisinage, elle ne connaissait nullement Paris. Arrivée sur le boulevard, elle fut éblouie, intimidée ; les voitures se croisaient en tous sens, et quoique le temps fût

très mauvais, la foule était partout : chacun paraissait pressé d'arriver ; car à sept heures, on dirait dans Paris que tout le monde pense aux plaisirs.

Severine, sans savoir comment, se trouva en face le passage de l'Opéra ; elle pensa qu'elle y trouverait un endroit où elle pourrait prendre quelques aliments. En effet, elle se plaça dans un coin du café Douix, sans éveiller l'attention ; elle prit un léger repas, et personne ne chercha à savoir si elle était jeune ou jolie. En payant, elle compta l'argent qui lui restait. Sa bourse contenait deux pièces de vingt francs, trois pièces de cinq et quelque monnaie.

Pauvre Severine ! c'était la première fois qu'elle se trouvait dans la nécessité de compter ; mais le malheur est un maître habile. Si ses leçons sont dures, elles sont rarement données en vain. Elle se décida à chercher le soir même un petit appartement où elle

pût s'installer le lendemain. Sitôt qu'elle y serait établie, elle était décidée à faire elle-même des démarches pour rejoindre Octave. Elle se disait qu'il était impossible qu'il l'eût oubliée, qu'il n'eût pas gardé le souvenir de la mère de son enfant.

Un peu ranimée par le repas qu'elle venait de prendre, Severine rentra dans le passage de l'Opéra; tout le monde s'y précipitait pour se garantir de la pluie qui tombait alors par torrents. La foule devenait compacte, et la pauvre isolée se sentait bien effrayée. Afin d'échapper à l'attention qu'elle croyait tournée vers elle, elle s'arrêtait de temps en temps pour regarder à travers le vitrage des boutiques. L'odeur des cigares que presque tous les hommes tenaient entre leurs lèvres lui soulevait le cœur; elle lui rappela tout-à-coup un souvenir sur lequel elle craignait de s'appesantir, celui de son mari, d'Henry Delmar; elle se rappela alors que s'apercevant de sa

répugnance pour la fumée de tabac, Henry avait renoncé à fumer; et, par une bizarrerie inexplicable, mille détails d'intérieur, oubliés jusque-là, vinrent peu à peu se présenter à l'esprit de Severine. Oui, au milieu de cette foule où elle ne connaissait ni un ami, ni un protecteur, passèrent devant elle mille souvenirs de sa vie conjugale, de sa vie calme et paisible. Frissonnante de froid, abandonnée et souffrante, elle se rappelait les soins et les attentions d'Henry, attentions si souvent dédaignées, si souvent repoussées avec indifférence et fatigue. Et puis, parmi ces figures inconnues qui se tournaient vers elle avec une impertinente curiosité, il lui semblait retrouver quelques rapports avec son mari; car elle avait un mari... un protecteur, dont le nom, la position étaient honorables; il portait une croix d'honneur sur la poitrine, il avait droit au respect; il avait versé son sang pour son pays. Qu'avait-elle fait du nom qu'il

lui avait donné? qu'avait-elle fait de l'honneur que chaque homme remet en dépôt à sa compagne? Elle était errante dans une ville où elle n'avait pas de protection à espérer ni à attendre; elle était venue chercher celui qui lui avait fait manquer à tous ses devoirs; elle était venue le chercher sans qu'il le désirât peut-être. Si même il la savait à Paris, qui sait s'il ne la fuirait pas. Par suite de sa présomptueuse et criminelle folie, elle était devenue la dupe d'un escroc; elle avait jeté au vice une somme avec laquelle elle eût pu faire bien des heureux. Tous les bons sentiments qu'elle avait eus autrefois, elle les avait oubliés, et l'amour coupable qui remplissait son cœur, avait terni toutes les vertus dont elle avait le germe. Elle pensait tout cela en suivant cette foule qui la poussait et la repoussait; ses joues étaient brûlantes et ses pieds glacés; elle ne savait presque plus ce qu'elle faisait. Le souvenir du passé s'unissait aux douleurs du présent; elle avait peur de

cette foule qui passait près d'elle ; et elle avait plus peur encore de quitter l'endroit où elle se trouvait, car elle ne savait où aller. Elle s'approchait de l'entrée du passage : la pluie tombait toujours en larges nappes qui rebondissaient sur l'asphalte du boulevard. C'était une de ces soirées froides et humides, où la première pensée est de désirer un appartement bien fermé et un feu pétillant ; mais Severine n'avait ni toit, ni foyer allumé qui l'attendît. Elle rentra encore une fois dans le passage. Tout-à-coup elle se sentit atteinte d'une sorte de défaillance : c'est que, sans s'en apercevoir, elle s'était arrêtée auprès d'une boutique remplie de fleurs. Le seuil était encombré par de grands arbustes. Deux personnes parlaient à la marchande, qui tenait à la main un magnifique bouquet.

De ces deux personnes, l'une était le misérable qui avait volé la malheureuse Severine, l'autre Octave Servani.

D'abord Severine ne les reconnut ni l'un ni l'autre; elle fixa longtemps sur eux ses yeux brûlants, puis elle les vit sortir et les suivit de si près que, plus d'une fois, elle toucha le bras d'Octave et put entendre ce qu'il disait : il tenait à la main le superbe bouquet qu'il avait pris des mains de la marchande.

— Tu as l'air du beau Léandre, dit la voix moqueuse de M. de Saligny, est-ce que tu comptes jouer longtemps ce rôle pastoral?

— Le diable m'emporte si cette farce ira plus loin que le paiement de mes dettes, reprit Octave avec humeur, et je ne me serais pas chargé de cette botte d'herbes, si l'on ne venait me prendre ici pour aller aux Italiens. Veux-tu venir avec nous? tu me rendras service en rompant l'ennui du tête-à-tête.

— Je me sacrifie donc, reprit M. de Saligny, j'irai plus tard à cette soirée dont je t'ai parlé. Est-ce que tu ne pourrais pas t'échapper pour y venir avec moi? tu t'amuserais, j'en suis certain.

— Je n'en doute pas, mais c'est une chose à laquelle il faut que je renonce, jusqu'à ce que j'aie secoué le joug de cette mauvaise plaisanterie qu'on nomme le mariage.

— Bah! tu t'y soumettras.

— Jamais! s'écria Octave, jamais.

La pauvre Severine crut comprendre qu'il assurait qu'il ne se marierait jamais, et si M. de Saligny n'eût pas été là, elle eût pris le bras d'Octave avec confiance en lui disant : me voilà,

Mais du moins elle était bien décidée à le suivre, à tâcher de lui parler; elle était certaine qu'il ignorait l'indigne action de celui qu'il traitait en ami.

— Huit heures moins dix minutes, dit Octave en regardant le cadran placé au bout de la galerie. Allons, on doit m'attendre.

En effet, quand il fut arrivé auprès de la sortie, un valet s'avança respectueusement, Octave et M. de Saligny traversèrent le boule-

vard, abrités par le parapluie que le valet tenait sur leur tête. Severine les suivit, elle les vit monter dans un équipage élégant; où elle aperçut une femme.

— Ah! sans doute, pensa-t-elle, c'est sa cousine, celle qu'on veut qu'il épouse; mais il m'aime, j'en suis sûre, il n'y consentira jamais. Elle s'avança sur la chaussée.

Et pendant que la pauvre insensée se berçait de cette illusion, si un passant ne l'eût saisie d'un bras vigoureux et posée sur le boulevard, la voiture qui emmenait Octave lui aurait passé sur le corps.

Severine remercia à peine celui qui l'avait préservée d'un éminent danger. Elle n'avait pas perdu de vue la voiture qui emmenait Octave; elle la vit s'arrêter devant le péristyle du Théâtre-Italien ; elle vit Octave donnant le bras à une femme dont la tête était parée de fleurs, et près de laquelle se tenait M. de Saligny.

Severine pénétra sous le péristyle.

— Vous n'avez ni loge, ni billet, demanda le contrôleur.

— Où, comment, combien? car il faut absolument que j'entre; j'ai à parler à quelqu'un, il s'agit de la....

Severine était si pâle, son trouble paraissait si véritable, sa voix tremblait tellement, que le contrôleur lui dit :

— C'est un médecin que vous voulez, n'est-ce pas? M. Pasquier, M. Orfila?

— Oui, oui, répondit Severine, sans comprendre.

— Eh bien! demandez aux ouvreuses du balcon à droite; on voit bien que vous ne venez pas pour le spectacle.

Severine se précipita dans l'escalier sans seulement regarder le luxe éclatant qui l'entourait; elle regarda de tous côtés, mais elle n'aperçut plus Octave. Des loges s'ouvraient pour laisser entrer de jeunes et belles femmes, brillantes de parure, et Severine reculait pour

ne pas les souiller de son manteau trempé de pluie. Elle monta ainsi dans trois corridors et trouva partout les portes fermées. L'ouverture était commencée, on entendait seulement les sons affaiblis de l'orchestre. Severine essoufflée, haletante, s'appuyait contre la muraille; elle sentait que ce n'était pas tout que d'être entrée, qu'il lui serait difficile de découvrir Octave et d'arriver jusqu'à lui.

— Est-ce que vous auriez par hasard une place dans une loge? demanda assez impertinemment une ouvreuse.

— Non, répondit bien bas Severine.

— Eh bien ! en ce cas, montez tout en haut, quoique je doute que vous y trouviez de la place.

Severine monta un second escalier, puis un plus étroit encore.

— Votre billet, demanda l'ouvreuse.

— Je ne sais ce que j'en ai fait, je l'ai perdu peut-être...

— En ce cas, vous ne pouvez vous placer, répondit sèchement l'ouvreuse.

Severine resta interdite et sans voix.

— Comment Madame serait-elle passée au contrôle si elle n'avait pas eu de billet, dit un vieillard placé au bout d'une banquette de l'amphithéâtre; madame Prévot, laissez passer cette dame, je vais lui faire une petite place à côté de moi. Donnez-lui une pièce de monnaie, ajouta tout bas le vieillard à la malheureuse femme, et vous resterez.

Severine suivit le conseil de celui qui venait de lui accorder une protection si utile. Plus tranquille alors, elle put regarder dans la salle; de l'endroit élevé où elle était placée, elle la découvrit comme une corbeille de fleurs mêlée de pierreries. Toutes les femmes lui pa-

raissaient jeunes et belles; c'était comme une vision fantastique qui lui apparaissait, à elle, simple femme qui n'était jamais entrée dans une salle de spectacle; tout était pour elle illusion et prestige, mais son enchantement s'accrut quand le rideau se leva, quand des voix suaves et ravissantes vinrent chanter des paroles passionnées dans une langue qu'Octave parlait, et dont il lui avait appris quelques phrases. Ses yeux brûlants de fatigue se détendirent; elle les sentit rafraîchis par des pleurs qui coulaient doucement et sans effort. Ce qu'elle avait souffert, ce qu'elle devait souffrir encore fut oublié un instant; sa respiration oppressée redevint calme et facile; elle rêva un moment toutes les joies de l'amour. De frénétiques applaudissements la tirèrent de son extase; elle leva la tête, les yeux du vieillard qui l'avait protégée étaient fixés sur elle.

— Vous paraissez aimer beaucoup la musi-

que, dit-il en souriant, et je conçois que vous teniez à trouver une place; et puis c'est une chose si intéressante pour une jeune femme de pouvoir admirer toutes ces élégantes toilettes; moi qui suis vieux, je ne manque pas une représentation, parce qu'on m'a laissé mes entrées.

Peut-être Severine n'eût-elle pas fait une grande attention à ce que lui disait le vieillard, si elle n'avait remarqué dans sa figure une grande expression de douceur et de bonté.

— Vous venez tous les jours ici? lui demanda-t-elle timidement.

— Non pas tous les jours, mais trois fois par semaine.

— Alors il me paraît impossible que vous ne puissiez savoir... d'ailleurs sa réputation...

— De qui voulez-vous parler? Madame. Je connais à peu près tous les habitués de la

liens; car j'ai été employé pendant plus de vingt ans à l'orchestre de ce théâtre.

— Alors, Monsieur, connaissez-vous M. Octave Servani, un auteur, un poète d'un grand talent. Il est ici; je l'ai vu entrer avec une femme et un...

— Un poète d'une grande réputation... je ne connais pas...

— Tenez, tenez, dit Severine en lui saisissant le bras; tenez, le voilà assis à côté de cette femme blonde, qui tient un énorme bouquet.

— Mais, ce n'est point là un auteur en réputation, répondit le vieillard, c'est le fils du général Servani; il y a un mois environ qu'il est marié; il a épousé sa cousine.

Crédulité du cœur! Severine avait pourtant douté jusqu'à ce moment; elle avait bien cru qu'Octave était sollicité de se marier, mais elle s'était imaginée qu'il n'y consentirait pas;

elle s'était imaginée que s'il l'eût sue près de lui, il fût revenu à elle à l'instant même. Mais il fallait bien à présent qu'elle crut qu'il était marié. Ce vieillard qui s'était montré si obligeant pour elle, n'avait aucune raison pour la tromper. Non, ce n'était que trop vrai ; elle était lâchement abandonnée, il n'y avait plus d'espoir, il appartenait à une autre, et cependant les yeux de Severine restaient fixés sur l'ingrat. Il semblait qu'elle voulût boire jusqu'à la dernière goutte le poison qui la tuait ; elle suivait tous les mouvements d'Octave.

Tantôt il se penchait avec familiarité vers sa compagne ; tantôt il saluait dans la salle, et sa femme s'inclinait en même temps que lui. Puis elle agitait le beau bouquet qu'il lui avait donné, elle en respirait le parfum ; elle paraissait enchantée de sa parure et d'elle-même, et relevait la tête avec orgueil.

Cependant, songeait Severine, qui ne pou-

vait s'empêcher de penser comme une femme, même pendant le moment le plus cruel de sa vie, cependant il me semble qu'elle n'est pas jolie.

— N'est-ce pas? Monsieur, dit-elle tout-à-coup à son voisin, n'est-ce pas, Monsieur, que cette femme n'est pas belle?

Un sourire passa sur les lèvres du vieillard, il répondit avec bonté :

— En vous comparant à elle, certainement cette femme n'est pas jolie. Il comprit que, quoiqu'en effet madame de Servani ne fût pas bien, elle devait paraître laide aux yeux de sa rivale; il s'imagina alors qu'il avait auprès de lui une pauvre fille séduite et abandonnée, et il eut pitié d'elle.

La toile tomba, Severine regardait toujours Octave; et quand il sortit de la loge, donnant le bras à sa femme, elle devint tout-à-coup si pâle et si tremblante, que le vieillard lui dit :

— Donnez-moi le bras ; appuyez-vous sur moi sans crainte.

— Je voudrais le revoir encore, balbutia-t-elle en laissant tomber sa tête sur l'épaule du vieillard; et elle l'entraîna dans l'escalier.

Sous le vestibule, elle retrouva Octave près de sa femme, sa femme abritée du froid par une riche fourrure, les pieds posés sur un tapis moelleux : elle attendait sa voiture. Pendant ce temps, elle recevait et rendait mille salutations.

— Quelle différence de son sort avec le mien, pensa Severine ; je me cache sous un manteau souillé de pluie, mes pieds sont mouillés par la fange, moi, qu'Octave a perdue, déshonorée; moi, à qui il a enlevé la protection d'un époux; moi, qui porte dans mes flancs épuisés par la douleur, son enfant qui n'aura pas de père ; cependant je veux le confondre, je veux lui parler, je veux au moins qu'il sache...

Et, emportée par le désespoir, Severine arracha son bras de celui du vieillard, traversa la foule, arriva près d'un groupe de femmes. Toutes la regardèrent; plusieurs se reculèrent; la femme d'Octave la première. Lui, leva les yeux, l'aperçut, et devint très pâle.

Severine posa la main sur le bras d'Octave.

— Que vous veut cette femme? demanda Arsène d'une voix aigre.

— Je ne la connais pas, répondit Octave sans balbutier. Et, emmenant sa femme, il disparut du côté de la sortie des voitures.

Severine se sentit mourir au son de cette voix aimée. Machinalement elle saisit la rampe de l'escalier, un nuage passa sur ses yeux; elle serait tombée si le nouveau protecteur que Dieu lui avait envoyé ne l'avait soutenue, et ne lui eût dit d'une voix paternelle et ferme.

— Venez, mon enfant, venez; ne vous donnez pas ainsi en spectacle; il faut savoir dévorer sa honte et sa douleur en silence.

Il entraîna Severine.

La pluie avait redoublé de violence, le vieillard soutenait la pauvre femme d'un de ses bras, et de l'autre, la garantissait avec un parapluie. Il marcha un moment sans parler; enfin il s'arrêta, et demanda timidement :

— Avez-vous une famille? où dois-je vous conduire? êtes-vous de Paris?

— Non, répondit Severine d'une voix abattue, je suis du Dauphiné; j'ai perdu mon père et je suis seule ici. Elle ne parla pas de son mari.

— Mais vous êtes descendue quelque part.

— Oui, je me rappelle maintenant : hôtel des Princes, rue Richelieu.

— Vous voilà chez vous, dit le vieillard avant de frapper; mais vous me paraissez si malade, si abandonnée, que je crois devoir, sans indiscrétion, vous demander si je puis vous être bon à quelque chose. Voulez-vous que je vienne vous voir demain? et qui nommerai-je?

— Madame Delmar, répondit Severine d'une voix basse, car il lui semblait qu'elle commettait une mauvaise action en prononçant le nom de son mari.

En entrant, Severine demanda au concierge la clé de son appartement; il la lui tendit sans se déranger de sa partie, et dit avec négligence:

— Ce n'est plus le même; on a posé vos effets ailleurs; votre appartement est occupé. Montez au troisième, le petit escalier à gauche; vous trouverez le numéro soixante-treize, où on a déposé ce qui vous appartient.

Si Severine eût été en état de réfléchir, elle eût

été plus satisfaite que fâchée de l'arrangement qu'on avait pris en son absence. Elle prit la lumière qu'on lui tendait et monta machinalement jusqu'au fond d'un étroit corridor. La chambre qu'on lui avait donnée était plus que modeste et prenait jour par les toits, sur lesquels la pluie tombait incessante et grondeuse. Point de feu pour réchauffer les membres engourdis de Severine. On avait jeté sur le lit les effets qui n'étaient point renfermés dans la malle, et, par une négligence cruelle, il n'y avait ni draps ni couvertures sur ce lit.

— Oh ! ma maison ! oh ! ma pauvre bonne Nicolle ! s'écria Severine, pourquoi n'ai-je pas eu le courage de souffrir sans m'avilir davantage par une démarche si imprudente ? je serais morte de douleur, comme j'espère mourir, mais du moins je ne ferais pas souffrir la misérable créature qui est la preuve de ma faute et d'une lâche trahison.

Severine resta assise sur la seule chaise qu'il y eut dans la chambre; elle chercha un peu d'eau, il n'y en avait pas. La fièvre la brûlait et sa lumière était finie; elle n'osait ouvrir sa porte et s'exposer dans un corridor où régnait une entière obscurité. Elle se résigna à souffrir, espérant que ce ne serait pas pour longtemps. D'affreuses douleurs de tête lui brisaient les tempes et le front; elle s'appuya sur ce lit froid, le frisson de la fièvre faisait claquer ses dents.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle, si Henry savait combien je souffre! lui qui m'entourait de tant de soins, j'en suis sûre, il aurait pitié de moi, il me pardonnerait.

C'était la première fois que la douleur amenait le regret, et que Severine appelait à son aide celui qu'elle avait tant offensé.

Il était plus de midi quand on frappa à la porte de Severine. Elleétait si fatiguée que, quoiqu'elle eut besoin de secours, elle demanda d'une voix découragée et dolente :

— Qui est là ? que me veut-on ?

— Moi ! moi, répondit-on, c'est votre vieil ami d'hier, mais si je vous gêne dans ce moment, je reviendrai ; je voulais seulement savoir de vos nouvelles.

Severine se traîna vers la porte et l'ouvrit. Le vieillard recula effrayé de sa pâleur livide; il saisit sa main et s'écria :

— Mais vous êtes malade! mais vous avez une forte fièvre. Pourquoi rester sans feu; pourquoi ne vous êtes-vous pas couchée?

Severine retomba sur sa chaise, sans répondre, et reposa sa tête sur le matelas. Ce qu'elle voulait, c'était de mourir tranquille et en silence.

Mais le vieillard était doué d'une de ces sensibilités qui ne se contentent pas de plaindre ceux qui souffrent, il fallait qu'il les soulageât; il était surtout animé par une pensée, c'est qu'il n'est point de position, quelque gênée qu'elle soit, où on ne puisse être utile à son semblable.

Aussi, la petite chambre de Severine fut-elle bientôt réchauffée par un bon feu; et devant

ce feu fut placé une boisson sudorifique et calmante. Pendant qu'il était allé lui-même faire les petites emplettes nécessaires à la malade, on avait fait le lit de Severine et il la trouva couchée.

Dès ce moment, le vieillard s'établit près de Severine comme eût fait un père pour son enfant ; il la soigna non seulement avec intelligence et exactitude, mais il chercha à lui donner de la force morale. Puis, quand au bout de quelques jours, elle fût en état d'être sensible aux distractions, il se mit à lui lire ou d'intéressants voyages ou de touchantes histoires. Entrée en convalescence, ce fut appuyée sur son bras, qu'elle prit un peu d'exercice. Tous les jours, M. Dominique, c'est le nom du bon vieillard, acquit plus de droits à la reconnaissance de Severine; il se montra pour elle plus tendre que son père ne l'avait jamais été.

— Ah ! dit-elle, ce n'est pas cet excellent

homme qui m'eût mariée sans consulter mon cœur ; il ne m'eût pas jetée dans les bras d'un homme que je ne pouvais aimer ; j'aurais eu le temps de connaître Octave, et j'eusse été la plus heureuse des femmes avec lui.

Ainsi, ni la perfidie de cet homme, ni ses odieux procédés, n'avaient pu guérir Severine de son amour. Cependant son cœur, si plein, si déchiré, avait besoin de s'épancher ; et elle raconta, à l'ami que le malheur lui avait fait, tout ce qui lui était arrivé.

— Vous êtes encore plus victime de vous-même que de la méchanceté des autres, lui dit M. Dominique ; mais quand j'essayerais de vous donner un bon conseil, le suivriez-vous ?

— Le pourrais-je, quand je le voudrais. Comme vous le dites, mon ami, j'ai perdu ma vie ; cependant, il me semble que c'est à celui qui a causé mes malheurs et mes fautes, que je dois conserver...

— Arrêtez, pauvre insensée, interrompit le vieillard, vous avez été jusqu'ici aussi malheureuse que coupable, voulez-vous, en persistant dans une conduite plus qu'imprudente, perdre tout droit à l'estime et au pardon. Savez-vous ce que vous deviez faire, mon enfant? Il vous fallait rester chez vous, et ne point courir après un ingrat qui vous a témoigné tant d'indifférence et de mépris. Qui sait si votre mari, touché de votre résignation, et prenant en pitié votre jeunesse, ne fut revenu près de vous. D'après ce que vous m'en avez dit, c'est un cœur franc et généreux.

— Ah ! oui, s'écria Severine ; c'est un noble caractère, pourtant je ne pourrais soutenir ses regards et ses reproches.

— Qui vous dit qu'il vous ferait des reproches? Ah ! vous ne savez pas quel charme on trouve à pardonner à ce qu'on aime! vous ne savez pas qu'on s'accuse avant de l'accuser.

Tenez, je n'aime point à parler de moi, et je serai le plus bref possible. Je veux seulement vous apprendre ce que j'ai souffert, ce que j'ai pardonné, et comment, à soixante et dix ans, je me trouve seul, seul au monde. Hélas! il ne m'arrive pas une seule fois de fouler le gazon du printemps, ou de faire crier sous mes pas les feuilles desséchées de l'automne que je ne me dise : Sous ce gazon, sous ces feuilles, dorment de leur éternel sommeil des êtres qui me furent bien chers ; sous cette terre insensible, j'ai vu descendre tout ce que j'ai aimé, et quand viendra mon tour, aucune main amie ne pressera la mienne, je mourrai seul, comme je vis depuis vingt-cinq ans.

« Eh bien! mon enfant, coutinua le vieillard après un moment de silence, savez-vous ce qui m'a donné le courage de supporter mon sort, non-seulement avec résignation, mais avec sérénité? c'est que j'ai su pardonner

« Il y a trente ans de cela, j'en avais alors quarante, je remplissais les fonctions de second violon au Théâtre-Italien, où brillaient alors M. et madame Barilli, ainsi que beaucoup d'autres virtuoses. J'adorais la musique, mon emploi suffisait à mes désirs, et était assez rétribué pour me permettre de vivre commodément. Je m'étais logé dans un quartier éloigné et m'étais donné le luxe d'une petite terrasse couverte de fleurs et d'arbustes, au milieu desquels, quand le temps le permettait, j'attachais des cages remplies de charmants oiseaux. Le temps que j'avais de libre, je le passais sur ma terrasse avec mes fleurs, mes oiseaux et mon violon. Je n'avais jamais ressenti de passion pour aucune femme, je n'avais attaché d'importance à aucune des liaisons que j'avais formées, et, arrivé à un âge raisonnable, je me croyais à l'abri des émotions enivrantes et terribles qui dérangent toute une destinée. Je me sentais plus tranquille qu'heureux, et je ne

croyais rien désirer. Je pensais bien quelquefois à ce que serait ma vieillesse isolée et peut-être maladive, mais j'avais, et j'ai toujours, une immense confiance en Dieu, et je me serais reproché comme un crime de m'inquiéter de ses desseins sur moi.

« Un soir, je me rendais au théâtre, j'avais une longue course à faire pour y arriver, mais je me faisais une joie de cette promenade, car il faisait bien beau. La lune, qui se levait de bonne heure, dardait déjà sa lueur argentée ; le ciel était si pur et d'un bleu si profond que je levais les yeux de temps en temps vers lui en m'écriant : mon Dieu ! que c'est beau, que je suis heureux.

« J'arrivai au théâtre bien avant l'heure où mon devoir me réclamait, et pour passer le temps et jouir de la soirée, je me promenai sous le portique du théâtre, du côté de l'entrée

des artistes : deux femmes étaient arrêtées près de cette porte.

« — Oh ! ma mère, disait une voix douce et fraîche ; oh ! ma mère, je n'oserai jamais, j'ai peur de me trouver mal.

« — Un peu de courage, chère Caroline, répondait l'autre ; songe que tu auras le moyen de nous faire un peu de bien ; songe que là est notre seule ressource ; que si tu réussis on pourra te confier quelques petits rôles, et alors qui sait, si à ton tour... Tiens, voilà madame Barilli qui arrive, abordons-là ; elle est si bonne, si encourageante.

« En effet, la célèbre cantatrice s'arrêta, dit quelques mots aux deux femmes, prit Caroline par la main et entra avec elle. Je les suivis ; je pus voir alors le visage de la jeune personne : c'était une vraie figure de Madone, une de ces figures ravissantes que Dieu donne à quelques jeunes filles. Il leur dit sans doute :

Ayez le caractère et la pureté des anges dont je vous accorde l'enveloppe. Mais ces anges tombent, et il ne leur reste plus que leur doux visage.

« J'entrai à l'orchestre tout ému de la figure de Caroline. Au milieu du premier acte entra sur la scène un chœur de paysannes ; se cachant derrière les autres, rougissant sous le rouge qu'on lui avait mis, je reconnus dans la plus belle et la plus jeune la protégée de madame Barilli. Que vous dirai-je, mon enfant, dès ce moment tout repos me fut ravi ; je mis tout en œuvre pour me rapprocher d'elle, et, après six mois de soins, je devins l'époux de Caroline. Oh ! que je fus heureux le jour où je l'emmenai dans mon petit ménage, où je l'entourai de mes fleurs, de mes oiseaux ; où je la rendis souveraine dans mon petit domaine, qui suffisait à mon bonheur. Je croyais qu'il devait suffire au sien, d'ailleurs je ne m'occupais que d'elle ; je la faisais travailler sans la

fatiguer ; j'aurais voulu que tout fût rose dans sa vie, et Dieu m'est témoin que pour lui éviter une larme j'aurais donné la moitié de mon sang. On lui fit jouer quelques petits rôles, Madame Barilli fit augmenter mes appointements. Nous étions heureux, c'est-à-dire que je croyais que Caroline ne désirait rien ; nous avions un fils qui atteignait déjà sa sixième année ; il était beau comme sa mère, et je l'aimais presque autant que j'aimais sa mère.

Hélas ! le malheur tomba sur ma famille comme si j'avais abusé du bonheur. Je m'aperçus que Caroline devenait rêveuse et mécontente ; qu'elle ne riait plus des jeux de son enfant, et que je l'importunais quand je lui répétais combien elle était belle, combien elle m'était chère. Je redoublai de soins, d'attentions ; hélas ! j'en eus trop peut-être. En suivant attentivement les regards de ma femme au théâtre, je découvris qu'ils se portaient toujours du même côté. Cependant je ne pus dé-

couvrir à qui ils s'adressaient; le séducteur se cachait si bien!

« Un jour Caroline devait chanter pour la première fois un rôle assez important, elle le savait parfaitement, je le lui avais tant fait répéter, mon cœur bondissait d'orgueil en l'écoutant; j'en fus puni. Deux heures avant le dîner, elle sortit avec son fils, sous prétexte de faire quelques emplettes. Inquiet de ne pas la voir revenir, je courus la chercher chez sa mère et partout où je croyais pouvoir la trouver; je revins au théâtre, elle n'y avait point paru; mais il me sembla qu'on me regardait avec pitié. Hélas! la victime n'est-elle pas toujours la dernière à connaître la main qui la frappe.

« Il fallut faire mon devoir. On donna le rôle de Caroline à une autre qui le savait. Ah! chaque note qui sortait de ses lèvres passait dans mon cerveau comme si on les eût marquées avec une aiguille de feu! Enfin, que

vous dirai-je, pendant douze années, je n'entendis parler ni de ma femme, ni de mon fils.

« Après avoir été le plus malheureux des hommes, je m'armai de résignation. Je dois dire que je trouvai des sympathies pour un malheur cependant bien commun au théâtre; on me plaignit parce que je n'affectai ni une cinyque indifférence, ni une colère trop sévère.

« Je ne parlais jamais de Caroline. mais j'y songeais toujours; et on pouvait me croire consolé, car je savais sourire à la joie et au bonheur des autres; je paraissais même en prendre ma part, mais je ne m'endormais jamais sans que mes larmes n'eussent mouillé le chevet sur lequel elle avait dormi, sans que je n'eusse prié près du berceau de mon fils, berceau inoccupé et froid pour toujours. Je gardais ce petit lit comme un trésor, et de

même tout ce dont s'était servi Caroline. Quand j'étais seul, je l'accusais, je lui reprochais les douleurs qu'elle m'imposait, mais je n'aurais jamais souffert, je n'aurais jamais permis qu'on dît un mot contre elle.

« Quinze ans plus tard, le théâtre était alors transporté à la salle Favart. Je m'y rendais en suivant le boulevard, quand je vis venir à moi un grand beau jeune homme, tenant de chaque bras un compagnon de débauche, car ils étaient ivres tous les trois. Je m'embarrassai dans cette chaîne vivante. Le beau jeune homme s'écria : « Retirez-vous donc vieillard stupide, noble ganache ; place à la jeunesse qui s'amuse. » Et ils me poussèrent si rudement, que je tombai contre la balustrade du café Anglais. Les jeunes gens se sauvèrent quand ils virent que j'étais blessé à la tête. On me fit entrer dans le café ; je perdais beaucoup de sang, mais il n'y avait rien de grave, et quoique la tête me fit très mal je me rendis à mon poste.

« Dans l'entr'acte je regardai dans la salle, j'aperçus dans un coin du parterre, auprès de l'orchestre, le jeune homme qui m'avait poussé si rudement. Ses yeux étaient animés et d'une beauté remarquable ; la coupe de son visage, l'expression de sa bouche, rien ne me paraissait étranger, et je le considérais avec attention, comme on considère une peinture à demi effacée qui vous rappelle un souvenir.

« En sortant du théâtre, j'entendis une espèce de tumulte, la foule se pressait d'un côté ; on fut chercher des soldats au poste, et je les vis passer devant moi, conduisant le jeune homme, qui m'avait tant intéressé, et un de ses compagnons ; j'entendis murmurer les mots : escroc, voleur.

« Pourquoi suivis-je ces coupables enfants ? pourquoi pénétrai-je jusque dans le corps-de-garde où on les avait conduits ? Ce fut la main de Dieu qui me poussa. On interrogea

les coupables : l'un des deux répondit qu'il s'appelait Jules Dominique, et qu'il était natif de Paris. C'était mon fils !... C'était mon propre fils et il était accusé de vol, et on trouva dans sa poche la preuve évidente de son crime et de sa honte.

« Cependant, je m'avançai, je réclamai mon enfant, et je le pressai sur ma poitrine ; la plaie que sa brutalité m'avait faite saignait encore. Hélas ! ni mon sang, ni mes larmes ne purent effacer l'opprobre dont il avait couvert son front et le mien.

« Jules fut traîné en prison et condamné à cinq ans de réclusion.

« Je demandai un congé, et je le conduisis, ou plutôt je le suivis jusqu'au lieu de sa réclusion. En le quittant je me jetai presque à ses genoux, je le conjurai de se repentir et de devenir honnête homme. Alors, seulement alors, je lui demandai ce qu'était devenu sa

mère. Il m'apprit que chassée par la famille de l'homme qu'elle avait suivi, et qui était mort, elle était revenue à Paris et s'y était engagée à un théâtre des boulevards. Ce fut avec la plus grande insouciance que Jules m'apprit qu'on croyait sa mère atteinte d'une maladie mortelle.

« Après avoir, en vain, tout essayé pour obtenir la liberté de mon fils, je revins à Paris, et le soir même de mon arrivée, je courus au théâtre où je devais trouver sa mère. Elle y était connue sous le nom de madame de Saint-Ange et jouait dans la seconde pièce.

« Je me plaçai dans un coin et j'attendis avec anxiété que la toile se relevât. Je n'essayerai pas de vous peindre, mon enfant, ce que j'éprouvai quand j'entendis cette voix depuis si longtemps absente de mon oreille, mais toujours présente à mon cœur! Ah! c'était bien elle, ma femme si belle, si pure autrefois!

Le vice ni la maladie ne l'avaient pas trop flétrie ; elle avait conservé sa belle taille et ses traits si fins et si délicats ; mais à chaque instant, elle s'arrêtait pour tousser et pour respirer ; elle était maigre ou plutôt diaphane.

« Aussitôt que la toile se baissa, je courus à la porte des acteurs, et je demandai où demeurait madame de Saint-Ange ?

« — Attendez un instant, vous la verrez sortir, me répondit le concierge.

« En effet, au bout d'un quart-d'heure, je la vis venir ; mais elle était appuyée sur le bras d'un des acteurs avec qui elle avait joué. Je les suivis, cependant ; ils longèrent quelques instants le boulevard, puis ils prirent une rue écartée et s'arrêtèrent à une maison d'assez chétive apparence. Là, ils causèrent quelques instants ; puis le jeune homme, car c'était un jeune homme, embrassa Caroline et s'éloigna.

« J'étais résolu à lui parler le soir même et je frappai. Je ne vis pas la personne qui me tira le cordon, mais j'entendis dans l'escalier le pas léger et la respiration haletante de Caroline, et je montai toujours. Elle s'arrêta au sommet de cet escalier, ou plutôt de cette échelle, et entra dans une pièce dont elle referma la porte. J'y heurtai doucement.

« — Qui est là? demanda-t-elle avec surprise et un peu d'effroi.

« — Ami, répondis-je d'une voix douce. Ah! j'étais bien son ami, car je n'avais dans le cœur ni haine, ni colère. Caroline n'hésita pas à ouvrir; elle pensa, je crois, que c'était celui qui l'avait accompagnée qui revenait. Elle entr'ouvrit la porte et je la poussai doucement.

« Je me trouvai dans une mansarde, ou plutôt dans un grenier seulement meublé d'une mauvaise couchette de bois peint, de deux ou

trois chaises et d'un grand coffre. Une corde coupait la pièce en deux, et on avait jeté sur cette corde des robes fanées et semées de fausses paillettes, des tuniques et des voiles flétris, des manteaux de pourpre souillés par la poussière; enfin tous les oripeaux employés dans les petits théâtres; tout cela si désenchanteur à voir de près.

« Caroline me regarda un instant sans me reconnaître; elle m'avait abandonné que j'étais encore dans la force de l'âge, jouissant d'une bonne santé et portant gaîment la vie. Elle me retrouvait vieillard cassé, blanchi et courbé par le chagrin. Cependant, mon regard, qui s'arrêta sur ses yeux toujours charmants, éveilla son souvenir. Elle cacha son visage dans ses mains, et s'écria :

« — Mon Dieu ! que me voulez-vous, Dominique? que me voulez-vous?

« — Caroline, répondis-je avec attendris-

sement, je viens à vous sans la moindre intention de vous adresser des reproches. Pourquoi ma vue vous serait-elle pénible? j'ai tout compris, j'avais vingt-cinq ans de plus que vous, et vous n'avez pu m'aimer.

« — Ah! s'écria-t-elle, je sais bien que j'ai été une malheureuse ingrate, et je ne mérite pas votre indulgence. Mais vous ne me demandez pas ce que j'ai fait de votre fils? me dit-elle au bout d'un instant; du reste, vous saurez assez tôt tous les chagrins qu'il m'a causés, et je ne sais, non, je ne sais ce qu'il est devenu.

« J'aurais pu le lui dire, mais je craignis d'ajouter à sa douleur; et, dans ce moment, elle me parut si énervée, si accablée, que je me hâtai de lui répéter que je ne l'avais point cherchée pour la tourmenter, que je ne voulais la voir que pour adoucir sa situation et lui faire autant de bien qu'il serait en mon pouvoir.

« — Ah! me dit-elle en pleurant amère-

ment, je sais que vous êtes le meilleur des hommes, je suis bien coupable, et.....

« — Je reviendrai demain, interrompis-je doucement. Dans ce moment tâchez de reposer tranquillement, en vous disant que, si vous voulez, vous pouvez vous soigner et ne plus remplir une profession qui doit nuire à votre santé, et finirait par la détruire entièrement. Il ne tiendrait qu'à vous, Caroline, ajoutai-je, de mener une existence paisible; comme votre ami, je puis tout oublier.

« Les yeux de Caroline se remplirent de larmes, elle fut au moment de se jeter dans mes bras, puis elle me fit signe de la laisser. Je répétai la promesse de revenir le lendemain; elle referma la porte sur moi, et je ne l'ai jamais revue. »

— Vous ne l'avez jamais revue ! répéta Severine avec étonnement. Comment est-ce possible après tant de bontés ?

— Non, je ne l'ai plus revue qu'à son lit de mort, reprit Dominique. Le lendemain, quand je retournai chez Caroline, son portier me remit un petit billet; je l'ai tant relu que je puis répéter fidèlement ce qu'il contenait.

« Je ne puis me vaincre, Dominique, je ne « puis échapper à ma destinée, je ne puis ac- « cepter de retourner avec vous. Je sais que « vous êtes trop généreux pour me reprocher « mes fautes; mais je ne puis, non, je ne puis « m'arracher à mon sort, et je préfère conti- « nuer le genre de vie qui, je le sais, doit ra- « pidement me conduire au tombeau. Je vous « en conjure, ne cherchez point à me revoir, « à me trouver; vous reviendrez quand je « vous appellerai, et alors vous aurez un der- « nier pardon à m'accorder.

« Mon fils a sans doute puisé dans mon sein « le germe des passions mauvaises. Il n'avait « pas seize ans qu'il s'est enfui de chez moi.

« Qu'est-il devenu? sans doute la proie du « vice. Peut-être subit-il quelque punition in- « famante!... Oh! Dominique, si Dieu me « punit, il est juste; mais vous, le meilleur « des hommes, votre nom devait rester pur, « et je l'ai souillé!

« Adieu, ou plutôt au revoir. Je sais que je « creuse ma tombe, mais je sais aussi que je « n'y descendrai pas sans que vous me ten- « diez la main. Remerciez Dieu de ce qu'il ne « vous a donné que des passions douces et ten- « dres, qui vous laissent maître de vous- « même. »

« Hélas! quand Caroline me félicitait d'être maître de moi-même, je pleurais amèrement sur ce nouvel abandon. Cependant je respectai le désir de Caroline, je ne cherchai point à la revoir, je ne cherchai point à savoir pour qui elle se rendait de nouveau coupable.

« Un an après cet événement, je rentrais un

soir du théâtre, il était près de minuit, un homme m'arrêta dans ma rue assez déserte.

« — Ne craignez rien, me dit-il tout bas, je suis Jules, je suis votre fils ; donnez-moi un asile, je me suis échappé de ma prison.

« Je baissai la tête sous cette nouvelle douleur. Que pouvais-je faire? repousser mon fils? C'était impossible. Je frappai en tremblant à ma porte; j'eus le bonheur de faire passer Jules sans qu'on l'aperçût. Quand je pus le voir à la lumière, je reculai de dégoût. Son séjour dans la prison, son contact avec des criminels endurcis lui avaient enlevé tout ce qui lui restait de délicatesse et de bonnes manières : il avait l'aspect d'un bandit. Je lui donnai du linge, de la nourriture, je l'établis dans un cabinet où personne ne pouvait entrer sans ma permission... mais quelle nuit je passai !... Elle fut suivie de bien d'autres semblables ; je ne connus plus ni trève ni repos.

« Jules s'ennuyait et voulait absolument sortir. Je tremblais qu'il ne fût arrêté de nouveau, et je ne savais comment me soustraire à ses instances ; son caractère était d'une extrême violence. J'étais sûr qu'il me haïssait, hélas! j'en eus la preuve.

« Malgré mon indulgence et mes bontés, malgré tout ce que je fis pour adoucir sa captivité, captivité qui devait lui paraître si douce en comparaison de celle à laquelle il venait d'échapper, il s'exposa à y retomber. Il se sauva de chez moi, m'emportant le peu d'argenterie et d'argent dont il put se rendre maître. Quinze jours après, j'appris qu'en essayant d'échapper à des gendarmes, il avait été tué. Je le pleurai ; mais je n'osai réclamer ses restes. Misérable père, époux abandonné et trahi, je ne murmurai point contre Dieu, je m'inclinai sous sa main ; je me soumis.

« Quelques mois après cette horrible cata-

strophe, Caroline m'envoya chercher. Je suivis le commissionnaire et j'arrivai à la porte de l'Hôtel-Dieu. En me demandant le prix de sa course, le commissionnaire me remit le numéro du lit de la malade; je le tenais d'une main tremblante.

« — Le numéro huit cent quarante-cinq, me répondit une sœur négligemment, ce doit être dans la quatrième salle à droite.

« Je traversai les trois premières salles entre deux files de lits; je baissais les yeux, j'avais peur de rencontrer des figures souffrantes et de gêner ces pauvres infortunés.

« Une autre sœur, placée à l'entrée de la quatrième salle, secoua la tête et dit :

« — Le numéro huit cent quarante-cinq, je crois bien qu'il vient de passer; cependant, voyez à gauche, au fond de la salle.

« Mes jambes pliaient sous moi, mes yeux

étaient remplis de larmes, je marchais sans voir. J'arrivai vis-à-vis d'un lit dont les rideaux étaient fermés; en face, était couchée une femme qui criait qu'on lui avait promis ration entière, et qu'on ne lui donnait rien.

« — Allons, allons, gourmande, répondit une sœur, on vous la donnera votre portion entière, mais tant pis pour vous, si vous crevez d'une indigestion.

« Le numéro huit cent quarante-cinq, me répondit cette sœur en agitant une cuillère dans une tasse de bouillon, vous y êtes, mon cher Monsieur, mais trop tard, la pauvre femme vient de passer. Celle-là ne nous a pas donné grand mal; elle n'est arrivée ici que pour mourir.

« Je ne pus me décider à écarter le rideau qui me cachait Caroline; je ne voulus point voir livide et inanimée celle que j'avais tant aimée. J'achetai un petit coin de terre, j'y fis déposer ses restes, et tous les quatre novembre, j'y

vais déposer un bouquet des fleurs qu'elle aimait le mieux.

« Je ne veux conserver d'elle que le souvenir du bonheur que je lui ai dû. »

Voilà, ma chère enfant, par quelle suite de circonstances je suis resté seul dans le monde, sans lien, sans famille. Je suis devenu trop vieux pour remplir les fonctions de ma place ; mais la Providence m'a envoyé un petit héritage sur lequel je ne comptais pas, je continue à soigner mes fleurs et mes oiseaux. Mon seul plaisir est d'entendre de la musique, je ne manque jamais une représentation aux Italiens, où on a bien voulu me conserver mes entrées.

Maintenant, ma chère jeune amie, que vous avez entendu ma triste et simple histoire, pourquoi ne vous donnerait-elle pas le courage d'espérer que vous retrouverez le calme, si ce n'est le bonheur. Un homme généreux comme vous m'avez dépeint M. Delmar, comprendra

que vous avez été la victime d'un séducteur, il réfléchira que vous n'aviez aucune idée du monde ni du vice. Ne faites point comme ma pauvre Caroline, si, comme je le crois, on vous offre indulgence et pardon. Si vous le voulez, j'irai même jusqu'en Afrique parler à votre mari; je lui dirai que vous êtes repentante et malheureuse, je lui dirai que vous voulez désormais lui consacrer votre vie.

— Ah! s'écria Severine en pleurant, il ne faut pas lui promettre cela; car, malgré la trahison, la perfidie d'Octave, je ne puis l'oublier; je ne l'oublierai jamais.

FIN DU PREMIER VOLUME

8 5
9 5
8 1 · 1
77
9 8 1